This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

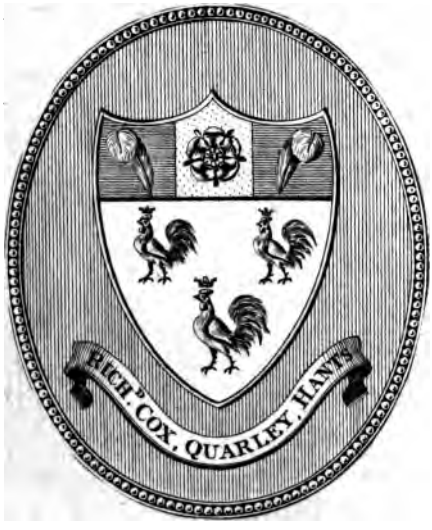
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

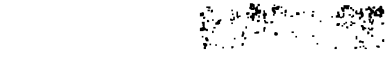
[redacted]

Bt. from Dobell



23747 f.37

[redacted]



Mre. Roger
Comte de Bussy
Camp
de Rau
Mestre
General

LETTRES

DE MESSIRE

ROGER DE RABUTIN

COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES REPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inſeré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709, *& rangé toutes les Lettres ſelon l'ordre Chronologique.*

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

MDCCXXXVIII.

BODLEIAN
31 JUL 1929
LIB.

AVERTISSEMENT.

L'Art d'écrire des Lettres eſt, je croi, l'un des moins connus, quoique tout le monde s'en mêle; &, ce qui eſt aſſez ſurprenant, les Savans de profeſſion n'y ſont pas toujours les plus habiles. On remarque tous les jours, qu'il leur échape rarement des Lettres d'un ſtile vif, naturel, aiſé, qui repréſente les choſes à peu près de la même maniere qu'il faudroit les dire à la perſonne même à qui

elles ſont adreſſées, & où tout ſoit à ſa place ſans paroître y avoir été amené à force de médi-tation & d'étude. Ces qualitez ſe rencontrent beaucoup plus ſouvent dans les Lettres compoſées par des perſonnes qui n'ont pour tout ſavoir qu'un grand uſage du monde, peu de lecture, & beaucoup de politeſſe.

Je pourrois citer ici les Lettres de VOITURE, qui n'ont été ſi généralement eſtimées, qu parce que la Science y paroît avec de grands ménagemens, ſous l'apparence d'une gaye ſimple & naïve. Tout le mo de reconnoit depuis long-ter

que c'eſt par-là qu'il a remporté le prix ſur BALZAC, qui s'aviſa mal à propos d'étaler dans ſes Lettres toute ce qu'une Imagination féconde, ſoutenue d'un Eſprit ſublime & extrêmement cultivé, lui préſentoit de plus recherché & de plus pompeux. Mais peut-être que quelquefois Voiture lui-même ne s'éloigne guere moins du naturel par le trop grand ſoin qu'il prend de donner un tour enjoué à tout ce qu'il dit, que Balzac s'en écartoit par une continuelle affectation de ne rien dire d'une maniere ſimple & ordinaire.

Quoi qu'il en ſoit (car je n'ai

garde de rien décider ſur un Point ſi délicat) voici un Recueil des Lettres de Mr. le COMTE DE BUSSY, où l'on ne voit certainement aucune trace de ce double défaut. Tout y eſt ſimple, mais d'une ſimplicité noble & naturelle, où la délicateſſe paroît ſans affectation, & ſans aucune ombre de rafinement. S'il y a de l'Art, c'eſt cet Art heureux,

Qui cache ce qu'il eſt, & reſſemble au hazard.

Ce que j'en dis, n'eſt point pour prévenir l'eſprit de qui que ce ſoit

ſoit en faveur de ces Lettres. C'eſt-là juſtement l'idée qu'on s'en eſt fait en France & dans les Pays Etrangers, depuis que les quatre Premiers Volumes ont été publiez: & il eſt certain que les trois nouveaux qu'on vient de mettre au jour, ſont tout-à-fait du même goût. Sans donc m'amuſer à donner un caractere plus précis de ces Lettres, ce que je ne ſaurois faire qu'en répétant ce qu'on en a dit ou penſé depuis long-tems, je me contenterai de marquer les avantages de cette Edition ſur toutes celles qu'on en a donné juſqu'ici.

1. C'eſt ici le Recueil le plus

complet des Lettres du Comte de Buſſy, qu'on ait encore vu: car ces cinq Volumes contiennent non ſeulement les Lettres des quatre Premiers Tomes, mais encore celles des trois Nouveaux qui ont paru pour la premiere fois à Paris en 1709.

2. On a eu ſoin de rimprimer les anciennes Lettres ſur l'Edition qu'on en a fait à Paris en 1706, laquelle eſt beaucoup plus correcte qu'aucune qui eût été publiée auparavant en Hollande, ou ailleurs.

3. Un nouvel avantage de cette Edition, c'eſt que toutes les Lettres y ſont rangées ſelon l'ordre

dre de leurs dates, ce qui ſervira beaucoup à les faire mieux entendre, & par conſéquent à les faire lire avec plus d'utilité & de plaiſir. Quelquefois on rencontroit parmi les *Nouvelles Lettres*, des Réponſes à des Lettres qui étoient dans les premiers Volumes ; & quelquefois la Réponſe à une Lettre ſe trouvoit dans un des quatre premiers Volumes, & la Lettre même ne paroiſſoit que dans un des Tomes des Nouvelles Lettres. On a remédié à tout cela dans cette Edition. La Réponſe à une Lettre y eſt toujours après cette Lettre.

Mais je ſuis obligé d'avertir le

AVERTISSEMENT.

Public d'un petit inconvénient qui eſt ſurvenu en rangeant les Nouvelles Lettres; c'eſt qu'il s'en eſt trouvé quelques-unes, à peu près les mêmes que d'autres qui avoient déja paru dans les quatre premiers Volumes. Pour celles qui étoient exactement les mêmes (car j'en ai rencontré auſſi quelques unes de cette eſpece) je les ai retranchées; & je ne penſe pas qu'on me blâme de ce que je n'ai pas mis deux fois la même Lettre dans un même Livre. Mais j'ai conſervé toutes celles qui, quoique fort ſemblables à d'autres déja imprimées, contenoient ou des penſées, ou des expreſſions un peu dif-

différentes. Cette diverſité eſt venue apparemment de ce qu'on a eu différentes copies de quelques Lettres du Comte de Buſſy, & qu'on les a imprimées en divers tems ſur différens Manuſcrits. J'ai mieux aimé laiſſer ces répétitions, qui ſont en fort petit nombre, que de décider laquelle des deux Lettres eſt la véritable.

4. Enfin, au-lieu que dans les Editions précédentes des quatre Premiers Volumes, on avoit ſupprimé les Noms-propres des perſonnes qui écrivoient au Comte de Buſſy, ou dont il étoit fait mention, ce qui ſans doute en rendoit la lecture beaucoup moins

agréable; dans celle-ci l'on a mis tout du long * autant de Noms qu'on en a pu découvrir par le moyen des *Nouvelles Lettres*, où preſque tous les Noms paroiſſent ouvertement, par d'autres Livres, & même par la nouvelle Edition des *Anciennes Lettres* où l'on a imprimé les premieres Lettres des Noms avec autant d'étoiles qu'il y a de ſyllabes dans ces Noms-là.

Ce 4 Août 1710.

* On en a ajouté pluſieurs dans l'Edition de 1714, qu'on a découvert depuis l'Edition de 1710. Et dans la préſente de 1738, tout a été revu & exactement corrigé.

TABLE
DES
LETTRES
DU
PREMIER VOLUME.

LEttres *au* ROI Page 69. 148. 149. 194. 330.
A. S. A. R. MADEMOISELLE *de Montpenſier*, 30. Réponſe. 31.

A.

Au Duc de S. Aignan. 39. 115.
Du Duc de S. Aignan. 37. 41.
A Mademoiſelle d'Armantieres. 53. 44. 109. 120. 127. 129. 131. 135. 140. 141. 156. 179. 180. 212. 213. 229.
De Mademoiſelle d'Armantieres. 43. 131. 152. 178. 210. 211. 231.
A Mr. l'Evêque d'Autun. 114.

B.

De Mr. de Benſerade. 100. 281.
A Mr. de Benſerade. 105.
A Madame du Bouchet. 48. 60. 94. 219. 293. 316.
De Madame du Bouchet. 47. 55. 58. 90. 278. 294.
De Mr. de Bourdenave. 102.
A Madame du B. 178. 244.
De Madame du B. 243.

C.

C.

Au Comte de Choiſeul. 338. 365.
Du Comte de Choiſeul. 335. 345. 360.
Du Comte de Coligni. 64.
A Mr. Conrart. 245.
De Mr. Conrart. 260.
A Mr. de Corbinelli. 209. 227. 255. 319.
De Mr. de Corbinelli. 215. 222. 246. 332. 341.
Au R. P. Dom Coſme Général des Feuillans, & depuis Evêque de Lombés. 32. 118. 290. 297.
De Dom Coſme. 33. 121. 291. 302.

D.

A Madame de D. 191.
De Madame de D. 157.
A Mademoiſelle D. 39.

E.

A la Marquiſe d'Epoiſſe. 288.
De la Marquiſe d'Epoiſſe. 288.

F.

A la Marquiſe de Fiennes. 261. 359.
De la Marquiſe de Fiennes. 265.
A la Comteſſe de Fieſque. 52. 61. 63. 74. 97. 107. 123.
De la Comte de Fieſque. 45. 61. 73. 96. 99. 122. 326.
A Madame de F. 306.

G.

De Madame de Gouville. 34. 49. 76. 90. 104.
A Madame de Gouville. 35. 57. 79. 95. 112. 159.
Du Comte de Grammont. 133.
De Mr. de Grammont. 83. 87. 91. 275. 312.
A Mr. de Grammont. 85. 88. 92. 276. 315.
A la Comteſſe de Guiche. 42.
De la Comteſſe de Guiche. 113.
Au Comte de Guiche. 160.
A Madame de G. 106. 111. 149. 196. 339.
De Madame de G. 105. 117.

H.

Du Marquis d'Hauterive. 268.
A Madame la Maréchale d'Humieres. 53. 154.
De Madame la Maréchale d'Humieres. 54.
Au Maréchal d'Humieres. 154.

L.

Au Comte de Lauſun. 233.
De Madame L. C. 239.

M.

A Madame la Ducheſſe de Montauſier. 55.
De Madame la Ducheſſe de Montauſier. 58.
A Monſieur le Duc de Montauſier. 177.
De Monſieur le Duc de Montauſier. 177.
A Madame de Monteſpan. 232.
A Madame de Montmorency. 136. 140. 152. 199. 202. 221. 237. 278. 320. 341.
De Madame de Montmorency. 139. 151. 201. 220. 234. 277. 318. 336.

TABLE

A Madame de M. 50. 71. 184. 195. 205. 214. 236. 242. 321. 353.
De Madame de M. 70. 209. 230. 235.

N.

Au Duc de Noailles. 31. 59. 62. 133.
Du Duc de Noailles. 130. 238.
Au P. Nouet. 354.

P.

A Madame la Comteſſe du Pleſſis. 287.
De Madame la Comteſſe du Pleſſis. 289.
A Mademoiſelle du Pré. 241. 266. 273. 286. 295. 303. 325. 346.
De Mademoiſelle du Pré. 240. 257. 271. 281. 298. 323. 342. 347.
De M. de Provenchere. 252.

R.

De Madame de Rabutin. 225.
A Madame la Comteſſe de la Roche. 108. 175. 185. 203. 269. 285.
De Madame la Comteſſe de la Roche. 189. 204. 207.

S.

A Madame de Scudery. 336. 351.
De Madame de Scudery. 333. 348.
Au Chancelier Seguier. 41.
A Madame la Marquiſe de Sevigny. 2. 5. 6. 7. 8. 9. 11. 13. 18 24. 25. 27. 29. 36. 68. 143. 146. 159. 164. 182. 193. 314. 329. 344. 358.
De Madame la Marquiſe de Sevigny. 1. 17. 20. 21.

DES LETTRES.

21. 27. 66. 142. 155. 163. 181. 190. 251. 313. 322. 340. 350.
A Monſieur le Marquis de Sevigny & à ſa femme. 3.
A Madame de S. A. 192.
Au Duc de S. 86.

T.

A Monſieur le Tellier. 113.
De Monſieur le Tellier. 150.
De Madame la Marquiſe de Thiange. 317.
A la Marquiſe de T. 208.
A Madame de T. 134.
Au Comte de T. 303.

V.

A Madame la Marquiſe de Villerei. 344.
A Madame de V. 306.
Au Comte de V. 328.

Z.

Au R. P. Zoccoli Confeſſeur de MONSIEUR. 307.
Du P. Zoccoli. 308.

LETTRES ANONYMES.

Au Comte de . . 51.
A la Comteſſe de . . 354.
Du Duc de . . 152.
De la M. de . . 37. *Réponſe.* 38.
A la Marquiſe de . . 343.
A Madame de . . 80. 126. 137. 141. 158. 161. 175. 232. 170. 310.

De

TABLE DES LETTRES.
De Madame de.. 78. 137. 162. 182. 198. 309.
Du Maréchal de . . 101.
A Monſieur de . . 82.
De Monſieur . . 216. 262.

POESIES
ET
AUTRES PIECES
Inſerées dans les Lettres de ce Volume.

Chanſons. 204. 205.
Deviſes. 110.
Epitaphe de l'Evêque de Langres. 325.
Les Remedes contre l'Amour. Imitation d'Ovide. 165.
Les Tonrelontonton de Monſieur de Benſerade. 100.
Lettre en vers de Madame des Houlieres. 279.
Lettre de Madame de la Fayette. 318.
Madrigaux. 187. 188. 189. 282.
Relation de la Mort du Marquis de la Douze. 283.
Rondeaux contre une Inconſtante. 200. 203. 206. 267.
Sonnets en Bouts-rimés de Bourdenave. 84. *du Comte de Buſſy à la louange du Roi*. 86. *de Mademoiſelle du Pré*. 258. *A une Dame*. 89. *d'une Dame*. 92. *du Comte de Buſſy contre une Infidelle*. 93. 267. 274. 305. *de l'Abbé du Bac contre les faux dévots*. 258. 300. *ſur le Deſtin*. 272. *De Mademoiſelle du Pré, Deſcription du Siecle d'or*. 259. *Contre l'Amour*. 300. 301. *Sonnet pour Meſdemoiſelles de Buſſy*. 348. *Réponſe par le Comte de Buſſy*. 357.

LET-

LETTRES
DE
M. LE COMTE
DE BUSSY
RABUTIN.

I. LETTRE.

De Madame la Marquiſe de Sevigny au Comte de Buſſy.

De ..... ce 15 Mars 1547.

JE vous trouve un plaiſant Mignon, de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois. Avez-vous oublié qui je ſuis, & le rang que je tiens dans la famille ? Ah vraiment, petit Cadet, je vous en ferai bien reſſouvenir : ſi vous me fâchez, je vous réduirai au lambel.

Vous ſavez que je ſuis ſur la fin d'une groſſeſſe, & je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma ſanté que ſi j'étois encore fille. Hé bien je vous apprens, quand vous en devriez enrager, que je ſuis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire ſucer la haine contre vous avec le lait, & que j'en ferai encore bien d'autres, ſeulement pour vous faire des ennemis: vous n'avez pas eu l'eſprit d'en faire autant, le beau faiſeur de filles!

Mais c'eſt aſſez vous cacher ma tendreſſe, mon cher Couſin, la nature l'emporte ſur la politique: j'avois réſolu de vous gronder ſur votre pareſſe depuis le commencement juſqu'à la fin; je me fais trop de violence, & il en faut revenir à vous dire que Monſieur de Sevigny & moi vous aimons fort, & que nous parlons ſouvent du plaiſir qu'il y a d'être avec vous. Adieu.

II. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

A Valence, ce 12 *Avril* 1647.

POUR répondre à votre Lettre du 15 Mars, je vous dirai, Madame, que je m'apperçois que vous prenez une certaine habitude à me gourmander, qui a plus l'air de Maitreſſe que de Couſine. Prenez garde à quoi vous vous engagez: car enfin, quand je me ſerai une fois bien réſolu à ſouffrir, je voudrai avoir les douceurs des Amans, auſſi bien que les rudeſſes. Je ſai que vous êtes Chef des armes, & que je dois du reſpect à cette qualité; mais vous abuſez

ſez un peu trop de mes ſoumiſſions. Il eſt vrai que vous êtes auſſi prompte à vous appaiſer qu'à vous mettre en colere, & que ſi vos Lettres commencent par, *Je vous trouve un plaiſant Mignon*, elles finiſſent par, *Nous vous aimons fort, Monſieur de Sevigny & moi.*

Au reſte, ma belle Couſine, je ne vous régale point de la fécondité dont vous me menacez: car depuis la Loi de grace, on n'en a pas plus d'eſtime pour une femme; & quelques Modernes mêmes en ont moins fait de cas. Tenez-vous-en donc, ſi vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire, c'eſt une action bien louable. Je vous avoue que je n'ai pas eu l'eſprit d'en faire autant, auſſi envié-je ce bonheur à Monſieur de Sevigny plus que choſe du monde.

J'ai ſouhaité que vous vinſſiez tous deux à Paris, quand j'y étois; mais maintenant que j'en ſuis parti, je ſerois fâché que vous y allaſſiez.

Je m'accommode fort de M. de Launay-Lyais, il recevra de moi toutes les aſſiſtances & tous les bons offices que je puis rendre auprès de M. le Prince à un de mes amis: il eſt honnête-homme, & ma chere Couſine me l'a recommandé, je vous laiſſe à penſer ſi je le ſervirai.

III. LETTRE.

A Monſieur le Marquis de Sevigny & à ſa Femme.

A Paris, ce 15 de Novembre 1648.

J'Ai penſé d'abord écrire à chacun de vous en particulier, mais j'ai cru enſuite que cela

me donneroit trop de peine : de faire auſſi des baiſe mains à l'un dans la Lettre de l'autre, j'ai appréhendé que l'apoſtille ne l'offenſât; de ſorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux, l'un portant l'autre.

La plus ſûre nouvelle que j'aye à vous apprendre, c'eſt que je me ſuis fort ennuyé depuis que je ne vous ai vus. Cela eſt aſſez étonnant : car enfin je ſuis venu voir cette petite brune pour qui vous m'avez vu le cœur un peu tendre ; à la vérité elle m'avoit, ce qu'on appelle, ſauté aux yeux, & je ne lui avois point encore parlé : c'eſt une beauté ſurprenante, de qui la converſation guérit : on peut dire que pour l'aimer, il ne faut la voir qu'un moment, car ſi on la voit davantage, on ne l'aime plus ; voilà où j'en ſuis réduit. Mais j'oubliois de vous demander des nouvelles de la ſanté de notre cher Oncle ; je vous prie de l'entretenir de propos joyeux : ſi vous ne le faites rire à gorge déployée, quand même il en devroit touſſer un peu, vous me deſobligerez fort. Dites-lui de ma part qu'il ſe conſerve plus qu'il ne fait, & que s'il ne ſe veut aimer pour lui, il s'aime pour nous autres Neveux qui l'aimons plus que nous-mêmes. Je n'en dirai pas davantage, auſſi-bien ſuis-je perſuadé que cela ne ſervira de rien, & que vous êtes des fripons qui vous donnerez bien de garde de faire valoir mon bon naturel : de l'humeur dont je vous connois, vous enrageriez que l'on m'aimât autant ou plus que vous.

Au reſte ſi vous ne revenez bien-tôt, je vous irai retrouver ; auſſi-bien mes affaires ne s'acheveront qu'après les fêtes de Noël : mais ne penſez

ſez pas revenir l'un ſans l'autre, car en cette rencontre je ne ſuis pas homme à me payer de raiſon.

Depuis que je vous ai quitté, je ne mange preſque plus: vous qui préſumez de votre mérite, vous ne manquerez pas de croire que le regret de votre abſence me réduit à cette extrémité: point du tout: ce ſont les ſoupes de Meſſire Crochet qui me donnent du dégoût pour toutes les autres.

IV. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

A Saint Denis, ce 15 Fevrier 1649.

J'Ai long-tems balancé à vous écrire, ne ſachant ſi vous étiez devenue mon ennemie, ou ſi vous étiez toujours ma bonne Couſine, & ſi je vous devois envoyer un Laquais, ou un Trompette. Enfin me reſſouvenant de vous avoir ouï blâmer la brutalité d'Horace, pour avoir dit à ſon Beau-frere qu'il ne le connoiſſoit plus depuis la guerre déclarée, j'ai cru que la Cauſe publique ne vous empêcheroit pas de lire mes Lettres; & pour moi je vous aſſûre que hors l'interêt du Roi mon Maitre, je ſuis votre très humble ſerviteur.

Mais parlons un peu de notre guerre, ma chere Couſine. Je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il eſt vrai que le bois ne nous coûte rien ici, & que nous y faiſons grand' chere à bon marché: avec tout cela il m'y ennuye fort, & ſans l'eſpérance de vous faire quelque plaiſir au ſac de Paris, & que vous ne

paſſerez que par mes mains, je ne penſe pas que je ne déſertaſſe ; mais cette vue adoucit fort mes chagrins.

J'envoye ce Laquais pour me raporter de vos nouvelles, & pour me faire venir mes chevaux de caroſſe ſous le nom de notre Oncle le Grand-Prieur. Adieu, ma chere Couſine.

V. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

A Saint Denis, ce 25 Mars 1649.

C'EST à ce coup que je vous traite en ennemie en vous écrivant par mon Trompette. La vérité eſt que c'eſt au Maréchal de la Motte à qui je l'envoye pour le prier de me renvoyer les chevaux de caroſſe du Grand-Prieur de France notre Oncle, que ſes domeſtiques ont pris comme on me les amenoit. Je ne vous prie pas de vous y employer, car c'eſt votre affaire auſſi-bien que la mienne ; mais nous jugerons par le ſuccès de votre entremiſe, quelle conſidération on a pour vous dans votre Parti ; c'eſt proprement à dire que nous aurons bonne opinion de vos Généraux, s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive préſentement de Brie, las comme un chien. Il y a huit jours que je ne me ſuis deshabillé : nous ſommes vos maitres ; mais il faut avouer que ce n'eſt pas ſans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez promptement de faim, nous mourrons bien-tôt de fatigue : rendez-vous

vous, ou nous nous allons rendre. Pour moi, avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si le Cardinal Mazarin avoit à Paris une Couſine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix ſe feroit à quelque prix que ce fût. Tant y a que je la ferois, moi, ſi j'étois en ſa place, car ſur ma foi je vous aime fort. Adieu.

VI. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

A Saint Denis, ce 26 Mars 1649.

TANT pis pour ceux qui vous ont refuſé, ma belle Couſine: je ne ſai pas ſi cela leur fera grand profit; mais je ſai bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi, je ſuis tout conſolé de la perte de mes chevaux, par les marques d'amitié que j'ai reçues de vous en cette rencontre. Pour M. de la Motte Maréchal de la Ligue, ſi jamais il a beſoin de moi, il trouvera un Chevalier peu courtois.

Mais parlons un peu de la paix, qu'en croit-on à Paris? l'on en a ici fort méchante opinion: cela eſt étrange, que les deux partis la ſouhaitent, & qu'on n'en puiſſe venir à bout.

Vous m'appellez inſolent de vous avoir mandé que nous avions pris Brie. Eſt-ce que l'on dit à Paris que cela n'eſt pas vrai? Si nous en avions levé le Siege, nous aurions été bien inquiets: car pour vos Généraux ils ont eu toute la patience imaginable; nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle Couſine? comme il n'y a point de péril à courre avec vos gens, il n'y a point d'honneur à gagner: ils ne diſputent pas aſſez la partie, nous n'y avons point de plaiſir. Qu'ils ſe rendent, ou qu'ils ſe battent bien: il n'y a, je croi, jamais eu que cette guerre, où la fortune n'ait point eu de part: quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'eſt un coup ſûr à nous que de vous battre, & le nombre ni l'avantage de lieu ne peuvent pas ſeulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle Couſine! toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous appaiſer.

VII. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

De Monrond, ce 2 de Juillet 1650.

JE me ſuis enfin déclaré: je vous l'avois bien dit, ma belle Couſine, ce n'a pas été ſans de grandes répugnances, car je ſers contre mon Roi, un Prince qui ne m'aime pas. Il eſt vrai que l'état où il eſt me fait pitié; je le ſervirai donc pendant ſa priſon comme s'il m'aimoit, & s'il en ſort jamais je le quitterai auſſi-tôt. Que dites-vous de ces ſentimens-là, Madame; ne les trouvez-vous pas grands & nobles? Mandez-le moi, je vous prie. Au reſte, écrivons-nous ſouvent, le Cardinal n'en ſaura rien; & s'il venoit à le découvrir, & à vous faire donner une lettre de cachet, il eſt beau à une femme de vingt ans d'être mêlée dans

dans les affaires d'Etat. Pour moi je vous l'avoue, ma belle Couſine, j'aimerois allez à vous faire faire un crime, de quelque nature qu'il fût. Quand je ſonge que nous etions déja l'année paſſée dans des partis différens, & que nous y ſommes encore aujourd'hui, quoique nous en ayons changé, je croi que nous jouons aux barres; cependant votre parti eſt toujours le meilleur, car vous ne ſortez point de Paris, & moi je vais de Saint Denis à Monrond, & j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Monrond au Diable.

Pour nouvelle je vous dirai que je viens de défaire une partie du Régiment d'Infanterie du Comte de Saint Aignan: ſi le Meſtre de Camp y eût été en perſonne, je n'en aurois pas eu ſi bon marché.

Le Sieur de Launay-Lyais vous dira la vie que nous faiſons: c'eſt un garçon qui a du mérite, & que par cette raiſon je ſervirai volontiers; mais la plus forte ſera parce que vous l'aimez, & que je croirai vous faire plaiſir.

VIII. LETTRE.

A Madame de Sevigny.

A Montpellier, ce 16 de Juin 1654.

J'Ai bien appris de vos nouvelles, Madame. Ne vous ſouvenez-vous point de la converſation que vous eûtes chez Madame de Montauſier avec Monſieur le Prince de Conty, l'Hiver dernier? Il m'a conté vous avoir dit quelques douceurs, qu'il vous trouvoit fort aimable, & qu'il vous en diroit deux mots cet Hi-

ver. Tenez-vous bien, ma belle Couſine; telle Dame qui n'eſt pas intereſſée, eſt quelquefois ambitieuſe; & qui peut réſiſter aux finances du Roi, ne réſiſte pas toujours aux Couſins de Sa Majeſté: de la maniere qu'il m'en a parlé, je voi bien que je ſuis déſigné confident; je croi que vous ne vous y oppoſerez pas, ſachant comme vous faites, avec combien de capacité je me ſuis acquitté de cette charge en d'autres rencontres. Si après tout ce que la fortune vous veut mettre en main, je n'en ſuis pas plus heureux, ce ne ſera que votre faute, mais vous en aurez ſoin aſſurément: car enfin il faut bien que vous me ſerviez à quelque choſe. Je penſe que vous ſerez un peu embaraſſée entre ces deux Rivaux, & il me ſemble déja vous entendre dire,

Des deux côtés, j'ai beaucoup de chagrin,
O Dieu, l'étrange peine!
Dois-je haïr l'ami de mon Couſin,
Dois-je haïr le Couſin de la Reine?

Peut-être craindrez-vous de vous attacher au ſervice des Princes, & que mon exemple vous en rebutera; peut-être la figure du Surintendant des Finances * ne vous plaira-t-elle pas: mandez-moi de ſes nouvelles, & les progrès qu'il a faits depuis mon départ; à combien d'acquits-patens il a mis votre liberté. Vous êtes une petite ingrate qui le payerez tôt ou tard; vous vous amuſez après la vertu, comme ſi c'étoit une choſe ſolide, & vous mépriſez le bien, comme ſi vous ne pouviez jamais en manquer: nous vous verrons un jour regretter le tems que vous aurez perdu; nous vous

* Mr. Fouquet.

vous verrons repentir d'avoir mal employé votre jeuneſſe, & d'avoir voulu avec tant de peines aquérir une réputation qu'un médiſant vous peut ôter, & qui dépend plus de la fortune que de votre conduite.

Je joignis M. le Prince de Conty à Auxerre: il ne paſſa point à Chaſeu, parce qu'il apprit qu'il ſe détourneroit de ſix lieues; de ſorte que mes préparatifs furent perdus. Je ne l'ai point quitté depuis, & je ſuis avec lui auſſi bien qu'on y peut être: nous nous allons réjouïr ici deux jours dans le jeu, les promenades & la bonne chere, attendant que les troupes s'aſſemblent pour entrer en Catalogne. Je vous répons que vous entendrez parler de moi cette Campagne. Adieu, ma belle Couſine, ſongez quelquefois à moi, & que vous n'avez point de parent qui vous eſtime plus que je fais. Je voudrois...: non je n'acheverai pas, de peur de vous déplaire; mais vous pouvez bien ſavoir ce que je voudrois.

IX. LETTRE.

A Madame la Marquiſe de Sevigny.

A Figuieres, ce 30 *de Juillet* 1654.

MON Dieu! que vous avez d'eſprit, ma Couſine, que vous écrivez bien, que vous êtes aimable! il faut avouer qu'étant auſſi prude que vous l'êtes, vous m'avez grande obligation que je ne vous aime pas plus que je fais. Ma foi j'ai bien de la peine à me retenir; tantôt je condamne votre inſenſibilité, tantôt je l'excuſe, mais je vous eſtime toûjours:

j'ai des raiſons de ne vous pas déplaire, mais j'en ai de fortes de vous deſobeïr. Quoi, vous me flatez, ma Couſine, & vous ne voulez pas que j'aye les dernieres tendreſſes pour vous? Hé bien, je ne les aurai pas, il faut vous aimer à votre mode; mais vous répondrez un jour devant Dieu de la violence que je me fais, & des maux qui s'en enſuivront.

Au reſte, Madame, vous me mandez qu'après que vous êtes demeurée d'accord avec Chapelain que j'étois un honnête homme, & que même vous l'avez remercié du bien qu'il diſoit de moi. je ne puis plus vous dire que vous êtes du parti du premier-venu. Je ne voi pas que cela vous juſtifie beaucoup: vous m'entendez louer & vous en faites de même. Que ſai-je, s'il vous avoit dit, c'eſt un galant homme que M. de Buſſy, il ne peut pas manquer de faire quelque choſe; il eſt à craindre ſeulement qu'il ne s'attache un peu trop à ſes plaiſirs quand il eſt à Paris; que ſai-je, dis-je, ſi vous n'euſſiez pas cru qu'il eût eu raiſon, & ſi dans votre cœur vous n'euſſiez pas condamné ma conduite: car enfin, je vous ai vu dans des allarmes mal fondées après de ſemblables converſations: c'eſt une marque que les bonnes impreſſions que vous avez de moi ne ſont pas encore bien fortes. Bien m'en prend que vous voyez ſouvent de mes amis, ſans cela, Mademoiſelle de **** m'auroit tantôt ruïné dans votre eſprit. Je ne vous traiterois pas de même, ſi l'occaſion s'en préſentoit; je ne rejetterois pas ſeulement la médiſance la plus forte qu'on me feroit de vous, mais la plus legere même précédée de vos louanges. Adieu, ma belle Couſine.

X. LET-

X. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

Du Camp de Verges, ce 17 d'Août 1654.

VOUS me dites ſi ſouvent que vous me regreteriez ſi j'étois mort, & je trouve ſi beau pour moi d'être regreté de vous, que cela me feroit ſouhaiter d'être en cet état, ſans quelques petites raiſons qui m'en empêchent encore; outre que ne vous aiant jamais ſurpriſe en menſonge, je ſuis bien aiſe de vous croire en cette rencontre: & puis il y a grande apparence qu'une perſonne qui a la larme à l'œil en parlant ſeulement de la perte d'un de ſes amis, le pleureroit tout-à-fait ſi elle l'avoit effectivement perdu. Je croi donc, ma belle Couſine, que vous m'aimez, & je ſuis pour vous comme vous êtes pour moi, c'eſt-à-dire, content au dernier point de vous & de votre amitié. Ce n'eſt pas que je demeure d'accord que votre lettre, toute franche & toute ſignée, comme vous dites, faſſe honte à tous les poulets: ces deux choſes n'ont rien de commun entre elles; il vous doit ſuffire que l'on approuve votre maniere d'écrire à vos bons amis, ſans vouloir médire des poulets qui ne vous ont jamais rien dit. Vous êtes une ingrate, Madame, de les traiter mal après qu'ils ont eu tant de reſpect pour vous: pour moi, je vous l'avoue, je ſuis dans l'intérêt des poulets, non pas contre vos Lettres; mais je ne voi pas qu'il faille prendre parti entre eux; ce ſont des beautez différentes: vos Lettres ont leurs graces, & les poulets les leurs; mais pour vous par-

ler franchement, ſi l'on pouvoit avoir de vos poulets, on ne feroit pas tant de cas de vos Lettres.

Il eſt vrai, Madame, que vous êtes étrangement revoltée contre les coquettes, je ne ſai pas ſi cela vous durera juſqu'à cinquante ans: à tout hazard je me tiendrai en haleine de beaux ſentimens, pour les pouſſer avec vous ſi vous venez à les aimer, & en attendant je n'aurai pour vous que la plus belle amitié du monde, puiſque vous ne voulez autre choſe.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez ſatisfaite du Surintendant, c'eſt une marque qu'il ſe met à la raiſon, & qu'il ne prend plus tant les choſes à cœur qu'il faiſoit: quand vous ne voulez pas ce qu'on veut, Madame, il faut bien vouloir ce que vous voulez, on eſt encore trop heureux d'être de vos amis; il n'y a guere que vous dans le Royaume qui puiſſe réduire ſes amans à ſe contenter d'amitié; nous n'en voyons preſque point qui n'étant pas demeurez d'accord de s'aimer, ne ſoient tout-à-fait mal enſemble: & je ſuis perſuadé qu'il faut qu'une femme ait un mérite extraordinaire, pour faire enſorte que le dépit d'un amant maltraité ne le porte pas à rompre avec elle.

J'admire la conſtance de Monſieur de . . . . pour Madame de . . . . . ne voit-il pas ſes dents, & qui pis eſt, ne les ſent-il point? J'ai toujours bien cru que l'amour aveugloit, mais je ne ſavois pas encore qu'il enrumât.

Que ſert à Madame de . . . . d'être revenue ſi belle de Bourbon, ſi elle ne peut étaler ſes graces dans le monde? en vérité c'eſt une tyrannie épouvantable que celle qu'elle ſouffre, & je croi qu'après cela on la devroit excuſer ſi elle ſe vengeoit

geoit de ſon tyran. Il eſt vrai que je penſe qu'elle s'eſt vengée il y a long-tems du mal que l'on lui devoit faire: comme c'eſt une perſonne de grande prévoyance, elle a bien jugé que l'on lui donneroit ſujet de plainte quelque jour; elle n'a pas attendu que l'on primât, & entre nous, je croi que ſon mari eſt ſur la défenſive.

Nous avons ici **** un de ſes amans, qui m'a dit qu'il étoit de nos amis & qu'il vouloit vous écrire: je ſai par M. le Prince de Conti qu'il a deſſein d'être amoureux de Madame de **** cet Hiver; & ſur cela, Madame, ne plaignez-vous pas les pauvres femmes, qui bien ſouvent récompenſent par une véritable paſſion un amour de deſſein: c'eſt-à-dire, donnent du bon argent pour de la fauſſe monnoye? Je croi que **** aura de la peine à ſa conquête, non pas tant par la force de la Place, que par les ſoins & la défenſe du Gouverneur. Au reſte, il m'a fait des avances d'amitié extraordinaires, & ſi grandes qu'il m'a obligé, contre la réſolution que j'avois faite de n'être jamais ſon ami, de me dédire. La reputation qu'il a d'être infidele me faiſoit peur, mais il eſt des amis de toutes ſortes; ſi j'ai un ſecret, celui-là ne le ſaura pas, & particulierement ſi c'eſt un deſſein pour ma fortune à quoi il puiſſe prétendre: *Guarda la gamba.* Voilà qui eſt de mon crû, Madame. Corbinelli eſt à dix lieues d'ici. Il faut avouer que j'ai un beau naturel, de ſavoir cela ſans avoir jamais eu de Maitre.

Vous ne me mandez rien de la Marquiſe de **** cependant elle eſt de vos bonnes amies, & aſſez des miennes: eſt-ce qu'elle n'eſt plus à Paris, ou que vous ne m'en voulez pas parler de peur d'être obligée de me mander ce qu'elle fait? Ecrivez-le moi, je vous prie: car enfin, je l'eſtime

ment je ne m'afflige point trop de vous voir à l'Armée. Je ſerois une indigne Couſine d'un ſi brave Couſin, ſi j'étois fâchée de vous voir cette Campagne à la tête du plus beau Corps qui ſoit en France, & dans un poſte auſſi glorieux que celui que vous tenez ; je croi que vous deſavoueriez des ſentimens moins nobles que ceux-là : je laiſſe aux Baigneurs d'en avoir de plus tendres & de plus foibles ; chacun aime à ſa mode, pour moi je fais profeſſion d'être brave auſſi-bien que vous : voilà les ſentimens dont je veux faire parade. Il y auroit peut-être quelques Dames qui trouveroient ceci un peu Romain, & rendroient graces aux Dieux de n'être pas Romaines, pour conſerver encore quelque choſe d'humain.

Mais là-deſſus j'ai à leur répondre que je ne ſuis pas auſſi tout-à-fait inhumaine, & qu'avec toute ma bravoure, je ne laiſſe pas de ſouhaiter avec autant de paſſion qu'elles, que votre retour ſoit heureux. Je croi, mon cher Couſin, que vous n'en doutez pas, & que je demande à Dieu de tout mon cœur qu'il vous conſerve. Voilà l'adieu que je vous euſſe fait, & que je vous prie de recevoir d'ici, comme j'ai reçu le vôtre de Landrecy.

XII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

An Camp devant Landrecy, ce 3 de Juillet 1655.

D'Ou vient que je ne reçois point de vos Lettres, Madame ? Eſt-ce que vous me croyez encore en Catalogne cette Campagne, ou

ou que vous me grondez de ne vous avoir point dit adieu? Pour le premier, je vous ai promis de venir en Flandres; & pour l'autre, je vous ai dit de ſi bonnes raiſons, que vous ſeriez de fort méchante humeur ſi vous n'en étiez ſatisfaite. Mandez-moi des nouvelles de l'amour du **** pour vous, vous n'obligerez pas un ingrat. Je vais vous dire à la pareille des nouvelles du mien; il me ſemble que je me mets à la raiſon, quand je vous offre de vous dire un ſecret pour des bagatelles.

Vous ſaurez que la veille de mon départ de Paris fut employée aux adieux, aux proteſtations de s'aimer toute ſa vie, & à toutes les marques les plus tendres que deux perſonnes qui s'aiment fort ſe peuvent donner de leur amour.

Ici je te permets, trop fidele mémoire,
De cacher à mes ſens le comble de ma gloire.

On ſe promit de s'écrire ſouvent, & le malheur des Lettres d'amour qui tombent tous les jours entre les mains du tiers & du quart n'étant pas une aſſez forte raiſon pour nous en empêcher, l'on réſolut de s'écrire ſans chiffres toutes les choſes par leur nom: l'on demanda ſeulement que les Lettres fuſſent brûlées auſſi-tôt qu'elles ſeroient lues. Après cela l'on recommença de ſe prouver par bons effets, que l'on s'aimoit uniquement. Enſuite l'amour étant un vrai recommenceur, l'on ſe redit les mêmes choſes qu'auparavant en d'autres termes, & quelques-unes en mêmes mots: l'on y ajouta ſeulement de ne rien croire jamais au deſavantage de chacun; quelques larmes ſuivirent les aſſurances; elles furent encore mêlées d'un moment

ment de plaiſirs, & puis on ne fit autre choſe que pleurer en ſe quittant.

Voilà, Madame, mon hiſtoire amoureuſe; je penſe que celle du Surintendant n'eſt ni ſi gaye, ni ſi lamentable : mais quelle qu'elle ſoit, je vous ſupplie de me la dire. Adieu.

XIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 de Juillet 1655.

VOULEZ-VOUS toujours faire honte à vos parens? ne vous laſſerez-vous jamais de faire parler de vous toutes les Campagnes? penſez-vous que nous ſoyons bien-aiſes d'entendre dire que Mr. de Turenne mande à la Cour que vous n'avez rien fait qui vaille à Landrecy? En vérité c'eſt avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choſes-là, & vous comprenez bien de quelle ſorte je m'intéreſſe aux affronts que vous faites à votre Maiſon. Mais je ne ſai pourquoi je m'amuſe à faire la plaiſante, car je n'en ai pas le loiſir. Je vous dis donc que je ſuis ravie du bonheur que vous avez eu à tout ce que vous avez entrepris. Je vous ai écrit une grande Lettre de .... que je crains bien que vous n'ayez pas reçue : j'aurois quelque regret qu'elle fût perdue, car elle étoit aſſez badine.

Je me trouvai hier chez Madame de **** qui avoit reçu une de vos Lettres, & Madame de ***** auſſi : je croyois en avoir une; mais

mais je trouvai que je n'en avois point, & que vous n'aviez pas voulu confondre tant de rares merveilles. J'en ſuis bien-aiſe, & je prétends avoir un de ces jours une voiture à part. Adieu, mon Couſin Le Gazetier parle de vous legerement: bien des gens en ont été ſcandaliſez, & moi plus que les autres, car je prends plus d'intérêt que les autres à tout ce qui vous touche.

XIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19 de Juillet 1655.

VOICI la troiſieme fois que je vous écris depuis que vous êtes parti: c'eſt aſſez pour vous faire voir que je n'ai rien ſur le cœur contre vous. Je reçus l'adieu que vous me faiſiez de Landrecy, pendant que j'étois à .... & je vous fis réponſe en même tems: je voi bien que vous ne l'avez pas reçue, & j'en ſuis au deſeſpoir: car outre qu'elle étoit honnêtement tendre, c'eſt qu'elle étoit aſſez jolie, à ce qu'il me ſembloit, & comme elle vous étoit deſtinée, je ſuis bien en colere qu'un autre en ait eu le plaiſir. Depuis cela je vous ai encore écrit par un Laquais que vous avez envoyé ici, lequel étoit chargé de pluſieurs Lettres pour de belles Dames. Je ne m'amuſai point à vous chicaner ſur ce qu'il n'y en avoit point pour moi, & je vous fis une petite Lettre en galopant, qui vous fera connoitre (quoiqu'aſ-

ſez

ſez mal arrangée) la ſenſible joye que j'ai eu du bonheur que vous eutes à vos gardes à Landrecy, dont la nouvelle nous eſt venue ici le plus agréablement du monde par des gens de la Cour qui nous ont aſſuré que Monſieur le Cardinal avoit dit beaucoup de bien de vous devant le Roi, lequel en avoit dit lui-même, & enſuite toute la Cour, qui avoit fort loué cette derniere action. Vous pouvez croire que ma joye n'a pas été médiocre d'entendre dire tout cela de vous; mais pour en revenir à mon conte, ce fut donc ſur cela que je vous écrivis ma ſeconde Lettre, & cinq ou ſix jours après j'ai reçu celle où je voi que vous vous plaignez de moi. Cependant, mon pauvre Couſin, vous voyez bien que vous n'en avez aucun ſujet; & là-deſſus on peut tirer une belle moralité, c'eſt qu'il ne faut jamais condamner perſonne ſans l'entendre. Voilà ce que j'avois à vous dire pour ma juſtification; peut-être qu'une autre auroit pu réduire les mêmes choſes en moins de paroles, mais il faut que vous ſupportiez mes défauts. Chacun a ſon ſtile; le mien, comme vous voyez, n'eſt pas laconique.

Je ne croi pas avoir jamais rien lu de plus agréable que la deſcription que vous me faites de l'adieu à votre Maitreſſe. Ce que vous me dites, que l'amour eſt un vrai recommenceur, eſt tellement joli, & tellement vrai, que je ſuis étonnée que l'ayant penſé mille fois, je n'aye jamais eu l'eſprit de le dire. Je me ſuis même quelquefois apperçue que l'amitié ſe vouloit mêler d'en faire de même, & qu'en ſa maniere elle eſt auſſi une vraie recommenceuſe. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de plus galant que

ce

ce que vous me dites ſur toute votre affaire, je ne me ſens point tentée de vous faire une pareille confidence ſur ce qui ſe paſſe entre le Surintendant & moi, & je ſerois au deſeſpoir de vous pouvoir mander quelque choſe d'approchant. J'ai toujours avec lui les mêmes précautions & les mêmes craintes; de ſorte que cela retarde notablement les progrès qu'il voudroit faire. Je croi qu'il ſe laſſera enfin de recommencer toujours inutilement la même choſe. Je ne l'ai vu que deux fois depuis ſix ſemaines, à cauſe d'un voyage que j'ai fait. Voilà ce que je vous en puis dire, & ce qui en eſt: uſez auſſi bien de mon ſecret que j'uſerai du vôtre; vous avez autant d'intérêt que moi à le cacher.

Je ne vous dis rien de l'avanture de **** je croi qu'elle vous aura fort diverti: pour moi je l'ai trouvée tout-à-fait bien imaginée. Il y a une Dame qu'on accuſe d'avoir été les premiers jours demander ſi c'étoit un affront que cela, parce qu'elle avoit ouï dire à l'intéreſſé que ce n'étoit qu'une bagatelle. On dit que préſentement il commence à ſentir ſon mal, & à trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût pas été tondu. Adieu, mon pauvre Couſin: ce n'eſt point ici une jolie Lettre, ni une réponſe digne de la vôtre, mais on n'eſt pas toujours en belle humeur. Il y a huit jours que je ſuis malade; cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi toujours bien, car pour moi je fais mon devoir, & je vous ſouhaite un heureux retour.

XV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Du Camp de Bavay, le 13 d'Août 1655.

J'Ai reçu vos trois Lettres, Madame, celle du 26 de Juin, du 14 de Juillet & du 10, de Paris. Celle du 26 eſt effectivement fort plaiſante, mais, comme vous dites auſſi, elle n'eſt pas la plus tendre du monde. Vous me parlez de déplaiſir & de larmes tout exprès, à ce qui ſemble, pour me dire que ce n'eſt pas pour moi. Je ſai bien que je n'y dois pas prétendre, mais vous n'avez que faire de m'exagerer ſi fort vos foibleſſes pour un autre, & votre fermeté pour moi. Quand on aime bien les gens qui vont à l'Armée, on a plus d'appréhenſion pour le danger de leurs perſonnes, que de joye dans l'eſpérance de l'honneur qu'ils vont acquérir. Je jurerois qu'il y a des mouvemens de dépit dans ce que vous m'écrivez : ſur la fin pourtant vous vous radouciſſez un peu, & craignant que ce que vous me mandez ſur mon départ ne ſente la rudeſſe de Rome, vous vous humaniſez pour mon retour.

Pour votre Lettre du 14 de Juillet, il n'y a rien de ſi obligeant ni de ſi flateur que ce que vous me dites ſur le ſiege de Landrecy. J'ai bien ri en liſant toutes vos contrevéritez, & la honte que vous me mandez avoir des mauvaiſes actions que j'ai faites.

Pour votre troiſieme Lettre, je vous dirai que pour n'être pas d'un ſtile laconique, elle ne laiſſe

laiſſe pas d'être fort agréable. Je ſerois bien fâché qu'elle fût plus courte, & vous avez tort de dire que vous écririez mieux ſi vous n'étiez malade; vous vous portez mieux que vous ne penſez. Et moi, ma chere Couſine, je ſuis à vous plus qu'on ne ſauroit dire.

XVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Du Camp d'Angre, ce ... d'Octobre 1655.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous m'aſſuriez que Monſieur le..... ſouhaite de trouver que j'aye raiſon dans l'affaire qu'on m'a voulu faire avec lui: cela ne laiſſe pas de me ſurprendre, & je trouve fort extraordinaire qu'il aime mieux ſe plaindre de Madame..... que de moi. Je vous aſſure auſſi, ma belle Couſine, que je lui en ai bien plus d'obligation, & qu'il n'y en a guere au monde contre qui je ne me déclaraſſe quand il s'agit de ſes intérêts. Pour vous qui m'empêchez de perdre un ſi bon ami, vous pouvez penſer ſi je vous aime.

J'ai reçu de grands remercimens de la Comteſſe de Fieſque ſur l'affaire dont vous dites qu'on a tant chucheté à S. Fargeau. Ce n'eſt pas qu'elle ne deſavoue la Lettre, mais elle me rend grace de l'avoir ſupprimé, diſant que ſi elle eût été vue il eût été bien mal-aiſé de deſabuſer le public, à moins que de faire des Manifeſtes qui ſont pires que la choſe même.

Monſieur le Cardinal a été une ſeconde fois à l'Armée pour voir Condé & S. Guilain, & pour laiſſer ces Places en état de ne rien crain-

dre, & de ſe paſſer de nous juſqu'au Printemps. Son Eminence m'a fort bien traité, & m'a fait donner mille écus pour achever ma Campagne.

Il y a deux ou trois jours que Monſieur de Turenne & moi, parlant de quelque choſe, je vins à vous nommer; il me demanda ſi je vous voyois. Je lui dis qu'oui, & que nous étions Couſins-germains de même Maiſon. Il me dit qu'il vous connoiſſoit, & qu'il avoit été vingt fois chez vous ſans vous rencontrer; qu'il vous eſtimoit fort, & que pour marque de cela, il ne voyoit point de femmes. Je lui dis que vous m'aviez parlé de lui, & que vous m'aviez témoigné lui être très obligée.

A propos de cela, Madame, je ne penſe pas qu'il y ait au monde une perſonne plus généralement eſtimée que vous; vous êtes les délices du genre-humain, l'Antiquité vous auroit dreſſé des autels, & vous auriez aſſûrément été Déeſſe de quelque choſe. Dans notre ſiecle où l'on n'eſt pas ſi prodigue d'encens, on ſe contente de dire qu'il n'y a point de femme à votre âge plus vertueuſe ni plus aimable que vous. Je connois des Princes du Sang, des Princes étrangers, des Grands Seigneurs, des Grands Capitaines, des Miniſtres d'Etat, des Gentilshommes, des Magiſtrats & des Philoſophes qui fileroient pour l'amour de vous: en pouvez-vous demander davantage? A moins que d'en vouloir à la liberté des Cloitres, vous ne ſauriez aller plus loin.

XVII.

XVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Noyon, ce 7 de Novembre 1655.

J'ATTENDS ici la venue du Meſſie, c'eſt-à-dire, les ordres du quartier d'hiver, avec une fort grande impatience. Je ne m'ennuye pas trop, vu la ſaiſon. Cela ſoit dit ſans vous offenſer, Madame, car il me ſemble que je devrois m'ennuyer par-tout où vous n'êtes pas. Je me leve tard, je me couche de bonne heure: je vais, je viens, j'entre en colere, j'en ſors: je prie Dieu, je l'offenſe; & comme cela les jours ne me durent rien.

Auſſi-tôt que j'aurai mon congé, j'irai à Compiegne faire ma cour; & ſi je dois ſervir cet hiver ſur la frontiere, je ſerai bien preſſé de partir ſi je ne vous vais pas dire adieu: en tout cas, je vous aimerai de tout mon cœur.

Mille amitiez, s'il vous plait, à tous mes rivaux, fuſſent-ils quatre fois autant qu'ils ne ſont.

XVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 de Novembre 1655.

VOUS faites bien l'entendu, Monſieur le Comte: ſous ombre que vous écrivez comme un petit Ciceron, vous croyez qu'il vous

eſt permis de vous moquer des gens. A la vérité, l'endroit que vous avez remarqué m'a fait rire de tout mon cœur; mais je ſuis étonnée qu'il n'y eût que cet endroit de ridicule: car de la maniere dont je vous écrivis, c'eſt un miracle que vous ayez pu comprendre ce que je vous voulois dire, & je voi bien qu'en effet vous avez de l'eſprit, ou que ma Lettre eſt meilleure que je ne penſois. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis fort aiſe que vous ayez profité de l'avis que je vous donnois.

On m'a dit que vous ſollicitiez de demeurer ſur la frontiere; comme vous ſavez, mon pauvre Comte, que je vous aime un peu ruſtaudement, je voudrois qu'on vous l'accordât, car on dit qu'il n'y a rien qui avance tant les gens, & vous ne doutez pas de la paſſion que j'ai pour votre fortune; ainſi, quoi qu'il puiſſe arriver, je ſerai contente. Si vous demeurez, l'amitié ſolide y trouvera ſon compte; & ſi vous revenez, l'amitié tendre ſera ſatisfaite.

Madame de Roquelaure eſt revenue tellement belle, qu'elle défit hier le Louvre à plate couture; ce qui donne une ſi terrible jalouſie aux belles qui y ſont, que par dépit on a réſolu qu'elle ne ſeroit point des après-ſoupées, qui ſont gayes & galantes, comme vous ſavez. Madame de **** voulut l'y faire demeurer hier, mais on comprit par la réponſe de la Reine qu'elle pouvoit s'en retourner.

Adieu, mandez-moi s'il eſt vrai que vous vouliez demeurer ſur la frontiere: & ſur-tout croyez, mon Couſin, que je ſuis la plus fidele amie que vous ayez au monde.

XIX.

XIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

Au Camp de Blecy, ce 4 d'Août 1657.

VOTRE Lettre eſt fort agréable, ma belle Couſine, elle m'a fort réjouï. Qu'on eſt heureux d'avoir une bonne amie qui ait autant d'eſprit que vous! Je ne voi rien de ſi juſte que ce que vous écrivez, & l'on ne peut pas vous dire, *ce mot-là ſeroit plus à propos que celui que vous avez mis.* Quelque complaiſance que je vous doive, Madame, vous ſavez bien que je vous parle aſſez franchement pour ne vous pas dire ceci ſi je ne le croyois; & vous ne doutez pas que je ne m'y connoiſſe un peu, puiſque j'oſe bien juger des Ouvrages de Chapelain, & que je cenſure quelquefois aſſez juſtement ſes penſées & ſes paroles. Je vous envoye la copie de la Lettre que j'ai écrite à la Marquiſe de ****. Elle me mande que ſi j'aime les grands yeux & les dents blanches, elle aime de ſon côté les gens tendres & les amoureux tranſis, & que ne me trouvant pas comme cela, je me tienne pour éconduit: elle revient après, & ſur ce que je lui mande, comme vous verrez, que je la quitterai ſi elle me rebute, & qu'à moins que de ſe déguiſer en Maréchalle pour me ſurprendre, elle ne m'y rattrapera plus, elle me répond que je ne me deſeſpere point, & me promet de ſe donner à moi quand elle ſera parvenue à la dignité pour laquelle, à ce qu'elle dit, on la mange juſqu'aux os: Que mon poulet ne pouvoit lui être rendu plus à propos, & que n'ayant pas un denier, elle étoit dans la plus méchante humeur du monde.

ce bruit-là peut faire dans le cœur d'un homme qui a ſervi toute ſa vie, & qui meurt d'envie de donner à ſon Maitre de l'eſtime pour lui, & de lui faire voir le zèle qu'il a pour ſon ſervice. Si vous trouviez occaſion, Monſieur, de lui dire ceci, je vous ſerois infiniment obligé. J'attens cette grace de vous; car je ſuis aſſûré que vous ne me faites pas ſeulement plaiſir, parce que je ſuis votre ancien ami & votre ſerviteur, mais parce qu'en aimant le Roi comme vous faites, vous êtes bien-aiſe d'obliger un homme en qui vous connoiſſez une extrême paſſion pour le ſervice de Sa Majeſté.

XXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme, Général des Feuillans, & depuis Evêque de Lombés.

A Buſſy, ce 29 Octobre 1666.

DEPUIS que je ſuis en Bourgogne, j'ai toujours été ſi incommodé, que je n'ai pu avoir l'honneur de vous écrire, M. R. P. mais en récompenſe j'ai bien ſongé à vous. Je ne l'euſſe pas tant fait dans une parfaite ſanté, je vous l'avoue, quoique je vous euſſe écrit davantage. Je vous demande pardon, M. R. P. ſi je donne à votre ſouvenir un ſi mauvais tems que celui de mes tribulations. Je vous traite en cette rencontre comme Dieu même, qui, comme vous ſavez, trouve moins de plaiſir dans le cœur des gens heureux, que dans celui des miſerables. Je ſuis aſſûré

assûré que nous ne ſerons pas brouillez vous & moi pour cela. Soyez auſſi perſuadé, M. R. P. qu'en quelque tems que vous me faſſiez l'honneur de vous ſouvenir de moi, je vous en ſerai infiniment obligé, & que perſonne n'a plus d'eſtime & d'amitié pour vous que, &c.

XXIV. LETTRE.

Réponſe de Dom Coſme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Novembre 1666.

SI vos interêts ne m'étoient plus chers que les miens, Monſieur, vous m'obligeriez à diſcontinuer les prieres que je fais pour votre ſanté, puiſque vous avouez que vous penſez moins à moi étant ſain, que quand vous êtes malade. Je ſai bien l'avantage qu'il y a d'être dans l'honneur de votre ſouvenir, auſſi feroi-je bien des choſes pour m'y conſerver; mais je ne ſuis pas aſſez injuſte pour me conſiderer en cette rencontre plus que vous-même. Vous penſerez à moi quand il vous plaira, ce ſera un don gratuit que je tiendrai de votre ſeule bonté; & ſans rien eſpérer de vous par mérite, je vous promets, Monſieur, de penſer à vous tous les jours de ma vie, au moins une fois, qui ſera à l'Autel. J'y parlerai à Dieu de tous vos interêts, je lui demanderai de tout le zèle dont je ſuis capable, qu'il tire des fruits, de ſi belles fleurs de grace que j'ai vu naitre dans votre cœur. Vous ſavez qu'il n'a rien promis qu'à la perſévérance, & qu'un pas en arriere dans les voyes du ſalut eſt une dangereuſe démarche.

Vous m'avez permis, Monſieur, de vous prêcher; je n'en abuſerai pas, mes Sermons ſeront courts: mais je ne bornerai jamais la paſſion que j'ai d'être plus que perſonne, &c.

XXV. LETTRE.

De la Marquiſe de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Novembre* 1666.

VOUS êtes un ingrat, de vous plaindre de moi. J'appelle Mademoiſelle D*** à témoin pour vous dire ſi je ne lui ai pas demandé mille fois votre adreſſe. Cependant elle m'amuſoit toujours, & me diſoit que vous nous l'envoyeriez quand il vous plairoit recevoir de nos Lettres; & il me ſemble, ſi je ne me trompe fort, que vous m'aviez dit la même choſe. Tenez-vous donc pour content, & recevez mille amitiez que la Comteſſe du Pleſſis me vient de prier de vous faire de ſa part. Elle & moi mourons d'envie de vous voir ici. On vous contera mille choſes qu'on ne vous ſauroit écrire.

Les nouvelles les plus fraiches ſont de moi, qui fus volée hier au ſoir à huit heures par des ſoldats. Je revenois de chez Madame dé***. Voyez un peu le bon naturel que j'ai pour vous! Comme ils me voloient, je leur donnai par mégarde votre Lettre, que je leur redemandai: ſongeant en ce moment que ſi je la leur laiſſois, je perdrois votre adreſſe. Ils me la rendirent toute enſanglantée, parce que la glace de mon Caroſſe leur avoit écorché les mains. Je me com-

comportai aſſez bien en cette occaſion, quoiqu'à vous parler franchement je mouruſſe de peur. Ils volerent le même ſoir un Lieutenant aux Gardes qui les prit priſonniers : ainſi ils doivent être pendus cette ſemaine.

La Cour ne reviendra ici qu'au mois de Janvier. Les Bals de S. Germain ſont les plus galans du monde ; il n'y a rien de pareil aux dépenſes qu'on y fait pour les habits. On porte de l'or & de l'argent.

XXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Gouville.

A Buſſy, ce 14 Novembre 1666.

RIEN au monde n'eſt plus obligeant que ce que vous venez de faire pour moi, Madame. Quoi ! dans le tems qu'on vous vole, vous ſongez à la réponſe que vous me devez ? Je vous avoue que je ne ſuis pas aſſez modeſte pour n'en avoir point de vanité. Ce n'eſt pas, Madame, que qui ne ſe voudroit pas flater, ne pût attribuer la liberté d'eſprit que vous eutes alors, à votre fermeté naturelle, ou au peu que vous aviez à perdre. Mais je ne ſuis pas aſſez ingénieux à me faire du mal, pour prendre la choſe ainſi. Je veux croire de bonne foi, comme vous me le mandez, que vous mouriez de peur ; & j'y ajoute que vous aviez toutes vos pierreries ce ſoir-là ſous un des couſſins de votre Carroſſe. Jugez après cela, Madame, ſi je vous ſai bon gré d'avoir redemandé ma Lettre à ceux qui vous volerent ; & combien je

ſerois reconnoiſſant d'une plus grande faveur, ſi vous me l'aviez faite.

XXVII. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Sevigny.

A Forleans, ce 21 Novembre 1666.

JE fus hier à Bourbilly. Jamais je n'ai été ſi ſurpris, ma belle Couſine. Je trouvai cette maiſon belle; & quand j'en cherchai la raiſon après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me ſemble que cela venoit de votre abſence. En effet, vous & Mademoiſelle de Sevigny enlaidiſſez ce qui vous environne, & vous fites ce tour-là il y a deux ans à votre maiſon. Il n'y a rien de ſi vrai; & je vous donne avis que ſi vous la vendez jamais, vous faſſiez ce marché par procureur, car votre préſence en diminueroit fort le prix.

En arrivant, le Soleil qu'on n'avoit pas vu depuis deux jours, commença de paroître, & lui & votre Fermier firent fort bien l'honneur de la maiſon, celui-ci en me faiſant une bonne collation, & l'autre en dorant toutes les chambres, que les Chriſtophles & les Guis s'étoient contentez de tapiſſer de leurs Armes. J'y étois allé en famille, qui fut auſſi ſatisfaite de cette maiſon que moi. Les Rabutins vivans voyant tant d'écuſſons, s'eſtimerent encore davantage, connoiſſant par-là le cas que les Rabutins morts faiſoient de leur Maiſon. Mais l'éclat de rire nous prit à tous, quand nous vimes le bon-homme Chriſtophle à genoux, qui

après

après avoir mis ſes Armes en mille endroits & en mille manieres différentes, s'en étoit fait faire un habit. Il eſt vrai que c'eſt pouſſer l'amour de ſon nom auſſi loin qu'il peut aller. Vous croyez bien, ma belle Couſine, que Chriſtophle avoit un cachet, & que ſes Armes étoient ſur ſa vaiſſelle, ſur les houſſes de ſes chevaux, & ſur ſon Carroſſe. Pour moi, j'en mettrois mes mains dans le feu.

XXVIII. LETTRE.

De la M. de *** au C. de Buſſy.

A... ce 10 Decembre 1666.

JE ne ſai quand j'irai à Paris, Monſieur, il n'y a que Dieu qui le ſache. Quoi que vous en puiſſiez croire, je vous aſſure que je ne m'ennuye point ici. Mademoiſelle y a été deux jours avec la Comteſſe de Fieſque, qui me promit qu'elle vous manderoit tout ce qu'on avoit fait ici. Je ne vous en dirai donc rien, auſſi-bien ne faites-vous pas grand cas de tous ces divertiſſemens de Province. Vous ferez bien quand vous irez à Paris, de ne vous pas loger près de la Baſtille, & même de ne la jamais voir, ſi vous pouvez.

XXIX. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

Au Havre, ce 29 Decembre 1666.

APRE'S la joye que la nouvelle de votre liberté & votre Lettre m'avoient donnée, il

ne me faloit pas une moindre douleur que celle de la perte que je viens de faire pour la moderer. J'ai perdu un fils d'un grand mérité, ſi je l'oſe dire ; mais il me reſte un ami en vous, que je préfere à des tréſors.

XXX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à la M. de ***.

A Buſſy, ce 19 Janvier 1667.

JE ne m'ennuye pas tant ici que je penſois, Madame; je trouve que le tems aide fort à ſe deſaccoutumer de tout, & qu'on ſe détache de Paris comme du reſte. Quand j'y retournerai, j'en gouterai bien mieux les plaiſirs, car le prix ne ſe donne aux bonnes & aux belles choſes que par comparaiſon. Je me réjouïrois de vous y voir retourner pour l'intérêt de votre dévotion, car vous y trouveriez plus de bonnes œuvres à pratiquer & de plus ſalutaires converſations qu'où vous êtes. Je ne ſai encore où je logerai: le voiſinage de la Baſtille ne me fait pas peur; au contraire, étant celui de la Comteſſe de Fieſque, de Madame de Sully & de Madame de Vieuville, je le choiſirois, ſi j'avois à choiſir: ce n'eſt pas ce quartier-là que je fuirois à préſent.

* *Voyez la Lett.* XXVIII.

XXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle D..;

A Buſſy, ce 19 Janvier 1667.

JE ne ſerai qu'à Pâques à Paris. Le mauvais tems & quelques affaires m'ont retenu ici. Je ſerai alors auſſi avancé que ceux qui n'en auront bougé. Je ſuis ici très commodément; j'y fais bonne chere; j'embellis tous les jours une belle maiſon. Je n'y ai ni maitre ni maitreſſe, parce que je n'ai ni ambition ni amour; & j'éprouve ce que je croyois impoſſible il y a deux ans, qu'on peut vivre heureux ſans ces deux paſſions. A la vérité ſi quelque choſe eſt propre à en rebuter, c'eſt ce qui m'eſt arrivé ſur ces deux chapitres, & je ſerois incorrigible ſi je n'en étois bien guéri. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que perſonne n'eſt plus diſciplinable que moi: ce n'eſt pas que je ne me défie aſſez du cœur humain, pour ne vouloir pas répondre que je ne retombe un jour dans l'une de ces foibleſſes; mais ce dont je répondrai bien, c'eſt que ce ne ſera pas pour une ſemblable Iris.

XXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 19 Janvier 1667.

COMME j'ai pris part à votre affliction, Monſieur, il eſt juſte que j'en prenne à vo-

votre joye. Je vous assure que personne n'est plus aise de l'un, ni plus fâché de l'autre que moi. J'ai su si bon gré au Roi de la maniere dont Sa Majesté vous a consolé, que ce Maitre-là m'a paru digne du service de toute la terre. Ce n'est qu'auprès de lui seul au monde qu'on peut trouver des douceurs à perdre ses enfans, quelque honnêtes-gens qu'ils soient. Aussi, Monsieur, ne saurois-je assez m'étonner de mon malheur, quand je considere qu'avec un zèle extraordinaire que j'avois pour sa Personne dont vous êtes témoin, je n'ai pas laissé de lui déplaire. Je vous avoue que cela m'est insupportable. Je trouve en moi de la fermeté pour n'avoir plus ni charges ni espérances, & pour avoir perdu le fruit de plus de trente années de services : mais je n'en trouve point pour être dans la disgrace du plus grand Roi & du plus honnête homme du monde. Je l'aime encore plus fermement, dans la pensée que s'il m'avoit connu, il ne m'auroit pas traité ainsi, & dans l'espérance qu'il me connoitra un jour. Vous m'y aiderez, Monsieur, s'il vous plait ; car outre l'intérêt que vous prenez en votre ami, la justice & la gloire d'un si bon Maitre y sont intéressées, pour lesquelles je sai que vous mourriez de bon cœur.

Mais c'est assez parler de mes malheurs ; il faut que je vous témoigne encore ma joye sur l'alliance que vous allez faire avec Monsieur Colbert. Je suis ravi pour l'intérêt du service du Roi, de voir que ceux qu'il honore de son affection particuliere soient si bien unis ensemble. Je m'en réjouïs, Monsieur, pour les avantages qui vous en peuvent arriver ; & je croi même y trouver aussi mon compte, quand je con-

conſidere que l'amitié que vous avez pour moi ſera plus appuyée ; & que ſi le plus fidèle ami que vous ayez ne peut enſuite de ceci parvenir à une grande fortune, au moins n'y a-t-il pas d'apparence qu'il ſoit toujours ſi malheureux qu'il eſt.

XXXIII. LETTRE.

Réponſe du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A S. Germain en Laye, ce 26 Janvier 1667.

JE ne ſaurois mieux reconnoître les obligeantes marques que je reçois de l'honneur de votre ſouvenir, qu'en les faiſant voir au Roi. Je vous aſſure, Monſieur, que ma ſatisfaction ne ſauroit être entiere quand il manquera quelque choſe à la vôtre ; & comme vous la méritez très parfaite, quand par mes deſirs & par mes ſoins il ne faudra que hazarder ma vie pour vous procurer quelque avantage, vous connoîtrez que c'eſt avec beaucoup de ſincerité que je ſuis tout à vous, & votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

XXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Chancelier Seguier.

A Buſſy, ce 30 Janvier 1667.

MONSEIGNEUR,

J'eſperois avoir l'honneur de vous revoir plutôt, mais il n'a pas encore plu au Roi de me per-

permettre de retourner à Paris. Cependant, Monſeigneur, trouvez bon que je vous demande deux choſes, la continuation de vos bonnes graces, & votre portrait que je veux mettre dans une Galerie que je fais, d'Hommes illuſtres. J'oſe dire, Monſeigneur, que perſonne ne mérite mieux ce que je vous demande que moi, par l'amitié, le reſpect & la vénération avec leſquels je ſuis, &c.

XXXV. LETTRE.

Du Comte du Buſſy à la Comteſſe de Guiche.

A Buſſy, ce 30 Janvier 1667.

J'ECRIS à Monſieur le Chancelier, Madame, & je vous envoye la Lettre. Je n'abuſerai jamais des bontez que vous m'avez témoignées, mais vous trouverez bon que j'eſſaye de tems en tems à les renouveller, & que je n'attende pas plus long-tems à vous faire ſouvenir de la grace que vous m'avez faite de me promettre votre portrait: j'en ai déja fait la ſouſcription, Madame; la voici:

N. de Bethune fille de N. de Bethune, Duc de Sully, & de N. de Seguier; jeune & belle, dont le bon eſprit & la ſage conduite l'ont miſe à couvert de l'envie & de la médiſance.

Tout le monde, Madame, penſe cela comme moi, mais pas un de vos ſerviteurs & de vos amis n'eſt avec plus de zèle & d'eſtime, &c.

XXXVI.

XXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 6 Fevrier 1667.

JE ne ſai plus quand il plaira au Roi de me permettre d'aller à Paris. Je veux vivre deſormais là-deſſus au jour la journée, & cependant je m'amuſe à embellir ma maiſon. Je fais un ſalon où je prétends mettre les portraits de mes bonnes amies. Je croi, Mademoiſelle, qu'il ne faut pas vous en dire davantage pour vous obliger à vous faire peindre. Mais ne croyez pas en être quitte pour cela; il faut encore, s'il vous plait, Mademoiſelle, que vous demandiez de ma part à Madame la Ducheſſe d'Orval & à Madame la Marquiſe de Villeroi, leurs portraits. Si elles veulent de moi une belle Lettre, par laquelle je leur ferai cette demande en forme, vous n'avez qu'à parler; ſinon je garderai mes douceurs pour les remercier. Je jugerai de l'amitié que vous avez toutes trois pour moi, par le tems que vous mettrez à m'accorder ma priere.

XXXVII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Fevrier 1667.

L'HOMME propoſe & Dieu diſpoſe. Je m'en apperçois par les projets que nous avions faits

faire pour cet Hiver. Mais puiſque cela ne ſe peut, il faut s'accommoder au ſort: au moins nous verrez-vous en peinture. J'ai dit à la Duchette ce que vous deſiriez d'elle, Monſieur. Jamais elle ne fut ni ſi graſſe ni ſi belle; ainſi elle ne fait nulle difficulté de vous accorder ſon portrait. Pour votre *Cœur*, il n'eſt pas en état [illegible] cette propoſition. Il eſt gros de [illegible] la fievre, une fluxion ſur la poi- [illegible] ſaigné ſept fois depuis quinze [illegible] on ne le voit ni on ne lui parle. [illegible] portrait d'une Etique a quelques [illegible] pour vous, je réuſſirai à vous plaire, [illegible] au dernier point, & le lait d'â- [illegible] engraiſſe tout le monde, m'amaigrit & [illegible] tous les jours. Jugez, avec la beauté [illegible] m'a donnée, quel effet cela peut fai- [illegible] ferois bien mieux, ce me ſemble, de vous [illegible] ménager quelque autre. Je vis hier la Comteſſe du Pleſſis qui me demanda ſi j'avois de vos nouvelles, & qui me pria de vous faire des complimens & des amitiez de ſa part.

La Comteſſe de Fieſque me parle toujours de vous. Elle eſt occupée comme les autres, pour la fête de Verſailles, qui durera les trois jours gras, & qui coute des millions à tout le monde.

XXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 16 Fevrier 1667.

Vous rends mille graces, Mademoiſelle, [illegible] peine que vous avez priſe de faire à notre

tre Ducheſſe la propoſition que vous lui avez faite de ma part. Trouvez bon que je la remercie ici de la grace qu'elle me veut faire de m'accorder ſon portrait. En attendant que je m'adreſſe à elle-même, je vous ſupplie de lui dire que je me réjouïs plus de ſon embonpoint & de ſa beauté pour l'amour d'elle, que pour l'ornement qu'elle donnera à ma Galerie. Je ſuis bien fâché que mon *Cœur* ne ſoit pas en ſi bon état. Je ne m'étonnois pas qu'il fût gros pendant que j'étois à la Baſtille. Mais aujourd'hui que je ſuis libre & en bonne ſanté, cela me ſurprend au dernier point. Je vous ſupplie, Mademoiſelle, de lui faire mon compliment, quand on la pourra voir.

Pour vous qui prétendez me refuſer votre portrait ſous prétexte que vous êtes maigre & jaune, défaites-vous de cette penſée. J'ai toujours été fort aiſe que vous fuſſiez graſſe & blanche: mais comme ce n'étoit pas pour cela que je vous aimois, je ne ſouhaiterai pas moins votre portrait quand vous ne ſerez plus ni l'un ni l'autre. Que ſi vous ne ſauriez abſolument vous réſoudre de laiſſer à la poſtérité une peinture de vous plus maigre que vous n'êtes d'ordinaire, je conſens que votre Peintre vous donne la graiſſe que vous me mandez que votre âneſſe vous refuſe.

XXXIX. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Fevrier 1667.

JE ne vous ai point écrit depuis le dégel, Monſieur, parce que j'eſperois toujours que vous

vous partiriez, puiſque vous n'attendiez que le beau tems: mais je voi bien que ce ne ſera pas ſi-tôt, & je ne ſai ſi je vous en dois plaindre; car je vous aſſure que l'on s'ennuye ici à la mort. Je vous conſeille pourtant de revenir quand les chemins vous le permettront. Madame de Monglas eſt arrivée; je ne l'ai point encore vue. Je vous trouve ſur ſon ſujet comme je vous ai ſouhaité il y a long-tems. Il faut pourtant que cette grande indifférence ſoit accompagnée d'une grande ſageſſe; car autrement nous vous tomberions toutes ſur les bras; c'eſt-à-dire, de mon côté vous auriez beaucoup de gronderie, & puis c'eſt tout; & dans la vérité vous auriez tort. Mais n'en parlons plus, car cela n'eſt plus de ſaiſon. Il eſt queſtion de ſavoir que la paix de Portugal eſt faite de Couronne à Couronne avec l'Eſpagne; que les Eſpagnols, les Anglois & l'Empire ont ſigné la Ligue contre nous; & qu'enfin on ne doute point de la guerre. Voilà les nouvelles les plus conſidérables. Si vous ne venez pas ſi-tôt, je vous manderai les bagatelles. Faites-le moi ſavoir, & ſur toutes choſes, croyez qu'on ne peut être à vous plus que j'y ſuis. Je m'en vais à Luxembourg, où MADEMOISELLE a une Cour admirable, mais divertiſſante à l'ordinaire. Adieu, mon cher Couſin. J'ai une grande impatience que vous ſoyez ici. J'eſpere que nous nous en divertirons davantage à notre Hôtel, où l'on vous deſire fort.

XL.

XL. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Mars 1667.

ON m'avoit fait eſpérer, Monſieur, que vous étiez ſur le point de revenir à Paris, & je viens d'apprendre le contraire avec autant de chagrin que j'aurois eu de joye de vous revoir cet Hiver au coin de mon feu. Mon Dieu! quand votre mauvaiſe étoile diſparoitra-t-elle? Toute la Cour s'eſt fort réjouïe à Verſailles pendant ces trois jours gras. Le Roi a fait faire une maſcarade la plus galante du monde. Il y avoit bal & courſes de têtes. S. M. avoit permis à tout ce qu'il y avoit de gens curieux à Paris d'y aller en maſque, voir toutes ces magnificences. Le Roi avoit même donné un ordre admirable pour les régaler eux & leur ſuite. Il s'eſt gâté plus de quatre mille perdrix & autres choſes à proportion. Monſieur de la Feuillade a épouſé Mademoiſelle de Roannès; le Roi lui a donné cent mille francs pour les fraix de la noce.

Mademoiſelle de Brancas a épouſé le Comte de Montlor, fils ainé du Comte de Rieux, ſecond frere de Monſieur le Duc d'Elbœuf.

Le Roi ne ſe laſſe point de faire du bien à la Maiſon de Grammont: je vous en fais compliment, car je ſai combien vous êtes ami de cette Maiſon. Après avoir donné la Lieutenance de Roi de Béarn au Comte de Toulonjon, vacante par la mort du Marquis de Poyanne, le Roi vient

vient de donner au Comte de Grammont un brevet d'affaires avec deux mille écus de penſion, & a fait la Comteſſe de Grammont Dame du Palais, avec une penſion de ſix mille livres.

Le Prince de Guimené eſt mort.

Le Duc de Roannès beau-frere de la Feuillade, s'eſt retiré aux Peres de l'Oratoire, & lui a laiſſé tout ſon bien.

Le Cardinal de Rets vient de ſaluer le Roi à S. Germain, il s'en va bien-tôt à Commerci.

Ranti épouſe Mademoiſelle Marchand, & Monbron épouſe Mademoiſelle Macar.

XLI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Buſſy, ce 3 Mars 1667.

VOus ſouhaitez le changement de mon étoile, Madame, mais il n'eſt plus tems; en vendant ma charge, je me ſuis défait de toute ambition, & je ne me ſuis plus attendu à la voir changer. J'ai cherché dans ma retraite à m'éclairer des lumieres de ma Raiſon, & j'ai trouvé par ſon ſecours, que je ne ſuis pas ſi malheureux qu'on penſe. Si je n'ai plus de prétentions à la fortune, je n'ai plus de crainte de la perdre. Je ſuis libre de toutes les manieres. Je n'ai ici de devoirs à rendre qu'à ceux qu'il me plait: je n'y ai ni maitre ni maitreſſe. Vous voyez, Madame, que je mets tout à profit pour n'être plus fâché, & pour vous conſoler; je me fais encore ici des plaiſirs des proſpéritez de mes

mes amis, on ne connoit guere ces plaiſirs-là à la Cour; & tout ce que l'amitié peut faire faire en leur faveur en ce païs-là, c'eſt de ne les pas envier. Je ſuis ravi de tous les bonheurs qui arrivent à la Maiſon de Grammont, & ſur-tout au Comte mon bon ami. La mort du Prince de Guimené n'eſt pas de celles qui ſurprennent, à ſon âge la vie ſurprend plus que la mort.

Meſſieurs de Ranti & de Monbron trouveront dans leurs mariages plus d'écus que Monſieur de Montlor dans le ſien. Il eſt à ſouhaiter pour eux qu'ils y trouvent autant de lis & de roſes.

XLII. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Mars 1667.

JE vous aſſure, Monſieur, que la petite Comteſſe du Pleſſis & moi ſommes auſſi bien enſemble que vous nous avez vues, & nous parlons fort ſouvent de vous. Il n'y a ni Oncle ni Tante qui ne nous en faſſe reſſouvenir; mais ſérieuſement tout ce que nous voyons d'agréable, ne nous fait point oublier vos converſations. Nous ne manquerons pas de vous donner nos portraits; mais pour celui de la Comteſſe de Guiche, ce ne peut être ſi-tôt, car outre qu'elle eſt fort changée de ſa groſſeſſe, elle en eſt ſi malade qu'elle ne pourroit ſe tenir un quart-d'heure aſſiſe.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Buſſy, ce 3 Mars 1667.

JE vous aſſure, Madame, que j'ai été fort aiſe de recevoir de votre part une auſſi honnête Lettre que celle que j'ai reçue, & d'y trouver tant de raiſons de vous excuſer. Je ne ſuis pas comme l'Abbé Fouquet, qui malgré toutes les honnêtetez qu'on lui peut faire, veut toujours être offenſé. Je ſuis toujours très diſpoſé à croire que mes bons amis n'ont point de tort avec moi, quelque apparence que j'y voye d'abord; & lorſqu'ils prennent encore la peine de ſe juſtifier, je ne balance pas un moment à leur témoigner que je ſuis ſatisfait, quand même je ne trouverois pas leurs raiſons trop bonnes. Il me ſemble que le ſoin qu'ils prennent de s'excuſer, eſt une ſatisfaction auſſi grande qu'un pardon qu'ils m'auroient demandé; mais l'Abbé Fouquet penſe faire le généreux dans ſon adverſité, quand il ne ſe paye pas de la raiſon. Pour moi juſques ici j'ai fait ce que j'ai pu par l'entremiſe de la Comteſſe de *** pour le ſatisfaire: & quoique je ſois pour le moins auſſi fier que lui, l'obligation que je lui avois, m'a empêché de me rebuter ſur les premieres difficultez que j'ai ſu qu'il a faites de recevoir mes complimens. Mais enfin la reconnoiſſance a ſes bornes; il n'eſt pas juſte que pour avoir quelques obligations je ſouffre toujours, ſans me plaindre à mon tour, des caprices d'un ami dérai-

raiſonnable. Je ne nierai jamais qu'il m'ait fait plaiſir ; mais je dirai en même tems qu'il a fait ce qu'il a pu pour me dégager, par la mauſe opinion qu'il a eue de moi, de la reconnoiſſance que je lui devois. Si je n'étois plus honnête que lui, je ferois bien voir qu'il y avoit longtems qu'il avoit détruit en moi ſes bienfaits, quoique j'euſſe la diſcretion de n'en rien témoigner, par une eſpece d'empire tyrannique qu'il avoit accoutumé d'exercer ſur ſes amis ; je ferois bien voir non ſeulement que je m'acquittois en quelque façon envers lui par ces ſouffrances-là, mais encore par des bienfaits ſolides que quelques-uns de ſes amis avoient reçus de moi. Mais ce ſeroit recriminer, & je ne ſuis pas aſſez preſſé pour le faire.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Grammont.

A Buſſy, ce 3 Mars 1667.

JE viens d'apprendre avec la plus grande joye du monde les proſpéritez de votre Maiſon, parmi leſquelles vous croyez bien, mon cher, que les vôtres ne ſont pas celles qui me réjouïſſent lē moins : je vous en aſſure, & que de tous les complimens qu'on vous fera ſur cette matiere, il n'y en aura pas un plus ſincere que le mien, ni moins intereſſé. Car en l'état où ſont les affaires de ma fortune, je ne m'attens pas trop à la repréſaille, ni que vous m'en faſſiez pour de pareilles raiſons. Je ne laiſſe pourtant pas d'aimer le Roi de tout mon cœur, non

pas pour le bien qu'il m'a fait, mais parce qu'il eſt aimable, qu'il fait du bien aux honnêtes gens, quand il les connoit, & qu'il en a fait à mes meilleurs amis. Si je n'étois pas ſi malheureux j'en dirois davantage, parce que j'en ai mille fois plus à dire. Mais vous croiriez peut être, mon cher, que ce ſeroit quelque eſpérance qui me feroit parler, & je ſuis trop malheureux pour rien prétendre.

XLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Fieſque.

A Buſſy, ce 3 Mars 1667.

JE ne vous ai pas écrit il y a longtems, ma belle Couſine : j'ai cru que ce ſeroit peine perdue aux environs du Carnaval, & que bien loin de me répondre, peut-être n'auriez-vous pas le loiſir de lire ma Lettre ; mais maintenant vous voulez bien que je vous demande comment vous avez paſſé vos jours gras. Je ne doute pas que vous n'ayez été en maſque à Verſailles ; mais je vous prie de me mander avec qui, & de quelle maniere vous étiez déguiſée. Si j'avois été à Paris, j'aurois été votre pelerin, & j'aurois encore aſſurément trouvé avec vous quelque pelerin de connoiſſance : car je croi que la Marquiſe a été de votre partie. Mon Dieu, ma chere Couſine, que j'ai d'impatience de vous voir ! J'ai cent mille choſes à vous dire qui vous réjouiront. Je vous promets des converſations auſſi gayes, que je vous écrivois de triſtes Lettres l'année paſſée. Je me porte

porte le mieux du monde : à peine connoitriez-vous mon viſage de la Baſtille : mais aſſurément vous n'en reconnoitriez pas le cœur. Je vous le dis encore, ma belle Couſine, vous avez bien du jugement ; pour moi qui me ſuis mêlé autrefois de faire des Almanachs d'amour, je ſuis dans l'avenir ignorant auprès de vous ſur cette matiere, au moins pour ce qui me regarde : je reſſemble aux faiſeurs d'Horoſcope, qui diſent la vérité à tout le monde, & qui d'ordinaire ne connoiſſent rien à leur propre deſtin. Mais nous nous accommoderons bien tous deux. Vous me prédirez mes avantures, & je vous prédirai les vôtres. Cependant écrivez-moi quelquefois ce Carême ; c'eſt un tems où l'on a plus de loiſir : car je m'imagine que vous n'êtes pas ſi occupée aux ſermons que feue ma Maitreſſe d'indifférente mémoire.

XLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Humieres, depuis Maréchalle.

A Buſſy, ce 6 Mars 1667.

SI j'en croyois aux apparences, Madame, je vous ferois des reproches de ne m'avoir point écrit depuis ſix mois que je ſuis parti de Paris ; mais vous êtes une trop bonne parente & amie pour croire que vous ayez tort ſur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réflexions, Madame, m'allarment ſur votre ſanté : ſans elle vous ne ſentiriez pas vos proſpéritez, & ce ſeroit grand dommage, que

vous ne fuſſiez pas heureuſe de tous points. Pour moi que la fortune a perſécuté & rebuté de ſon ſervice, je ne lui demande plus rien que pour mes parens & pour mes amis, & je vous trouve toujours, Madame, à la tête de mes ſouhaits.

XLVII. LETTRE.

Réponſe de Madame la Marquiſe d'Humieres au Comte de Buſſy.

A S. Germain en Laye, ce 18 *Mars* 1667.

SI ma ſanté depuis que vous avez quitté ce pays-ci, m'avoit pu permettre d'écrire, vous auriez vu que je ne ſuis nullement capable d'oublier un parent auſſi proche que vous me l'êtes, & avec autant de mérite que vous en avez. Mais en vérité il n'y a pas encore quinze jours, qu'après avoir penſé mourir, je ſuis revenue dans le commerce du monde, où je voudrois bien qu'on pût ne vous être pas tout-à-fait inutile. Je ne vous dis point que vous pouvez ordonner, parce que je croi que vous êtes aſſez juſte pour ne pas douter du pouvoir que vous avez ſur moi, & de l'envie que j'aurois de vous rendre quelque ſervice, & de vous voir ici comme mille autres gens qui occupent très mal à mon gré la place que vous y devriez avoir. Voyez donc ce que vous croyez qu'on puiſſe faire pour vous tirer d'un lieu où votre ſanté ne peut jamais être bonne, puiſque votre eſprit n'y ſauroit être content. J'en parlerai à nos amis, & je ferai tout ce qui pourra perſuader la ſincerité avec laquelle je ſuis à vous.

XLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Montauſier.

A Buſſy, ce 24 Mars 1667.

IL y a des tems, Madame, où c'eſt manque de ſoins de ne pas écrire à ſes amis; il y en a d'autres, où c'eſt diſcretion. Il me ſemble qu'il eſt de meilleure grace à un malheureux de ſe taire que de parler: ou il fatigue, s'il entretient de ſes miſeres; ou il eſt ridicule, s'il veut faire le plaiſant. Je ne me ſuis pas donné l'honneur de vous écrire depuis mon départ, pour éviter l'un ou l'autre de ces inconvéniens. J'ai trop de reſpect pour vous, Madame, pour vous importuner de mes chagrins, & je ne ſuis pas aſſez fou pour vouloir rire. Je ſai bien qu'il peut y avoir un milieu entre ces deux extrémitez; mais enfin le commerce des malheureux eſt rarement agréable à ceux qui ſont dans la proſperité. Cependant, Madame, il eſt des devoirs dont on ne doit point ſe diſpenſer, & c'eſt pour m'en aquitter que je vous aſſure aujourd'hui, qu'on ne peut être avec plus d'eſtime & de reſpect que je ſuis, &c.

XLIX. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Mars 1667.

JE me plaindrois de votre oubli, Monſieur, ſi je n'avois peur que vous cruſſiez que je veux

inſulter aux malheureux. J'ai donc bien voulu faire les premiers pas avec vous dans l'état où vous êtes, mais ſans conſéquence, s'il vous plait ; quand vous ſerez de retour ici, chacun reprendra ſon rang & ſes privileges. Au reſte j'ai été ravie de recevoir votre Lettre, de la lire, & de voir la maniere dont vous prenez les choſes. Je trouve que vous avez bien raiſon de mépriſer ce qui ne ſert qu'à donner du chagrin, & de vous être mis l'eſprit au deſſus, puiſque de ſe tourmenter n'avance pas davantage. Tout le monde fait les mêmes réflexions, mais peu de gens ſont capables d'en profiter auſſi bien que vous; c'eſt que la plupart ne ſe deſabuſent jamais, & qu'ils n'en ont pas l'eſprit: mais je comprens bien qu'en ayant autant que vous en avez, & ayant autant vu de choſes & ſur le pied qu'elles ſont préſentement, vous avez pris le bon parti.

On a fort parlé de guerre en ce pays-ci; mais ſelon la coutume des choſes violentes, ce bruit n'a pas duré.

J'ai une ſi grande envie d'avoir une converſation avec vous, que ſi mes affaires ne me retenoient, je penſe que j'irois vous trouver; mais ce qui modere un peu mes violens tranſports, c'eſt que j'eſpere que vous ſerez bien-tôt en état de venir prendre poſſeſſion du coin de mon feu, comptant que l'Hiver durera toute l'année.

L. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Buſſy, ce 27 de Mars 1667.

JE vous aurois plutôt fait réponſe, ſi je n'avois été dans un petit voyage, quand votre Lettre du 3 de ce mois * arriva. Je vous dirai donc, Madame, pour y répondre, que je ſuis fort aiſe que la Comteſſe & vous ſoyez toujours bonnes amies, & que vous parliez fort ſouvent de moi: je ne ſuis pas en peine de quelle maniere.

Vous me mandez plaiſamment qu'il n'y a ni Oncle ni Tante qui ne vous faſſe reſſouvenir de moi: vous voulez dire, Madame, qui ne vous oblige à me regretter. Mais ſi vous n'aviez ajouté: Et pour dire mieux, tout ce que nous voyons d'agréable ne nous fait point oublier le plaiſir qu'il y a de vous voir; je n'aurois pas été content. Car on peut bien être plus divertiſſant que les Tantes & que les Oncles, & ne laiſſer pas d'être encore fort ennuyeux. Vous le ſavez bien, Madame, & vous vous êtes prudemment expliquée, pour ne laiſſer aucun doute à votre ami du cas que vous en faiſiez.

Mais je m'amuſe à badiner, comme ſi je n'étois pas fort chagrin de l'état où vous me mandez qu'eſt notre Amie. Je vous aſſure, Madame, que je n'en ſerois pas plus affligé que je le ſuis, quand les ſoupçons des Jaloux ridicules auroient été bien fondez; & quand ils en devroient enrager, je prendrai toute ma vie le plus grand intérêt du monde en elle.

* *Voyez ci-deſſus Lett. XLII.*

LI. LETTRE.

Réponſe de la Ducheſſe de Montauſier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Avril 1667.

JE reçus votre Lettre *, Monſieur, en montant en Caroſſe pour ſuivre la Reine à Verſailles. Je vous aurois ſans cela remercié plutôt de l'honneur de votre ſouvenir, qui me ſera toujours très agréable en quelque tems qu'il vienne. Si le mien vous étoit utile, vous en recevriez ſouvent des marques; mais pour de ſimples complimens, je me flatte de croire qu'ils ne ſont pas neceſſaires à vous perſuader que je vous honore très ſincerement, &c.

* *Voyez ci-deſſus Lett. XLVIII.*

LII. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Avril 1667.

POUR peu que vous ſongiez à moi, vous trouverez qu'il y a longtems que je ne me ſuis donné l'honneur de vous écrire, Monſieur; mais quand vous ſaurez que j'ai eu la fièvre, vous me tiendrez pour excuſée. Si vous aviez quelque amitié pour moi, vous m'auriez honorée de quelques reproches, cependant vous n'en avez rien fait; je vous le dis franchement, j'en

j'en ai le cœur gros. Au reſte voici la guerre, tout le monde eſt intrigué à chercher de l'argent pour faire des équipages.

Le Roi a fait revenir Monſieur de Crequi, auſſi-bien que Monſieur de Gadagne.

Meſſieurs d'Humieres, de Bellefonds & de Pradel, ſont nommez Lieutenans-Généraux; Peguilin & trois autres, Maréchaux de Camp. Il y aura pluſieurs Armées, une en Catalogne commandée par Monſieur de Noailles, une en Italie commandée par M. de Navailles, & une en Flandre où ſera le Roi, & ſous lui les Maréchaux de Turenne & d'Aumont.

Monſieur le Prince (dit-on) demeurera à Chantilli. L'Empereur a fait paſſer dix-mille hommes en Flandre. On a rappellé M. du Paſſage, vous en ſerez bien aiſe. Le Marquis de Crequi commande un Corps ſéparé en Alſace.

Tout ce que vous connoiſſez de vieux & de jeunes Courtiſans vont à la guerre.

LIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 17 Avril 1667.

ENFIN, Monſieur, c'eſt tout de bon que voici la guerre. On me mande cette nouvelle de tant de côtez, & avec tant de certitude, que je ne ſaurois plus en douter; & ſur cela j'écris au Roi la Lettre * que je vous envoye.

* *Voiez ci-deſſous page 69.*

Je vous ſupplie, Monſieur, de la préſenter à S. M. ſi vous jugez qu'elle ne lui ſoit pas deſagréable. Si j'avois quelque choſe de plus cher & de meilleur à lui offrir que mon cœur & que ma vie, je vous aſſure que je le lui offrirois volontiers, car mes diſgraces ne m'empêchent pas de l'aimer comme un Maitre adorable, & de l'admirer comme le plus grand Roi du monde. Pour vous, Monſieur, qui m'avez témoigné dans les malheurs qui me ſont arrivez plus d'amitié encore que dans les autres tems, vous jugez bien que j'en ai toute la reconnoiſſance, que mérite une auſſi grande généroſité que la vôtre.

LIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet. *

A Buſſy, ce 3 Mars 1667.

JE voudrois déja que la guerre fût commencée, Madame, tant j'ai d'impatience de voir le Roi aquérir de la gloire. Il faut bien malgré moi que j'en quitte ma part; mais comme j'aime à me conſoler de tout, voici ce que je me dis ſur ce ſujet; qu'elle m'a trop coûté de peine pour ſi peu de profit; que j'ai été aſſez longtems ſur le théatre, pour être à mon tour ſpectateur & juge des coups; & qu'enfin je ſuis plus tranquille que ceux qui cherchent de l'argent pour aller à l'Armée, ſans en pouvoir trouver.

Je fais rarement des reproches à mes amies, Madame. Si elles ont tort, elles ne les méritent

* *Voyez ci-deſſus Lett. LII.*

tent pas; & ſi elles ont raiſon, on les fâche roit. Je ne vous ai point cru malade, je vou en aurois témoigné mon chagrin; vous me l'a vez épargné, Madame, je vous en remercie je vous aſſure que vous n'avez pas un ami plu fidele que moi.

LV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Fieſque.

A Buſſy, ce 3 Mai 1667.

JE ſai bien, Madame, qu'on ſeroit ridicul de s'attendre à une grande régularité de vo tre part; qu'il vous faut prendre ſur ce pied là, & même que vous pouvez avoir des affai res qui vous laiſſent peu de loiſir. Mais il a raiſon par-tout, deux lignes ſont bien-tô écrites, il ne faut pas trois mois pour cela cependant il y en a plus que je n'ai reçu l moindre ſouvenir de vous. Il ne me manquoi plus que votre oubli pour être traité ſur l chapitre de l'amitié comme je l'ai été ſur celu de l'amour. Je vous ferois plus de reproches, je n'avois tant de raiſon de vous en faire.

LVI. LETTRE.

Réponſe de la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Mai 1667.

JE vous jure, Monſieur, que je vous ai écri une grande Lettre, de l'Hôtel de Sully; l

Ducheſſe vous fit même un compliment dans ma Lettre & badinoit avec vous; nous vous mandions toutes les nouvelles. Ne croyez jamais que je puiſſe changer pour vous, comptez ſur mon amitié pour toute votre vie, ou plutôt pour toute la mienne. Vous avez tort de vous plaindre de mon amitié, elle ne mérite pas d'être comparée à l'amour.

Je voudrois bien que vous fuſſiez revenu comme les autres, il faut eſperer que ce ſera bien-tôt. Voici une guerre où chacun trouvera ſon coin.

Chamilly va ſervir d'Aide de Camp auprès du Roi, nos troupes ſont les plus belles du monde; pour moi je crois que nous allons avaler la mer & les poiſſons.

LVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 8 Mai 1667.

QUELQUE perſuadé que je ſois, Monſieur, de votre généroſité, je ne ſaurois m'empêcher d'avoir une très grande diſcrétion, quand il s'agit de vous importuner en l'état où ſont mes affaires. Cependant il y a des tems qui me ſemblent privilégiez, comme celui-ci où l'on parle fort de guerre. Eſt-il poſſible, Monſieur, que je la voye ſans y être, & que le Roi à qui je meurs d'envie de plaire aux dépens même de ma vie, me la laiſſe paſſer ſi inutilement pour ſon ſervice, tandis que [illegible] mille gens qui ne ſont pas ſi zèlez que [illegible], vont avoir l'honneur de le ſervir?

A la derniere Lettre que je vous écrivis, vous me fites réponſe, que vous la feriez voir au Roi. Vous puis-je demander ce qu'il a dit, Monſieur? Ne marchandez pas, s'il vous plait, à me le mander. Je vous aſſure que toutes ſes froideurs pour moi, ne m'ôtent pas une fort grande chaleur que j'ai pour ſa gloire & pour ſa perſonne. Vous le ſavez bien, & je ſuis perſuadé que les tendreſſes que j'ai pour notre Maitre, ont augmenté l'amitié que vous avez dès long-tems pour moi. Continuez-la moi, Monſieur, je vous en ſupplie, comme à votre, &c.

LVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de Fieſque.

A Buſſy, ce 25 Mai 1667.

VOILA qui eſt fait, Madame, je croi que vous m'avez écrit une Lettre * qui s'eſt perdue; & la meilleure raiſon que j'aye pour me le perſuader, c'eſt que je le ſouhaite, & que j'aime fort à croire que vous m'aimez.

Voulez-vous, ma chere Couſine, ſavoir ce que je penſe ſur cette nouvelle guerre? Je ſens une fort grande envie d'y ſervir, mais pourtant une fort grande réſignation aux volontez du Roi. Je me ſuis tellement mal trouvé toute ma vie, de prendre les choſes trop à cœur, que je ſuis réſolu de ne plus avoir de paſſion que pour mon repos, & pour des plaiſirs indépendans. Comme ce n'ont jamais été mes proſpéritez qui

* *Voyez ci deſſus Lett. LVI.*

qui me rendoient gai, je ne le ſuis pas moins que de coutume. Quand il n'y devroit avoir que moi, les rieurs ſeront toujours de mon côté; & quoique je ne ſois pas ſi bien que je devrois être, je ne ſuis pourtant pas trop mal, graces à ma modération.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Coligni au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Mai 1667.

JE vis hier chez Madame du Bouchet & entre ſes mains un caractere qui m'a toujours plu, mais qui me fut plus agréable que jamais par les marques de votre ſouvenir qui m'eſt cher au dernier point. Cela augmente la honte que j'ai d'être demeuré pour vous dans un ſi long ſilence; mais je vous aſſure que la peur de ne pouvoir pas aſſez bien dire combien je vous aime & combien je vous honore, m'a empêché, plutôt que ma pareſſe, de vous écrire; & de plus, il me ſemble que je dois être dans un certain état auprès de vous, que je n'ai pas trop beſoin de vous faire ſouvent des complimens, pour vous perſuader que je ſuis à vous plus qu'homme qui vive. Par-deſſus tout cela je ſuis un peu glorieux. J'enrage que mon ſtile & mon génie ſoit ſi fort inférieur au vôtre; & je porte quelque peine de celle que vous auriez de perdre un moment de tems à ne rien voir de tout ce que je voudrois que vous viſſiez, pour recevoir quelque ſatisfaction en liſant mes Lettres. Mais pour finir

tout

tout ce galimatias auquel je me ſuis embarqué mal à propos, je paſſerai aux nouvelles qui courent.

Je ne vous en ſaurois dire de plus fraiches que le mariage qui ſe vient de faire à S. Germain de Monſieur le Duc de Guiſe avec Mademoiſelle d'Alençon. On les a fiancez dans la chambre du Roi, on les a mariez dans la Chapelle, & ils coucheront enſemble ce ſoir dans le Château, ou bien il ne tiendra qu'à eux. Il y a beaucoup de choſes à dire là-deſſus, que je veux taire pour éviter prolixité.

Tout ce que vous avez lu de la magnificence de Salomon ou de la grandeur du Roi de la Chine, n'eſt pas comparable à la pompe qui accompagne le Roi dans ſon voyage. On ne voit paſſer par les rues que pennaches, qu'habits dorez, que chariots, que mulets ſuperbement harnachez, que chevaux de parade, que houſſes brodées de fin or, que gens étourdis qui s'entrechoquent ou allant ou venant chercher ce qu'il leur faut pour parfaire leur équipage. Pour moi qui ſuis un peu plus poſé, j'ai compoſé un équipage du débris de celui que j'avois il y a deux ans, au grand ſoulagement de ma bourſe, & je m'en vais pour être témoin des conquêtes que le Roi va faire. Je n'ai ni office ni bénéfice, mais j'ai le plaiſir à l'âge de quarante-neuf ans de faire le métier de Volontaire que je n'avois jamais fait. Il me ſemble que je ſors de l'Académie. Cela me réjouit infiniment, & d'autant plus que le Roi m'a fait l'honneur de me permettre de faire ce voyage, dont je laiſſe à Madame du Bouchet à vous dire les nouvelles fines & délicates, à quoi je ne ſuis pas propre.

Je

Je voudrois bien que vous miſſiez en exécution le deſſein que vous avez projetté de venir participer à nos victoires. Je vous aſſure que de tous les Héros qui compoſent notre formidable Armée, il n'y en a pas un qui eût tant de joye de vous y voir que moi. Je vous prie de m'excuſer, ſi je me mets de ce nombre; mais que voulez-vous ? il y en a tant & de tels, que je pourrai paſſer parmi les autres ſans qu'on y prenne garde. Adieu, mon très cher Couſin, croyez que c'eſt du meilleur de mon cœur que je vous aſſure que je ſuis à vous.

LX. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 *Mai* 1667.

JE reçus une Lettre * de vous en Bretagne, mon cher Couſin, où vous me parliez de nos Rabutins, & de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avoit écrit d'ici qu'on vous y attendoit, & que je croyois moi-même y arriver plutôt, j'ai toujours differé à vous faire réponſe juſqu'à préſent que j'ai appris que vous ne viendriez point ici. Vous ſavez qu'il n'eſt plus queſtion que de guerre. Toute la Cour eſt à l'Armée, & toute l'Armée eſt à la Cour. Paris eſt un deſert; & deſert pour deſert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de.... où je paſſerai l'Eté,

En

* *Voyez ci-deſſus Lett. XXVII.*

En attendant que nos Guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne ſai ſi je les ſavois déja, ou ſi je les viens de faire. Comme la choſe n'eſt pas d'une fort grande conſéquence, je reprendrai le fil de ma proſe. J'ai bien ſenti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empreſſez à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur dans le tems que vous avez pu vous en mêler. C'eſt une choſe douloureuſe à un homme de courage, d'être chez ſoi quand il y a tant de bruit en Flandres. Comme je ne doute point que vous ne ſentiez ſur cela tout ce qu'un homme d'eſprit & qui a de la valeur peut ſentir, il y a de l'imprudence à moi de repaſſer ſur un endroit ſi ſenſible. J'eſpere que vous me pardonnerez, par le grand intérêt que j'y prens.

On dit que vous avez écrit au Roi. Envoyez-moi la copie de votre Lettre, & me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles ſortes de choſes vous peuvent amuſer, & ſi l'ajuſtement de votre maiſon n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai paſſé l'Hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, & un Labyrinthe d'où l'on ne ſortira pas ſans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté pluſieurs terres, à qui j'ai dit à la maniére accoutumée : Je vous fais Parc. De ſorte que j'ai étendu mes promenoirs ſans qu'il m'en ait couté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiez. J'en fais autant à toute votre famille.

LXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 23 Mai 1667.

POUR vous parler franchement, j'étois un peu ſurpris de ne recevoir aucune réponſe à la Lettre que je vous écrivis il y a plus de ſix mois, parce que je ne croyois pas qu'il vous falût deux de mes Lettres pour m'en attirer une des vôtres. Mais après les raiſons que vous me mandez, je ſuis content.

Pour la guerre où vous me ſouhaitez, je ne ſuis pas de même ſentiment que vous. Je vous rends pourtant mille graces, ma chere Couſine, de la part que vous prenez à ma méchante fortune: mais je vous en veux conſoler, en vous diſant que j'entens parler aujourd'hui du voyage de Flandres avec la même tranquillité dont j'entendois ces jours paſſez, parler des revues de la plaine d'Ouilles. Ce n'eſt pas que je n'aye écrit au Roi: mais j'ai donné cela à Mr. de Noailles mon bon ami, qui m'y avoit engagé. Ceſſez de me plaindre, Madame, ſur les chagrins que vous croyez que j'ai. Il y a bien des gens en France qui ont de plus grands plaiſirs que moi; mais il n'y en a pas au monde qui ayent moins de peines. Cependant j'ai autant de courage & d'ambition que j'en ai jamais eu: mais il eſt vrai que je ne ſuis pas aſſez fou pour me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrariétez de la fortune, je ſuis auſſi peu fâché de n'être pas Maréchal de

France

France, que de n'être pas Roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer, & ſe met au deſſus des mauvais ſuccès quand il n'a pas réuſſi.

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je fais des vers auſſi-bien que vous, Madame: mais je ſuis aſſuré que je ſavois les miens, & je croi que vous avez fait les vôtres.

Mademoiſelle de Sevigny a raiſon de me faire des amitiez. Après vous, je n'aime ni n'eſtime rien tant qu'elle. Je ſuis pour ſes intérêts, comme vous êtes pour les miens. Je ſuis aſſuré qu'elle n'eſt pas ſi mal ſatisfaite de ſa fortune que moi, & ſa vertu lui fait attendre ſans impatience un établiſſement avantageux, que l'eſtime extraordinaire que j'ai pour elle me perſuade être trop lent à venir. Voilà de grandes paroles, Madame: mais en un mot je l'aime fort, & je trouve qu'elle devroit plutôt être Princeſſe que Mademoiſelle de Sevigny.

Voici la copie de la derniere Lettre que j'ai écrite au Roi.

SIRE,

Tant qu'il n'y a eu que mes affaires domeſtiques qui m'ayent obligé de ſortir de chez moi pour y mettre ordre, je me ſuis contenté de faire ſupplier très humblement V. M. de m'accorder cette grace. Mais recevant de tous côtez des nouvelles que tout ſe prépare à la guerre, je m'adreſſe directement à V. M. SIRE, *pour la ſupplier avec toutes les ſoumiſſions imaginables, de me permettre d'aller chercher la mort pour ſon ſervice. J'ai été juſqu'ici trop*

trop malheureux pour oſer deſormais rien attendre de la fortune, & je ne ſuis pas aſſez viſionnaire pour en rien eſperer : mais je ne me relâcherai jamais du zèle ardent que j'ai toujours eu pour la perſonne & pour le ſervice de V. M. Elle m'a fait du mal, SIRE, *mais elle me l'a fait avec tant de juſtice, qu'à moi, qui me la fais toujours, cela n'a point ôté l'amitié, & a augmenté même s'il ſe peut l'eſtime que j'ai toujours eue pour vous. J'ai tellement dans la tête que ſi j'avois l'bonneur d'être particulierement connu de V. M. elle auroit de la bonté pour moi, & j'oſe dire de l'eſtime, qu'il n'y a rien au monde que je ne tente pour m'en bien faire connoitre. N'en refuſez pas les moyens,* SIRE, *à un homme qui ſignera de ſon ſang à V. M. qu'il n'a aucune prétention, & qu'il ne demande que la permiſſion de vous faire bien voir qu'il vous aime plus que ſa vie, & que c'eſt de tout ſon cœur qu'il eſt avec les plus profonds reſpects,* SIRE, *de V. M. &c.*

LXII. LETTRE.

De Madame de M.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 de Juin 1667.

JE ne vous écrirai qu'un mot aujourd'hui, parce que j'ai la migraine ; mais quand j'en devrois mourir, je ne ſaurois laiſſer paſſer cet Ordinaire, ſans vous témoigner la joye que vous m'avez donné, en m'apprenant que vous m'aimez toujours autant que vous me l'avez promis. Vous devez juger ſi je fais cas de votre amitié, par l'allarme que j'avois priſe de la perdre.

Au

Au reſte, je croi que vous ſerez ſurpris d'apprendre que Madame de M.**** a chaſſé Mademoiſelle de . . . . . Je ne vous en manderai point le détail, parce qu'il faudroit entendre les raiſons de part & d'autre pour le bien ſavoir. Je ſai de plus que la Dame s'en eſt allée ſans rien dire à perſonne, pas même à ſon mari, à qui elle a écrit de ſix lieues d'ici, & enſuite elle eſt allée à C... où elle paſſera l'Eté : il y en a même qui diſent qu'elle ne reviendra point que pour ſe mettre dans un Couvent. Dieu ſur tout. Vous vous ſouviendrez que vous m'avez promis tous les petits vers que vous feriez ſur elle.

Au reſte, pour des nouvelles de l'Armée, perſonne n'en ſait encore que du lieu où elle eſt campée; & pour les deſſeins, ils ne paroiſſent pas juſqu'ici. Chacun raiſonne à ſa mode & ſe mêle de deviner; & de peur de ſe tromper, nomme toutes les Villes qu'on peut aſſieger. On nous vient de dire qu'il y en avoit trois aſſiegées toutes en même tems : Valenciennes, Courtray & Namur. On dit auſſi qu'on négocie avec l'Eſpagne.

LXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de M.....

A Chaſeu, ce 16 Juin 1667.

VOus êtes la plus honnête, la plus réguliere & la plus agréable amie qu'on puiſſe avoir. Je vous aſſure, Madame, que je ſuis bien

bien content de vous: je vous aime & je vous eſtime auſſi beaucoup, & je ſens bien que cela durera toujours.

Au reſte, Madame, je ſuis un ami qui ne me laiſſe pas vaincre en témoignages d'amitié. Vous m'écrivez, dites-vous, avec un mal de tête, & moi je vous écris avec la plus furieuſe migraine qu'on ait jamais eue, après avoir été ſaigné; & pour peu que vous me pouſſaſſiez, je vous écrirois de mon ſang, que je vous aime.

Il eſt vrai que j'ai été ſurpris de l'eſcapade de Mad***. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe ſes manieres de peindre; mais je croyois que l'âge auroit ce qu'on appelle mûri ſa Raiſon, & qu'au moins Dom Coſme ne la laiſſeroit pas broncher. Je ne ſuis pas un grand Prédicateur; mais de mon regne, cela ne ſe ſeroit pas fait. Mandez-moi ce que l'on en dit dans le monde, & de la ſortie de C*** d'auprès d'elle. Quoi que vous me diſiez de cette Dame, je vous en ferai un Paroli à notre premiere vue.

Quand vous aurez des nouvelles de l'Armée par notre ami Colligny, ou par quelque autre, je vous prie de me les mander. Mandez-moi ſi notre grand ami..... augmente ce beau Corps de Volontaires, ou s'il eſt à Ham.

On dit ici les mêmes fadaiſes ſur les deſſeins de guerre, que l'on dit à Paris: toute la différence, c'eſt qu'on les dit plus tard. Avec un peu de patience nous ſaurons toutes choſes. Pour moi je ne trouve rien de ſi fou, que de vouloir deviner les entrepriſes; car on ne ſait point d'ordinaire les forces ni les vues des Entrepreneurs.

LXIV.

LXIV. LETTRE.

De Madame la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Juin 1667.

NOus revoilà donc en commerce règlé, Monſieur, car je vous aſſure que je ne manquerai point de vous écrire auſſi ſouvent que je le pourrai. Je ſuis ravie que vous preniez tout ceci comme vous faites. Vous êtes trop heureux de vous mettre l'eſprit au-deſſus de tout. C'eſt aſſurément nous-mêmes qui faiſons notre bonheur ; il y a longtems que je l'éprouve par moi-même : car quoique ma fortune ſoit médiocre, & que dans toutes les affaires que j'ai eues, j'aye eſſuyé mille chagrins, je n'ai pas laiſſé d'être gaillarde, comme celles qui en ont le plus de raiſon. Demeurons donc comme cela, & nous moquons de tout. Il faut pourtant revenir voir vos amies cet Hiver ; & c'eſt ce que je vous conſeille fort. La pauvre Madame de * * * auroit bien beſoin de votre Philoſophie. Elle s'en eſt allée à *** dans le plus miſérable état du monde. Le bruit a couru qu'elle étoit dans un Couvent, mais cela n'étoit pas vrai ; c'eſt à cette heure, où elle auroit bien beſoin de cette dévotion que vous ſavez ; mais j'ai peur que cela ne fût pas aſſez fort pour lui donner la tranquillité qu'il lui faudroit ſur le méchant état de ſes affaires. Je ne doute pas qu'elle ne vous ait écrit ſur tout cela, & que vous n'en ſoyez auſſi bien inſtruit que nous. Je vous aſſure que je ſuis fort aiſe de vous

voir dépêtré de cette folle paſſion qui vous a donné tant de mal : n'en parlons plus ſeulement, de peur de la réveiller.

Le Roi eſt parti de Charleroi le quinzieme. Il marche vers Arras, pour faire un ſiège ; mais de ſavoir de quel côté il tournera, c'eſt ce que perſonne ne peut deviner. Il fera apparemment tout ce qu'il voudra ; car il a une très belle Armée, & les Eſpagnols ſont très foibles. La paix d'Angleterre n'eſt point faite, & Mylord Saint-Alban partit hier pour aller trouver le Roi. Il y en a qui diſent que les Eſpagnols donnent Oſtende aux Anglois, & que par ce moyen ils auront des troupes Angloiſes, pour pouvoir faire tête à la fin de la Campagne. Peu de tems nous rendra ſavans. On dit tant de menteries, qu'on ne ſait que croire. MADAME s'eſt encore bleſſée cette fois, dont on eſt au deſeſpoir.

LXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de Fieſque.

A Chaſeu, ce 25 Juin 1669.

JE ſuis bien plus aiſe quand vous m'écrivez ſouvent, Madame, que je ne ſuis fâché quand vous êtes longtems ſans m'écrire ; c'eſt que j'ai beaucoup plus de diſpoſition à vous aimer qu'à vous haïr. Vous ne ſauriez vous imaginer juſqu'où va ma tranquillité ſur les injuſtices de ma fortune. J'en ſuis moi-même ſurpris à un point que je ne me reconnois pas ; car enfin je n'ai pas ſeulement beſoin du moindre effort de

ma

iſon, pour me rendre content. Je croi
on ne m'avoit fait qu'un peu de tort,
is toujours eu cela ſur le cœur; mais on
uſſé ſi loin, qu'on m'a tout à fait détaché.
comme la Dame que vous ſavez: ſi elle
avoit fait qu'une eſcapade, comme cel-
quoi elle étoit ſujette, je ne m'en ſerois
s guéri; mais le tour qu'elle m'a fait, m'a
rement dégagé.
ſuis d'accord avec vous que le Roi eſt en
.e faire en Flandre une partie de ce qu'il
ra, & j'en ſuis ravi; car outre l'intérêt que
:ns à la gloire d'un Maitre qui n'a pu re-
mon amitié par tous les maux qu'il m'a
, c'eſt que la proſperité le rendra de bonne
:ur, & le diſpoſera peut-être un jour à me
juſtice. Cette eſpérance-là pourtant eſt
npagnée de fort peu d'impatience & d'un
ocre deſir, afin que je ne ſois pas fâché,
d cela n'arrivera pas; car ſur toutes choſes
veux point être fâché. Je paſſe la vie aſſez
blement pour ne la paſſer qu'en Province;
je ſuis auſſi délicat pour le moins que j'ai
is été: mais je me fais des plaiſirs de tout.
:n avois autrefois qu'un, pour lequel j'ai-
tous les autres; aujourd'hui je les aime
également. Je les change avant que de
ſaouler, ainſi ils me réjouïſſent toujours.
leux agréables maiſons, dont il y en a une
oelle. J'y demeure autant qu'elles me di-
ſſent; je fais mes affaires en me jouant, je
ai plus d'épineuſes. Je ne ſuis pas plus dé-
ſur la bonne chere qu'autrefois, vous con-
ez là-deſſus mon indifférence. Je reçois
fois la ſemaine des Lettres de beaucoup
ens auxquels je fais exactement réponſe.

Je fais des Mémoires qu'on lira peut-être un jour avec plaiſir. Il faut bien que j'écrive moi-même mes ſervices à la guerre, ſi je veux que la poſterité les ſache ; car je perdrois mon tems, ſi je m'attendois aux Hiſtoriens publics qui n'écrivent rien que les Miniſtres ne le voyent, & qui dès-là n'ont garde de condamner la conduite de ces Miniſtres, par les éloges des gens qu'ils ont maltraitez.

Voilà la vie que je fais ici, ma chere Couſine, qui ne m'empêchera pas pourtant de paſſer l'Hiver à Paris, ſi le Roi me veut croire ; car je meurs d'envie de vous y voir, & d'aller philoſopher avec vous. Cependant, ma chere Couſine, ſongeons à notre ſanté, car il n'y a rien de tel pour les malheureux que de vivre. On voit bien des changemens, mais quand il n'en arriveroit point en notre faveur, le pis aller, c'eſt qu'on vit.

LXVI. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Juin 1667.

J'ARRIVE de la Campagne de mon côté, & notre Couſine du ſien. La premiere choſe à quoi nous penſons, c'eſt à vous écrire & à vous prier d'envoyer chez moi prendre nos deux portraits.

Vous croyez bien que nous avons une furieuſe impatience de ſavoir ce que vous mettrez au-deſſous. Elle n'égale pourtant pas celle de vous voir.

voir. Hé, mon Dieu! mandez-nous donc quand ce ſera, & ſi vous ne croyez pas revenir ici l'Hiver qui vient? La Comteſſe dit qu'elle ne vous écrit pas; mais qu'elle eſt aſſurée que vous n'en êtes pas moins perſuadé de ſon amitié. Entre vous deux le débat. Pour moi qui ſuis encore toute nouvelle venue de la Campagne, je ne ſai aucune nouvelle particuliere. Car pour les publiques, les Gazettes vous les apprendront.

Je ne puis auſſi vous rien dire de fort particulier de Madame de ***: elle m'a pourtant écrit qu'elle ne m'étoit pas venue dire adieu, parce qu'elle étoit ſi chagrine, qu'elle ne vouloit pas ſe montrer comme cela. La vérité eſt que ſon mari vouloit qu'elle donnât un lit de camp & du linge à ſon fils pour aller à l'Armée; & comme elle n'en voulut rien faire, & que ſon mari le lui ordonna malgré elle, elle ſe mit en une chaiſe roulante, & court encore.

Voilà notre Comteſſe à qui il prend envie de vous écrire au bas de ma Lettre.

De Madame la Comteſſe du Pleſſis.

Mon inquiétude eſt pour Mademoiſelle de *** & comme elle aura pu ſuivre ſa Maiteſſe. Vous qui connoiſſez le terrein, mandez-moi ce que vous en penſez. Pour moi je n'ai à vous parler que de l'envie que j'ai de vous revoir, & que je ſouhaite extrêmement que vous veniez vous établir à Paris; car je ſuis plus de vos amies que perſonne du monde: quoique je ne le diſe pas ſouvent, cela eſt toujours dans mon cœur de même, ſans que rien puiſſe jamais y apporter aucun changement.

LXVII. LETTRE.

De Madame de . . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce premier Juillet 1667.

APRESENT que je ne ſuis plus campagnarde, vous aurez plus ſouvent de mes nouvelles, & de celles du monde. Je ne ſai ſi vous m'aurez fait la juſtice de croire qu'il falloit que je ne fuſſe pas à Paris, puiſque je demeurois ſi longtems ſans me donner l'honneur de vous écrire, ou ſi vous ne m'avez pas déja condamnée de pareſſe. Quoi qu'il en ſoit, la derniere Lettre que vous m'avez écrite eſt ſi obligeante, que je vous pardonne aiſément tout le tort que vous pourriez m'avoir fait là-deſſus.

Au reſte, je ne doute pas que vous n'ayez bien de la joie de toutes les proſperitez des armes du Roi. Sa perſonne fait beaucoup plus d'effet que le nombre ſans elle, & que la valeur de ſes Soldats. Car dès qu'il a paru devant Tournay, tout a cedé à ſa réputation.

Vous aurez appris, Monſieur, les particularitez de ce Siège, par mille relations, & je ne doute pas qu'on ne vous ait mandé que le Roi eſt allé à la tranchée, & a regardé par-deſſus. En vérité il n'y a rien de ſi beau que de voir aller le Roi dans des lieux auſſi dangereux: il y a eu un Page tué à ſes côtez. Les poltrons ne trouveront pas leur compte avec lui; car malgré qu'on en ait, il faut marcher droit. Adieu, Monſieur; tâchons de nous conſoler, car perſonne n'en prendra le ſoin pour nous.

LXVIII.

LXVIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Chaſeu, ce 5 Juillet 1667.

VOus êtes les meilleures amies du monde, vous & notre Comteſſe du Pleſſis. Je vous ſure qu'entre autres éloges celui-là ne ſera pas ıblié ſous vos portraits. Je ne vous manderai ıs ce que j'y mettrai, je vous le dirai quand ous nous verrons: je ne me hâterai pas même : faire cette ſouſcription, de peur que vous : m'obligeaſſiez dans la ſuite à la changer. ai eu des amies dont les apparences étoient ıſſi belles que les vôtres, qui après que je les juſtement louées, m'ont forcé de me dédi-. Qu'il vous ſuffiſe donc de ſavoir que ſi je ırlois maintenant de vous, j'en dirois beau-ıup de bien, & que je ne vous flatterois ıs. Mandez-moi vos noms de baptême.

Je ne doute pas que le ſujet de l'eſcapade de adame *** ne ſoit celui que vous me man-:z; car je connois ſon attachement pour les eubles.

Au reſte, j'eſſayerai d'être à Paris à la fin de Campagne; je n'y voudrois pas aller plu-t, quand je le pourrois, le Roi étant en andre. Il faut être chez ſoi, quand on ne ut être avec lui. Il n'a pas tenu à moi, je lui Fris mes ſervices à la fin d'Avril dernier par ıe Lettre à laquelle je n'eus point de répon-. Adieu, Madame, je m'en vais écrire à ɔtre Comteſſe au bas de votre Lettre.

* *Voyez Lett. LXVI.*

A Madame la Comteſſe du Pleſſis.

Vous avez pu voir, Madame, dans la Lettre que j'écris à Madame de Gouville, ce que je penſe ſur ce qui regarde *** & ſa Maitreſſe.

Pour répondre à ce que vous me mandez que vous êtes plus de mes amies que perſonne du monde, je vous proteſte qu'à l'égard du cœur on ne peut pas mieux mériter cette grace-là que moi. Je n'ai jamais eu tant d'envie de revoir une amie que vous. J'eſpere me ſatisfaire cet Hiver là-deſſus. Cependant je vous ſupplie de croire que je vous aime, & que je ne changerai jamais de ſentimens, quand même vous ſeriez treize mois à la Baſtille & enſuite exilée.

Je ne vous écris qu'une demie Lettre, je vous en écrirai une entiere quand vous m'en donnerez l'exemple, ou plutôt quand il vous plaira; car je ſai quelle eſt votre pareſſe ſur ce chapitre, & pour moi cela ne me coûte rien.

LXIX. LETTRE.

Réponſe * du Comte de Buſſy à Madame de ...

A Chaſeu, ce 5 Juillet 1667.

NON, Madame, je ne vous ai point condamnée, pour avoir été quinze jours ſans m'écrire; je ne vais pas vîte quand il s'agit de juger mal de ſes amies, & vous êtes une de celles dont j'aurois autant de peine à me deſabuſer.

* *Lat. LXVII.*

buſer. Ce n'eſt pas que je n'aye été ſouvent attrapé avec d'autres; mais je ne ſaurois me corriger de me confier en ceux que j'aime. En arrive après ce qui pourra. Il eſt vrai auſſi que pour les gens qui m'ont une fois trompé, il n'y a point de retour avec moi. Je ne dis pas cela pour vous faire peur, Madame, car je ſai que c'eſt l'honnêteté qui vous conduit, & non pas la crainte; mais je vous le dis pour vous faire voir à quoi ſe doivent attendre ceux qui m'ont abandonné dans mes adverſitez.

Au reſte, Madame, vous me ſurprenez par les nouvelles que vous me mandez de la guerre: je ſuis aſſuré qu'il y a plus d'un Officier Général en France qui n'en parle ni qui n'en écrit pas ſi bien que vous. Quand je ne connoitrois pas comme je fais, Monſieur ***, je jugerois à votre ſtyle, que vous auriez un commerce fort étroit avec un habile homme. Je reçois encore des nouvelles d'ailleurs, mais elles ne ſont ni ſi bonnes ni ſi bien écrites que les vôtres. Vous me ferez un fort grand plaiſir, Madame, de continuer, vous n'obligerez pas un ingrat, & peut-être un jour ſerai-je aſſez heureux pour reconnoitre toutes vos bontez.

Je ſuis fort fâché des déplaiſirs du Maréchal de Grammont, il n'y a gueres d'homme en France qui ſoit plus à plaindre que lui. Et pour moi à qui vous mandez que je tâche de me conſoler, je n'en ai pas grand beſoin. Il y a bien des gens avec leſquels je voudrois avoir changé de fortune, mais il n'y en a point au monde contre qui je vouluſſe changer de ſituation d'eſprit. Vous le pourrez connoitre à mes Lettres, Madame, vous le verriez encore mieux à ma converſation.

LXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de . . .

A Chaſeu, ce 9 Juillet 1667.

JE croi que vous avez la même joie que moi des proſperitez & de la gloire de notre Maitre, & le même regret de n'être pas au Biouac avec lui. Pour moi je me conſolois encore de n'aller point à la guerre, quand je n'y voyois que Colligny, Gadagne & Pradel; mais quand je vois le plus grand Prince du monde que j'ai ſervi toute ma vie, aller ſans néceſſité, & par un excès de valeur, reconnoitre les Places lui-même, entrer dans les tranchées, & ſe mettre dans des endroits où l'on tue des gens à ſes côtez, je ſuis preſque réduit au deſeſpoir d'être forcé à demeurer dans ma maiſon, & à reſſembler, au moins en apparence, à mille coquins qui n'ont pas de honte d'être chez eux en ſureté & dans les plaiſirs, tandis que leur Maitre fatigue & s'expoſe à mille périls à toute heure. Mais, Monſieur, ne trouvez-vous pas qu'il faut faire des choſes bien extraordinaires pour faire parler de ſoi auprès d'un Prince auſſi brave que celui-là? Bon Dieu! à quel prix met-il la gloire? De notre tems nous l'avions à meilleur marché. Car enfin quand nous nous mettions ſouvent au hazard d'être tuez, perſonne ne nous effaçoit, & nous faiſions bien du bruit; mais aujourd'hui que le plus grand Roi du monde s'en mêle, & qu'il ſe met à tous les jours, à peine ſaura-t-on par la mort d'un Gentilhomme, qu'il aura fait une belle action. Il n'importe, Monſieur,

ſieur, je voudrois bien être auprès de S. M. Quand on ne devroit jamais parler de ce que j'aurois fait de bien, il me ſuffiroit qu'il le ſût lui tout ſeul ; car j'aime mieux ſon eſtime & ſon approbation que celle de tout le monde enſemble.

LXXI. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Juillet 1667.

TROUVEZ bon, Monſieur, que je vous trouve après vous avoir cherché longtems, & que je vous diſe que vous êtes un peu pareſſeux. Je me ſuis donné l'honneur de vous écrire pluſieurs fois ſans que vous m'ayez honoré d'une réponſe. C'eſt tout ce qu'on peut faire de parler tout ſeul à Dieu. Humaniſez-vous un peu, Monſieur, je vous en ſupplie. Je vais tâcher de vous amuſer des nouvelles du Parnaſſe, en attendant que je reçoive des vôtres.

Voilà un Bout-rimé de Bourdenave ; vous lui donnerez le prix qu'il mérite, le public & même les connoiſſeurs de ce pays-ci le trouvent beau : pour moi j'attens votre jugement, pour le trouver digne de mon approbation, ou pour la lui refuſer. Tout le monde à ſon imitation en veut faire, & ſi ce tems dure, je crois qu'on ne parlera plus qu'en Bouts-rimez. Les beaux-eſprits prétendent même que rien n'eſt plus propre à donner des tours dans l'eſprit pour trouver un beau ſens à des rimes bizarres. Je vous en envoye, Monſieur, d'aſſez difficiles, pour

vous donner du plaiſir à en faire quelque choſe de bon, ſi vous voulez bien vous divertir à cela.

BOUT-RIME

DE BOURDENAVE.

QUand on ſeroit d'amour le plus riche tréſor,
Si l'on traite mes feux de pure bagatelle,
Mes chaines tiennent moins qu'une ſimple ficelle,
Je n'y ſonge en 3 jours non plus qu'au grand Mogor.

Ce qui fit abrutir Nabuchodonoſor,
Fut ſans doute l'orgueil de quelque autre rebelle,
Dont le cœur obſtiné plus fort que la Rochelle,
Croyoit que bon renom valût ceinture d' or.

Qu'une fille ſoit grande, ou qu'elle ſoit ragotte,
De lis ſous le mouchoir, d'albâtre ſous la cotte,
L'aimer huit jours ſans fruit, l'amour ſent le moiſi.

D'abord j'offre mon cœur, après j'offre ma bource.
La belle en rit, j'en ris, c'eſt ma ſeule reſſource.
Qui meurt d'amour eſt ſot, & ſot en cramoiſi.

LXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Chaſeu, ce 20 Juillet 1667.

J'ECRIS à bien des gens, Monſieur, que je n'aime & que je n'eſtime pas tant que vous. Mais

Mais dans ma retraite j'ai mille ſortes d'occupations qui m'ôtent tout loiſir, & ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que je trouve ici les jours d'Eté trop courts, & que ſouvent à la Cour j'ai trouvé ceux d'Hiver trop longs. C'eſt qu'on n'y eſt pas le maître de ſes peines & de ſes plaiſirs, & que les chagrins cuiſans, que les malheureux y ſouffrent, ne leur laiſſent rien ſentir que leurs peines ; au-lieu que dans l'endroit où je ſuis, la fortune en m'accablant d'injuſtices, m'a fait au moins le plaiſir de me guérir de l'ambition, & en me donnant le coup de grace, me laiſſe chez moi tranquille. Le commerce de mes amis m'amuſe, & le vôtre mérite bien qu'on ne le néglige pas. Vous verrez, Monſieur, le cas que j'en fais, par mon exactitude à vous répondre.

Le Bout-rimé de Bourdenave eſt admirable ; je n'en ai jamais vu qu'un auſſi beau, & plus difficile encore par les rimes, qui eſt celui qui commence par,

Languiſſant & défait tel que fut jadis Neſſe.

Sans doute vous l'avez vu, auquel cas vous ne l'avez pas oublié. Ils me devoient tous deux rebuter d'en faire, moi qui ſuis délicat & le plus ſévere de tous mes cenſeurs. Cependant je m'amuſe quelquefois à en faire pour me divertir. J'ai rempli vos rimes ſur la Campagne du Roi, on ne peut choiſir de plus belle matiere.

BOUT-RIMÉ

POUR LE ROI.

LOrſque je voi le Roi nuit & jour au biouac,
Je croi fort aiſément qu'il domtera l' Afrique,
Il préfere aux concerts la guerriere muſique,
Et ſoumet tout par force, & jamais par micmac.

Nous verrons avec lui le pays du Tabac,
Il y fera des Loix comme un grand Politique,
Il y fera des Forts & de pierre & de brique,
Où l'on ne vivra point & ab hoc & ab hac.

A tout par ſa prudence il donne le remede,
Il deſarme d'un mot l'oiſeau de Ganimede,
C'eſt-à-dire l'Empire en figure ou rebus.

Manger ſur le gazon le jambon & l' éclanche,
Ne repoſer jamais ni Fête ni Dimanche,
Ce n'eſt pas-là, Meſſieurs, être un Roi de bibus.

LXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de S...

A Chaſeu, ce 20 Juillet 1667.

IL ne ſeroit ni juſte ni honnête que je ne vous écriviſſe jamais que pour vous demander des graces, Monſieur. C'eſt donc pour me réjouir avec vous des victoires du Roi que je vous écris aujourd'hui, & pour vous témoigner mon chagrin

grin de n'être pas auprès de S. M. pour eſſayer de me mettre au devant des coups auxquels il s'expoſe ſi ſouvent. Vous n'aurez pas de peine à le croire, quand outre un peu d'eſtime que vous avez peut-être pour moi, vous ſongerez au plaiſir que j'aurois, de faire voir en hazardant ma vie, que j'ai plus de zèle pour ſa perſonne, & plus de courage, que les gens qui m'ont rendu de mauvais offices auprès de lui. Je leur pardonne de bon cœur, car Dieu le veut; mais je ne ſai pas ſi Dieu leur pardonnera. Je vous le ferai peut-être remarquer un jour. Cependant je ne deſeſpere pas que le Roi ne me faſſe enfin juſtice, & qu'il ne recompenſe mes ſervices auſſi bien qu'il a prétendu châtier mes fautes.

LXXIV. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Juillet 1667.

JE vous écris de chez une Dame qui ſait admirer tout ce que vous m'écrivez, & en proſe & en vers, Monſieur. Elle a été charmée auſſi bien que moi de votre Sonnet * pour le Roi, & elle a défié un de ſes amis qui étoit avec moi chez elle quand je le reçus, d'en faire un pour elle ſur les mêmes rimes. Quoiqu'il nous parût fort difficile de faire entrer biouac dans les louanges d'une Dame, il l'entreprit & en vint à bout. Je vous invite, Monſieur, de la part de mon amie, de faire de même.

* *Voyez Lett. LXXII.*

me. Elle me charge de vous mander qu'elle a bien de l'eſtime pour votre mérite, mais pour ſon nom elle me défend de vous le dire.

Le Roi a permis au Comte de Guiche d'aller avec le Maréchal de Grammont ſon pere dans ſon Gouvernement, au premier mot que le Comte de Grammont en a dit au Roi.

La Comteſſe de Guiche a été faite Dame du Palais de la Reine, ſans nulle ſollicitation.

On ne ſait ni on ne dit aucunes nouvelles du deſſein du Roi, pour lequel il a fait prendre du pain pour cinq jours de marche.

La Reine a fait ſon entrée à Douay. Caſtel-Rodrigo a fait pendre le Gouverneur de Courtray & celui du Fort de l'Eſcarpe, pour ne s'être pas aſſez défendus à ſon gré. Il a refuſé des Paſſe-ports au Comte de Guiche pour revenir en France. Celui-ci a mandé que ſi on les lui refuſe une ſeconde fois, il ſe hazardera de paſſer lui ſixieme pour venir joindre Monſieur ſon Pere, & de là aller enſemble en Béarn.

LXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Buſſy, ce 20 Août 1667.

LE Sonnet que vous m'envoyez pour votre amie eſt joli. N'eſt-il pas de vous, Monſieur? Son eſtime pour moi mérite bien que je travaille pour elle, j'y conſens; mais la peine que je me donnerai mérite bien auſſi qu'elle m'apprenne ſon nom.

Le

Le Comte de Guiche a mal pris ſon tems pour demander des graces à Caſtel-Rodrigo quand il vient de perdre deux Places; le chagrin invite au refus, comme la joye diſpoſe à tout accorder.

Il ne peut arriver de bonne fortune à la Comteſſe de Guiche au-deſſus de ſon mérite & de mes ſouhaits. Je vous envoye un Sonnet pour votre amie.

BOUT-RIMÉ

A UNE DAME.

SI tu voulois aimer un homme de biouac,
Je t'offre un cœur plus chaud que le Soleil d' Afrique,
Je ſuis net en amour, de même qu'en muſique,
Et n'y ſaurois ſouffrir ni faux ton ni micmac.

Je n'ai (quoique Guerrier) jamais pris de tabac,
Je ne ſuis ni chagrin, cenſeur, ni Politique:
Qu'on me trouve un amant d'une telle fa brique,
Pour moi je n'en connois que d' ab hoc & ab hac.

Veuille donc à mes maux donner un promt remede,
C'eſt-à-dire en un mot être mon Ganimede,
Je ferai ſur tes yeux bouts-rimez, & rebus.

Bref je me réduirai plutôt à mon éclanche,
J'emprunterai plutôt du trop preſſant Dimanche,
Que d'être ſous tes loix en amant de bibus.

LXXVI. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 *Août* 1667.

NOus ſommes bien aiſes que vous ſoyez ſatisfait de nos portraits. Il eſt vrai que celui de la Comteſſe la fait plus graſſe, & le mien plus maigre, ce n'eſt reſſembler qu'à nos deſirs; car vous ſavez bien que nous ſommes à notre grand regret autrement. Elle s'appelle Marie, & moi Lucie; c'eſt Beaubrun qui l'a peinte; & Juſte moi.

Pour des nouvelles, on ne dit point encore quelle Ville le Roi aſſiege.

Le tonnerre eſt tombé à Villeroi, & a brûlé la main de la Maréchalle.

LXXVII. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 *Août* 1667.

LA Reine eſt toujours à Arras, où elle eſt ſerrée de près; car il y a huit cens chevaux des ennemis aux environs qui font tous les jours des priſonniers.

Le Roi a pris Oudenarde, le Gouverneur & la Garniſon priſonniers de guerre. Nous n'avons eu à ce ſiege que d'Araucour Volontaire fort bleſſé.

Lille eſt aſſiegée du huit. Si la bonne fortune

tune du Roi continue, la Flandre eſt perdue pour l'Eſpagnol.

On vient de me dire que Courcelle avoit été bleſſé à la tête, d'un coup de ſabre.

Les ennemis font des courſes juſqu'à Amiens & dans le Boulonnois. Il eſt ſi dangereux de paſſer d'ici où eſt l'Armée, que Dourlens eſt rempli de gens qui attendent un convoi.

MONSEIGNEUR a été fort mal, mais il eſt hors de danger. Le Maréchal de Grammont & le Comte de Guiche ſont partis pour aller en Béarn. Nous avions grand'peur que la Comteſſe ſa femme ne fût du voyage, mais elle nous eſt demeurée.

LXXVIII. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 *Août* 1667.

MON amie eſt fort contente de vos vers, Monſieur; j'ai peur que vos louanges ne nous la gâtent, car elle y eſt fort ſenſible. Il ne m'eſt pas permis de vous mander ſon nom, quelque inſtance que j'aye faite pour en obtenir la permiſſion; ce que je puis vous en mander, c'eſt qu'il y a peu de femmes en France qui aient un plus grand air qu'elle l'a, avec la plus belle taille du monde. Je ne lui trouve point de défaut, ſinon que toute ſa douceur eſt dans ſes yeux; pour de l'eſprit, perſonne n'en a plus qu'elle. Elle a fait un Sonnet en matiere preſcrite, faiſant parler une coquette: nous n'avons trouvé que ce moyen-là pour lui faire

faire prononcer des douceurs pour un amant. Je vous l'envoye, mandez-moi ce que vous en penſez.

Je ne ſai aucunes nouvelles en détail, je ſai ſeulement en gros que le Roi prend la Flandre.

SONNET.

MA Raiſon, c'en eſt fait, je ſuccombe à l'Amour,
Ne me vante plus tant la vertu de Lucrece,
Tout ce qu'a de plus doux la charmante tendreſſe,
Se fait voir à mon cœur dans tout ſon plus beau jour.

Ma chere liberté, je vous perds ſans retour,
Je m'en plains quelquefois, j'en ai de la triſteſſe,
Mais enfin, je ſuis femme, & j'ai de la foibleſſe;
Chez moi l'Amour prétend établir ſon ſéjour.

Il eſt accoutumé de vaincre tout le monde.
Et femme qui ſe croit dans une paix profonde,
Ne peut pas s'aſſurer quel ſera ſon deſtin.

Chacune a ſon erreur, chacune a ſa folie,
L'une aimera le bal, & l'autre le feſtin,
Pour moi j'aime un garçon qui me trouve jolie.

LXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Paris, ce 18 *Août* 1667.

PUISQUE la Dame pour qui j'ai travaillé ne veut pas que je la connoiſſe, je ne l'aimerai

merai pas, & je me contenterai de l'eſtimer, non-ſeulement ſur votre parole & ſur le beau portrait que vous m'en faites, mais encore ſur le Sonnet que vous m'avez envoyé d'elle. Une Dame qui ſait faire d'auſſi jolis vers, doit être auſſi aimable en proſe. Vous avez bien l'air d'être le garçon qui la trouve jolie; pour moi qui n'aime point à louer ce que je ne connois pas, je travaillerai ſur une autre matiere. Vous avez (ſi je vous en crois) à gagner une cruelle, & moi à me vanger d'une inconſtante; j'ai rempli vos rimes ſur ce ſujet.

SONNET

Contre une Infidele.

SI vous m'euſſiez toujours conſervé votre amour,
Sans vouloir affecter de paſſer pour Lucrece,
J'aurois encor pour vous la derniere tendreſſe,
Et même en vous aimant, j'aurois perdu le jour.

Mais d'eſpérer de moi jamais aucun retour,
Après m'avoir donné tant & tant de triſteſſe,
Ce ſeroit trop attendre, Iris, de ma foibleſſe,
Je n'ai dans vos liens que trop fait de ſéjour.

Pour vous je mépriſois tout le reſte du monde
Avec vous je vivois dans une paix profonde,
Et vous ſeule pouviez rendre heureux mon deſtin.

Cependant je faiſois une étrange folie.
Car enfin hors le jeu, le bal & le feſtin,
Je ne ſai pas pourquoi je vous trouvois jolie.

Je

Je ſuis ravi de la gloire de notre Maitre: j'évite autant que je puis de faire des réflexions ſur la guerre, où je voudrois être à la place que j'y devrois tenir. Ces réflexions me donnent de la bile, & les bagatelles m'amuſent & me font paſſer doucement la vie.

LXXX. LETTRE.

Réponſe * du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 18 *Août* 1667.

LEs Eſpagnols ſont aſſez occupez à défendre & à voir prendre leurs Places, ſans ſonger inutilement à prendre la Reine dans Arras: le Roi ne l'y laiſſeroit pas, s'il y avoit quelque choſe à craindre pour elle. La bonne fortune du Roi eſt d'être né avec toutes les vertus qui font les Conquérans.

L'entrepriſe de Lille eſt hardie, tant par la ſituation de la Place entre Gand, Bruxelles & Anvers, que par une groſſe Garniſon qui la défend, & par la levée des Ecluſes dont elle eſt à portée.

Le pauvre Courcelle avoit la tête aſſez endommagée, le coup de ſabre n'eſt pas, je crois, ce qui l'incommode le plus.

Les gens qui attendent un convoi à Dourlens mériteroient bien d'être pris. Il faut avoir de bonnes raiſons pour demeurer chez ſoi, ou être à Lille quand le Roi y eſt.

Le

* *Voyez la Lett. LXXVII.*

Le Roi eſt aſſez heureux pour Monſeigneur & pour lui, en attendant que Monſeigneur ſoit en âge de l'être par lui-même.

L'emploi de la Comteſſe de Guiche auprès de la Reine l'a ſauvée, elle & ſes amis, du voyage de Béarn.

LXXXI. LETTRE.

Réponſe * du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Chaſeu, ce 20 Août 1667.

SI vous ſaviez, Madame, combien vous me faites plaiſir de m'écrire, cela vous encourageroit à continuer.

On dit que le Roi a aſſiegé Lille. Quelque méchante que ſoit cette Place, je croi qu'elle durera plus que Madame de ***.

Je ſuis fort fâché de l'accident qui eſt arrivé à la pauvre Maréchalle de Villeroi. Le tonnerre en veut aux Maréchalles de France; car vous ſavez ce qu'il fit à Rome à la feue Maréchalle de ***. Si vous ne le ſavez, Madame, je vous dirai qu'il tomba dans ſa chambre fort près d'elle, & qu'il lui fit l'office d'un Barbier fort adroit, en un endroit que je ne veux pas vous nommer.

* *Voyez la Lett. LXXVI.*

LXXXII. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Août 1667.

SI mon procès ne m'avoit pas un peu trop réveillée depuis quelque tems, vous n'auriez pas été dans la peine de le faire.

Monſieur le Duc a été malade au camp, & cela a fort allarmé tout le monde. Monſieur le Prince eſt parti en diligence pour y aller, mais la fievre n'a pas continué. On le porte pourtant à Arras, où Monſieur le Prince ſera ce ſoir. Jamais vous n'avez rien vu d'égal à la réputation qu'il s'eſt acquiſe en ſi peu de tems: il ſemble que cette Campagne n'ait été faite que pour lui. Il ſoutient cette réputation par une très grande bravoure & beaucoup d'eſprit. Le Roi reviendra à Saint Germain auſſi-tôt après la priſe de Lille, & tout le monde ſe raſſemblera peu à peu. Ne ſongerez-vous point à revenir cet Hiver? En vérité j'aimerois mieux que vous fuſſiez encore à la Baſtille; car au moins on vous verroit quelquefois. Je ne ſouhaiterois pas que vous y fuſſiez avec tout ce que vous y aviez de ce tems-là; vous m'entendez bien, & je penſe que ce ſeroit tout le pis qu'on vous pourroit ſouhaiter au monde. Dites la vérité, vous étiez bien ridicule, & je penſe que vous en êtes bien honteux. Je n'ai point eu de ſes nouvelles depuis fort long-tems: Je vous envoyai une de ſes Lettres il y a ſix ſemaines: Vous ne me mandez

dez point que vous l'ayez reçue; tout ce que je ſai d'elle, c'eſt qu'elle fait une aſſez triſte vie. Adieu, mon chèr Couſin. Mon affaire ſe juge demain, après quoi vous verrez ſi je ferai bien mon devoir.

LXXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Fieſque.

A Chaſeu, ce 26 Août 1667.

CE diable de procès nous fait bien du mal à tous tant que nous ſommes de vos amis: il ne ſe contente pas de nous tourmenter en votre perſonne par la part que nous prenons en ce qui vous touche, il nous fatigue encore nous-mêmes en nous privant du plaiſir de recevoir ſouvent de vos nouvelles. Mais enfin nous voici à la fin de nos peines, ma chere Couſine, je vous aſſure que j'en ſuis ravi; car choſe du monde ne vous convient plus mal que de plaider; & quoique vous gagniez vos procès, vous êtes faite pour de plus agréables occupations. Quand la Fortune vous donne de ſi ridicules emplois, elle nous dérobe ceux auxquels la Nature vous avoit deſtinée. Vous y allez revenir, ma chere Couſine, & j'eſpere en avoir ma part cet Hiver avec vous. Si je vous avois vue quelquefois depuis un an, il n'auroit rien manqué à mon divertiſſement: à cela près, je ne me ſuis pas ennuyé un quart d'heure.

Au reſte, ne me parlez point de la Baſtille: à moins que d'y être enfermé avec ſa Maitreſſe, & qu'elle y demeurât de bon cœur, c'eſt le plus

maudit lieu du monde; jugez donc comment je la trouvois quand j'y étois. Je vous avoue, ma chere Couſine, que j'étois bien ridicule; mais il faut auſſi que vous me confeſſiez que notre amie l'étoit plus que moi.

Au reſte vous avez perdu ſa Lettre, au-lieu de me l'envoyer. Il y a trois ans que je vous aurois bien grondée pour pareille choſe, mais le tems n'eſt plus comme il *ſouloit*. Laiſſons-là l'amour, parlons un peu de guerre.

Hé bien, Madame, n'avois-je pas raiſon de dire du Roi tout le bien que j'en ai dit? Quand je voi un Prince maitre abſolu d'un grand Royaume, recherché de la plupart de ſes voiſins, craint des autres, auquel rien ne manque pour paſſer agréablement la vie, ni honneurs, ni richeſſes, ni eſprit, ni plaiſirs; quand je voi, dis-je, ce Prince ne ſe pas contenter de ſa fortune, & s'expoſer aux périls comme un avanturier pour chercher de la gloire, ne puis-je pas aſſurer que c'eſt un Héros? Je me ſai le meilleur gré du monde du jugement que j'en ai toujours fait; & quoique je ne trouvaſſe pas trop de contrariété ſur cela, je voyois bien pourtant qu'on ne penſoit pas encore de lui auſſi avantageuſement que moi.

Pour Monſieur le Duc, je vous avoue qu'il m'a ſurpris. Je croyois bien qu'étant Fils du plus grand homme de guerre dont j'aye ouï parler, il ne pouvoit manquer d'être brave; mais je ne penſois pas que ſa réputation fût ſi connue en ſi peu de tems. Pour faire cet effet-là, il faut aller bien vîte en beſogne; mais il faut tout dire auſſi, quelque ſource de valeur qu'on ait en ſoi, un exemple comme celui du Roi, aide bien à pouſſer les choſes dans l'extrémité.

LXXXIV. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Septembre 1667.

JE ne vous parlerai que de guerre, mon cher Couſin, car je n'entens parler d'autre choſe. Le Roi a fait deſarmer tous les habitans de Lille, mais avec de ſi expreſſes défenſes aux ſoldats qu'on y a laiſſé en garniſon, de ne leur faire aucune violence, qu'ils ne s'apperçoivent d'avoir changé de maître, que par de meilleurs traitemens. Sa Majeſté a même donné ordre qu'on eût un grand ſoin des malades & des bleſſez Eſpagnols qui ſont encore dans les Hôpitaux.

Le Maréchal d'Aumont eſt parti de l'Armée pour revenir à Paris, & toutes les troupes demeurent ſous le commandement de Monſieur de Turenne.

Les peuples de Bruges & de Gand ſont dans la derniere conſternation depuis la défaite des troupes de Marchin, qui s'eſt retiré avec ce qu'il a pu ſauver de Cavalerie dans la Ville de . . je ne ſai comment.

On ne croit pas que nous faſſions de ſiège cette année; les pluyes ont rendu les chemins ſi impraticables, qu'il eſt impoſſible de conduire l'Artillerie.

Le Comte de Duras commande un corps de troupes dans les Châtellenies de Tournay, d'Oudenarde, & d'Aloſt.

Le Paſſage commande dans les Châtellenies de Dunquerque, de Furnes, & de Bergues.

Le Marquis d'Humieres commande un corps du côté de Charleroy.

Caſau eſt demeuré Gouverneur de Furnes, & La Garde Gouverneur de Bergues.

Monſieur d'Avaux va Ambaſſadeur en Suiſſe.

Monſieur le Prince eſt à Douay, où il attend que Monſieur le Duc qui ſe porte mieux, ſoit en état de revenir à Paris.

Pour les nouvelles des pays étrangers je les laiſſe aux Nouvelliſtes, je n'en ſai pas bien parler, & je ne m'en ſoucie guere.

Monſieur Colbert eſt allé à Seignelay en Bourgogne, où il établit toutes ſortes de Manufactures qui ſe font en France.

LXXXV. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Septembre 1667.

TOUT le monde parle les louanges du Roi, Monſieur, & moi je les veux chanter. Je laiſſe faire les Poëmes à nos grands Poëtes, je vous envoye des Tonrelontonton, dont je fis hier ma cour au Palais Royal. Je m'accommode fort de ces ſortes de badineries, qui me réjouïſſent le premier, ſans me donner aucune peine.

LES TONRELONTONTON.

DE notre Roi la victoire eſt complette.
Il a montré qu'il avoit le cœur bon.
La Renommée entonne la Trompette,
Pour faire mieux retentir ſon grand nom.
Tonrelontonton, &c.

Vous

Vous qui brillez d'un éclat angélique,
Reine, de qui le Ciel nous a fait don,
Pour achever la fortune publique,
Il faut encor nous donner un Poupon.

Je n'oſerois louer ici un homme,
Beau, généreux, brave & point fanfaron:
Pour le marquer ſans que je vous le nomme,
Il tient le rang qu'avoit jadis Gaſton.

Votre bel œil ſeroit incomparable,
S'il n'avoit pas, Madame, un compagnon:
En regardant ce bel œil adorable,
Si l'on oſoit, on crîroit au larron.

Ils ne ſont point de fort grande étendue,
Tous vos Etats (*a*): mais quoi, qu'y feroit-on?
Votre puiſſance eſt aſſez répandue,
Et va plus loin que Mourgue & que Menton.

Thiange nous plait, & la neige eſt moins blanche
Que n'eſt ſon teint, ſa gorge, & ſon chignon.
Qui pourroit voir ou ſa cuiſſe ou ſa hanche,
A quel excès ne s'emporteroit-on?

L'on vous connoit (*b*) douce & ſpirituelle,
Votre vertu nous ravit, Saint-Chaumont.
Auprès de vous, il fait bon avec elle;
Même ſans elle, il y feroit fort bon.

En bonne foi, ça Madame de Fienne,
Si vous aviez un Galant auſſi bon
Que votre époux, prendriez-vous la peine
De le garder? Vous m'allez dire non.

Devant Belay (*c*), quelque bas qu'on ſoupire,
Sa fine oreille entend bien ce jargon.

(a) *Madame de Monaco.* (b) *Gouvernante des Enfans de Monſieur.* (c) *Fille-d'honneur de Madame.*

Mais de l'amour prenant plaiſir à rire,
Elle ſe tient ſûre de ſon bâton.

Avecque vous, Dampierre, (*a*) quelle affaire
Pourroit avoir un ſuccès qui fût bon?
Je vous connois, votre humeur eſt ſevere;
A vos yeux près, vous reſſemblez Caton.

Pour vous guérir, il conviendroit, du Ludre (*b*),
Que le Paſteur au doigt vous mît un jon.
Vous avez l'air tendre, doux & lugubre:
A la Pigeonne, il faudroit un Pigeon.

De mille amans vous êtes recherchée;
Et votre cœur contre eux tient toujours bon.
Mais gardez-vous d'être à la fin touchée,
Et que l'Amour vous accorde à ſon ton.

Quand voulez-vous donc revenir voir vos amis, Monſieur? pas un ne s'en impatiente plus que moi, parce qu'homme du monde n'eſt plus ſincerement, ni avec plus de reſpect à vous, que moi, &c.

(a) (b) *Filles-d'honneur de Madame.*

LXXXVI. LETTRE.

De Monſieur de Bourdenave au Comte de Buſſy.

A Pau, ce 15 Septembre 1667.

TROUVEZ bon, Monſieur, que je vous remercie des louanges que vous avez données à mon Sonnet *. Votre eſtime me donne de la vanité, & aſſez de confiance pour hazarder

* *Voyez ci-deſſus Let. LXXII.*

ırder de remplir les rimes de celui que j'ai
ı de vous à la louange du Roi. J'aurois
›mpu à jamais avec mes Muſes, ſi elles euſ-
nt manqué de me ſecourir en cette occa-
on. Si elles ne l'ont pas fait auſſi heureu-
ment que dans votre Sonnet, c'eſt, Mon-
eur, qu'elles ſont des Divinitez ſujettes,
›mme Jupiter même, à la Deſtinée, & qui
nt beſoin de la fortune pour travailler avec
ıccès. Il y a des rimes éternellement inſo-
iables avec toutes les graces qui ſont ſi né-
eſſaires à la ſtructure des beaux vers; & s'il y
n a jamais eu de celles-là, je puis dire que
: ſont celles que vous avez employées.
)'ailleurs il eſt fâcheux, que pour une matiere
héroïque, on n'ait que des rimes entiere-
ıent incapables de ſoutenir la grandeur & la
ıajeſté du ſujet. Au reſte, Monſieur, je ne
uis être fâché de vous voir retiré chez vous;
ı contraire je ſuis ravi de vous voir éloigné
e ces périls, deſquels vous vous êtes ſi ſou-
ent tiré. La conquête de la Flandre, met-
:z-y, ſi vous voulez, celle de l'Europe en-
ere, ne me conſoleroit pas de la perte d'une
ête auſſi chere que la vôtre; & quand j'y pen-
: bien, je croi que le Roi vous a fait ce
›ur-là exprès pour vous conſerver avec hon-
eur. Si ces ſentimens très ſinceres me peu-
ent attirer l'honneur de votre amitié, Mon-
eur, je ſerai bien payé de toute mon admira-
ion pour vous & du profond reſpect avec le-
uel je ſuis, &c.

LXXXVII. LETTRE.

De la M. de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Septembre 1667.

SI vous n'avez pas vu les Tonrelontonton de Benſerade, je vous les envoierai. Tout le monde en fait à ſon imitation.

Le Roi va (dit-on) en Allemagne pour redreſſer les Electeurs.

On fait dix Régimens nouveaux de Cavalerie, & les dix Meſtres de Camp ſont

Le Comte de S. Paul.	Beligny.
Le C. d'Auvergne.	Druy.
Le Chev. de Coalin.	Tilladet.
Le Marq. de Bethune.	Boury.
Le Comte de Belin.	Et le Chev. de Sourdis.

Le Marquis de Rouville, Guidon des Gendarmes de la Reine, épouſe Mademoiſelle de Bethune; & en conſidération de ce mariage, le Roi donne au futur la ſurvivance du Gouvernement d'Ardres que poſſede ſon Pere, comme vous ſavez.

Nous attendons la Cour avec impatience. Paris eſt une ſolitude pour moi. Je m'ennuye cruellement, & je ſuis devenue ſauvage. Mais quoique la plus brute de vos ſervantes, je ſuis aſſurément la plus ſincere & la plus tendre pour vous.

Le Marquis d'Hauterive vient d'épouſer Madame la Ducheſſe de Chaunes.

LXXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 20 Septembre 1667.

VOUS avez raiſon, Monſieur, on ne rit que des bagatelles. Il y a toujours un our fin & un air du monde dans tout ce que ous faites, qui fait valoir tout ce que vous aniez. Tous vos couplets ſont jolis.

Ne ſavez-vous pas, Monſieur, qu'il ne tient as à moi que je n'aille voir mes amis? Quand plaira au Roi me donner ce plaiſir, vous ſe-z, je vous aſſure, Monſieur, un de ceux ue j'embraſſerai de meilleur cœur. Cependant aces à mon tempérament, je ſuis tranquille, arce que je ſuis l'homme du monde qui craint plus d'être faché, & qui ſait mieux que perſonne prendre le tems comme il vient.

* *Voyez Lett. LXXXV.*

LXXXIX. LETTRE.

de Madame de G..... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Septembre 1667.

JE ſuis ſi peu à Paris, Monſieur, que je n'ai pu obeïr à vos ordres: cependant j'en ſuis en fâchée, parce qu'aſſurément je vous AIME beaucoup. Si j'avois quelques années de oins, ce mot d'*aimer* en groſſes lettres me

ſembleroit bien terrible; mais comme il n'eſt queſtion de rien entre nous, je vous le dis hardiment, & je vous envoye les Tonrelontontons que Benſerade a envoyez à Monſieur & à Madame à Villers-Cotterets; vous en jugerez mieux que perſonne. La Comteſſe D*** n'eſt point du voyage, parce qu'elle va prendre des eaux. Pour moi je m'accoutume tellement à être ſolitaire, qu'en vérité, ſi je pouvois, je me rendrois Hermite tout-à-fait, & afin qu'il n'en fût plus parlé. Je ne ſai ſi vous ne comprenez point qu'on s'ennuie quelquefois autant de ſoi-même qu'on fait des autres; mais pour moi je le ſens à un point, que je deviens là-deſſus fort extraordinaire, pour ne pas dire folle.

XC. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de G.....

A Chaſeu, ce 24 Septembre 1667.

VOus avez beau m'exagerer votre âge, Madame; quand vous me direz que vous m'aimez, je m'en réjouirai toujours comme d'une grande faveur; & ſans vous en vouloir être moins obligé, je vous aſſurerai, que quoi que vous ſentiez pour moi, ce ne ſauroit être que de la reconnoiſſance; car c'eſt moi qui ai commencé de vous aimer.

Au reſte, Madame, les Tonrelontontons que vous m'avez envoyez, m'ont fort réjoui. Il n'y a que Benſerade qui puiſſe faire cela auſſi galamment que lui.

Je comprens fort bien qu'on s'ennuie de ſoi-même

même autant que des autres, & cela vient de l'oiſiveté. Si vous vous donniez une forte occupation, Madame, vous ne vous ennuieriez pas comme vous faites. Vous parlez de la ſolitude comme du remede au chagrin, & c'en eſt la véritable cauſe. Employez-vous, Madame, & vous ne vous ennuierez plus.

Cela ſeroit bien extraordinaire de voir Mademoiſelle de *** épouſer l'Abbé *** ; mais cela le ſeroit bien plus, ſi après cela il n'étoit pas cocu.

XCI. LETTRE.

Réponſe * du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Fieſque.

A Chaſeu, ce 17 Septembre 1667.

LE Roi ne ſe fait pas admirer ſeulement par ſes conquêtes, ſon bon cœur le rend auſſi humain que s'il n'étoit pas Roi, & je le vois ſur le chemin d'être bien-tôt le maitre des autres Souverains. La gloire & l'ambition étouffent d'ordinaire tous les autres ſentimens dans l'ame de ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent. La pitié & l'équité ne ſont pas les vertus des Héros médiocres.

Ce ſont ces réflexions, Madame, qui ſoutiennent toujours l'eſperance que j'ai de n'être pas le ſeul à qui le Roi ne faſſe pas juſtice ou grace, comme on voudra.

Monſieur de Turenne fera un ſiège, s'il eſt faiſable; en tout cas, il gardera bien la Flandre: les ennemis le craignent & l'eſtiment autant que nous le faiſons.

* *A la Lettre LXXXIV.*

Tous ces petits corps commandez par des gens de mérite & de valeur, marquent bien encore le grand ſens de notre Maitre.

Mandez moi auſſi de petites nouvelles, ma chere Couſine, pour me remplacer celles du Grand-Mogol. La Campagne du Roi finie, nous laiſſe un peu reſpirer ſur les grands évenemens, & les bagatelles vont être de ſaiſon.

XCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la Roche.

A Chaſeu, ce premier Octobre 1667.

J'ENVOYE encore ſavoir, Madame, ſi vous n'avez rien oublié à faire dire à .... Mais voulez-vous que je vous parle plus ſincerement? Je prends ce prétexte pour envoyer ſavoir de vos nouvelles: car je ſuis aſſuré que vous me dites hier, quand je pris congé de vous, tout ce que vous aviez à me dire.

Si vous voulez ſavoir, Beliſe,
Pourquoi je fais pour vous chaque jour tant de pas,
Il faut que je vous en inſtruiſe;
C'eſt qu'en mourant d'amour pour vos divins appas,
Je veux que vous n'en doutiez pas
Auparavant que je le diſe.

XCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 18 d'Octobre 1667.

NON, Mademoiſelle, je ne puis jamais revenir de l'amour à l'amitié pour Madame e Monglas. Elle vous a fait croire qu'elle étoit évote pour devenir votre amie, ſachant que ous étiez des miennes & croyant que votre rédit ſur mon eſprit pourroit lui ſauver un fraıs; mais elle ne vous a pas dit aſſurément tout e que je vous dirai ſur ce chapitre, quand j'auıi l'honneur de vous voir. Si elle n'étoit qu'inonſtante, je pourrois me taire; mais voici une es Maximes que je fis pour lui ſervir de leçon, ı'elle n'a pas ſuivie.

Si vous voulez rompre vos chaines
D'accord avec votre Amant,
Vous le pouvez fort aiſément
Sans donner ni ſouffrir de peines;
Mais ſi vous avez projetté
De faire une infidélité,
Ou de quitter par laſſitude
Un Amant encore entêté,
Iris, il y faut de l'étude.

L'infidele ne s'eſt pas bien cachée, mais je e cacherai pas auſſi ſa perfidie : j'en ai failli à ıourir, aujourd'hui je n'en veux plus que rire; : vous en ferai rire auſſi, Mademoiſelle. Je ous envoye ſix Deviſes que j'ai fait peindre ıans un Salon, qui vous réjouiront.

Premiere Deviſe.

Un Croiſſant dans lequel eſt le viſage de l'Infidele, avec ce mot:

HÆC UT ILLA.

L'une comme l'autre.

Seconde Deviſe.

Une Fortune avec le même viſage, & le mot:

LEVES AMBÆ, AMBÆ INGRATÆ.

Legeres toutes deux, & toutes deux ingrates.

Troiſieme Deviſe.

Une balance dont le côté où il n'y a rien emporte celui où eſt le buſte de l'Infidele, & le mot:

LEVIOR AURA.

Plus legere que le vent.

Quatrieme Deviſe.

Une Sirene avec le viſage de l'Infidele, & le mot:

ALLICIT UT PERDAT.

Elle attire pour perdre.

Cinquieme Deviſe.

Un Arc-en Ciel, & le mot:

MINUS IRIS QUAM MEA.

Moins Iris que la mienne.

Sixieme Deviſe.

Une Hirondelle avec le viſage de l'Infidele, & le mot:

FUGIT HIEMES.

Elle fuit le mauvais tems.

Ces

Ces Deviſes ne ſont pas dans les règles, car l ne doit point y avoir de figures humaines; nais comme les monſtres y peuvent entrer, l n'y a qu'à les regarder ſous cette idée.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G....

A Chaſeu, ce 19 Octobre 1667.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, que quoique je ſache que vous vous moquez de moi, quand vous dites que vous ne voudriez pas jurer que ce ne fût déja de concert que nous chantons la Comteſſe & moi le Tonrelontonton que vous ſavez, je ne ſaurois m'empêcher d'en être bien aiſe? C'eſt que je l'aime fort, & que l'image même de ſa reconnoiſſance me fait plaiſir.

Je me prépare à me bien réjoüir avec vous deux cet Hiver; car vous croyez bien que l'ambition ne partagera pas trop mon cœur avec vous, & que quoique je l'aye peut-être auſſi grand que les Héros du ſiècle, je règle mon eſprit à ma fortune, & je ne veux que ce que je puis.

Je vous rends mille graces de vos nouvelles, vous êtes la meilleure amie que je connoiſſe.

XCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Gouville.

A Chaſeu, ce 28 Octobre 1667.

* BENSERADE m'a envoyé les Tonrelontonton, Madame. Ils ſont jolis & ont un tour fort plaiſant. Je me trouve bien heureux de ne me pas ennuier un moment dans ma ſolitude, quand vous vous ennuiez à Paris. Pour moi je m'amuſe de tout, je m'amuſe même de mes diſgraces en faiſant des pas pour en ſortir; il n'y a que la priſon dont je ne ſache point faire un bon uſage.

Je ſuis fort aiſe du mariage d'Hauterive: il eſt mon ami, c'eſt un garçon de courage & d'eſprit. Pourquoi le public veut-il être ſi étonné? La Dame eſt majeure, l'amour ne demande jamais le dénombrement du bien & ne conſulte jamais Bouchet ni D'Hozier ſur les Généalogies: le ſecret eſt d'être aimable, & d'être aimé; quand cela eſt, on eſt auſſi riche que Créſus & noble comme le Roi. Peut-être même mon ami a-t-il eu l'adreſſe de ſe faire connoitre à la Ducheſſe.

Adieu, Madame, la ſolitude ne vous a point encore abrutie. Courage, vous avez de l'eſprit aſſez pour ſoutenir celle des deſerts.

* *Voyez ci-deſſus Lett. LXXXVII.*

XCVI.

XCVI. LETTRE.

De la Comteſſe de Guiche au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Novembre 1667.

LA fievre continue que j'ai eu dix jours, Monſieur, m'a empêché de pouvoir plutôt vous remercier de la part que vous avez priſe au retour de Monſieur le Comte de Guiche, & à l'honneur que la Reine m'a fait, en me faiſant Dame du Palais. Vous auriez tort de croire que je puſſe oublier mes amis, & vous moins qu'un autre, étant votre amie très ſincere depuis longtems.

XCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Tellier.

A Chaſeu, ce 18 Novembre 1667.

IL y a plus de ſix ſemaines que je me donnai l'honneur de vous écrire. Je ne vous parlai point de mon retour, parce que je crus que ce ſeroit aſſez pour y faire ſonger que de vous faire ſouvenir de moi. Cependant, Monſieur, je n'ai point reçu de réponſe, & j'ai des affaires preſſées à Paris, ſoit en demandant, ſoit en défendant. Je vous mandai dès l'année paſſée, que la plus grande pourtant que j'euſſe au monde, étoit de m'aller jetter aux pieds du Roi, de remercier Sa Majeſté des dernieres graces qu'elle m'avoit faites, & de la ſupplier très

très humblement d'oublier tout ce qui lui avoit pu déplaire dans ma conduite. C'eſt encore ce que j'ai aujourd'hui fortement dans le cœur: néanmoins, Monſieur, je ſuis tellement réſigné à ſes volontez, que s'il ne juge pas encore à propos de me faire cette grace, j'attendrai avec patience tout ce qu'il voudra faire de moi. Je vous conjure ſeulement, Monſieur, de lui demander encore pour moi ſa protection, & qu'il ne m'abandonne pas à la chicane de quelques miſerables, qui ſe prévalent de mes malheurs & de mon abſence. S'il ſavoit combien j'ai été touché de voir qu'en me châtiant il a eu la juſtice de me garantir d'oppreſſion, il ne me croiroit pas indigne de ſes bontez. Je vous ſupplie très humblement, Monſieur, de m'en procurer la continuation, & de me croire aſſurément, &c.

XCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 26 Novembre 1667.

JE vous laiſſai avant-hier en un état qui me donne de l'inquietude. Je vous ſupplie, Monſieur, de me faire ſavoir ſi vous avez été obligé de vous faire ſaigner une ſeconde fois, & comment va votre fluxion; mais ce dont je vous prie inſtamment, c'eſt d'avoir ſoin de votre ſanté, & de vous moins appliquer au travail que vous ne faites. Car ce même zèle qui vous porte avec tant de chaleur à faire tant de bonnes œuvres, vous

empêchera enfin de les pouvoir continuer, us ne le règlez ſuivant vos forces. Je m'é- ici en faiſeur de remontrances, aſſez contre naturel ; mais c'eſt que je prens un très d intérêt en tout ce qui vous touche, & n ne peut être plus que je le ſuis, &c.

XCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 9 Decembre 1667.

ıe doute pas, Monſieur, que vous n'ayez çu une Lettre que je vous écrivis l'Eté der- , par laquelle je vous témoignois le déplai- ue j'avois de n'être pas auprès du Roi pen- ſa Campagne, pour être témoin de ſa e, & pour eſſayer d'y contribuer en quel- façon par la perte même de ma vie. Vous ez bien, Monſieur, qu'ayant fait trente durant ce métier-là en l'abſence de S. M. us des Généraux qui ne m'ont peut-être oujours rendu juſtice, je l'aurois fait de cœur à la vue du Roi. J'en demandai la ıiſſion à Sa Majeſté, qui ne m'en jugea pas re digne. Cependant je vous dirai de la leure foi du monde, que la continuation châtimens, & le refus des graces ne m'ô- pas du cœur le zèle ardent que j'ai toujours our ſa perſonne. Quelque raiſon que vous iez, Monſieur, qu'il y a de l'aimer, peut- ſerez-vous ſurpris que cette amitié réſiſte à iſon, à la deſtitution de Charge & à l'exil.

Ce-

Cependant vous en ſerez perſuadé, quand je vous aurai dit mes raiſons.

Premierement, Monſieur, vous ſavez la tendreſſe & l'admiration que je vous ai témoignée pour le Roi; & je ne dis pas que me confiant trop en ces ſentimens-là en la croyance qu'on ne pouvoit faillir avec de ſi bons principes, & en quelque ſorte de mérite que je pouvois avoir d'ailleurs, je ne me ſois un peu relâché de ma conduite, & que je n'aye donné priſe ſur moi à mes ennemis.

Lorſqu'on me voulut faire une affaire auprès du Roi en 1664 à Fontainebleau, vous ſavez la converſation que j'eus avec Sa Majeſté, & vous futes témoin des tranſports de joye que j'eus pour les bontez qu'elle m'avoit témoignées. Cette converſation, Monſieur, me fit ſi bien voir que le Roi eſt bon & juſte, & même qu'il fut bien aiſe de me trouver innocent, que rien ne m'ôtera jamais de l'eſprit, qu'il ne me châtie que parce qu'il croit que je le mérite. Et quand l'adverſité dure un peu longtems; que la Nature qui ſouffre, me dit que mes ſervices paſſez devroient bien me faire obtenir quelque grace; & que mes peines ſont plus grandes que mes fautes: la Raiſon, ſoutenue de l'eſtime infinie que j'ai pour mon Maitre, me repréſente que des gens en qui il a créance, ont rendu de méchans témoignages de moi; qu'y ayant quelque fondement à ces rapports, il n'y a plus que l'exageration qu'on a faite de ma mauvaiſe conduite, qui l'oblige de prolonger mon châtiment; & c'eſt ce plus ou ce moins qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe connoitre.

Voilà, Monſieur, ce qui fait que j'aime le Roi, quoi qu'il me faſſe. Je ne ſai ſi le tems

eſt

ſt encore bien loin, ou s'il eſt proche, auquel a Majeſté connoitra que je ne ſuis pas tout-à-ait indigne de ſes graces; mais je ſuis aſſuré ue Dieu a trop de ſoin de moi pour ne lui pas aire connoitre cela un jour. Je ne doute pas, Monſieur, que vous ne ſoyez fort aiſe que cela rrive, car perſonne n'aime plus Sa Majeſté ue vous, & je ſuis tout-à-fait perſuadé de vo-re amitié pour moi.

C. LETTRE.

De Madame de G.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Decembre 1667.

JE me conſolois de n'avoir point de vos nouvelles, dans l'eſpérance que j'avois de vous voir bientôt ici; mais, Monſieur, vous ne venez ni vous n'écrivez, & croyez-vous que vos amies s'accommodent longtems de ce procédé? Pour moi, je vous le dis, je ne l'approuve pas, & vous devriez du moins faire réponſe à deux de mes Lettres, depuis leſquelles je n'ai pas ouï parler de vous; car cela me met en peine de votre ſanté, & l'on ne ſait où vous êtes. Si vous ſongez à revenir, il me ſemble qu'il eſt tems d'y penſer. La ſaiſon n'eſt gueres belle pour la Campagne, quoique la Cour y ſoit encore; mais on nous fait eſpérer qu'elle ſera ici aux Rois. On y danſe un Balet, & une de nos amies en eſt, qui naturellement n'aime pas trop ces ſortes de plaiſirs. Vous ſavez qu'elle eſt d'aſſez bon goût, pour aimer préférablement à toute autre choſe la converſation des gens d'eſprit, & ſur-

ſur-tout de ſes amis. De vous dire que Monſieur de Valois eſt mort: que la Paix ſe fait en Angleterre : que l'on parle de guerre contre l'Eſpagne: que tout le monde ſe croit malheureux; je croi que c'eſt ne vous rien apprendre, & j'aime mieux vous dire que la Comteſſe me parle ſouvent de vous, qu'elle vous fait mille amitiez, & que je ſuis de tout mon cœur, &c.

CI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Dom Coſme.

A Paris, ce 25 Decembre 1667.

JE vous croyois encore auprès de Toulouze, M. R. P. lorſque j'ai appris par la Gazette avec quels applaudiſſemens vous avez prêché devant le Roi aux Thuilleries. Ce ſuccès-là vous eſt ſi ordinaire, qu'il vaudroit autant vous faire compliment ſur ce que vous ſavez parler François, que de vous en faire ſur ce que vous ſavez dire de belles & de bonnes choſes. Outre qu'aſſurément vous aimeriez mieux la converſion du pécheur que ſes louanges. Ainſi je ne vous dirai rien là-deſſus, M. R. P. ſinon que je voudrois bien avoir été un de vos auditeurs, & je vous aſſure que la Cour & ſes pompes n'ont point de part à mon ſouhait. Ce n'eſt pas que j'aye encore fait comme vous le voudriez, M. R. P. mais il n'eſt pas imaginable combien je ſuis détaché de la fortune, & réſolu de ne plus gueres faire de démarches de ſon côté, ou du moins d'avances.

Pour la folle paſſion dont vous m'avez vu entêté, mon cœur eſt abſolument guéri; je l'appelle folle, non pas tant au mépris de l'amour, que

ue du ſujet qui le cauſoit. Il eſt vrai que le
ms & l'abſence ont tellement laiſſé, ſi cela ſe
ut dire, les coudées franches à ma Raiſon, que
ii honte d'avoir ſi longtems balancé à mépri-
r la plus lâche inconſtance qui ſe ſoit jamais
ue. Vous remarquerez, s'il vous plait, M. R. P.
ue c'eſt la conjoncture qui me la fait trouver
nique en ſon eſpece, & non pas le change-
ient, dont il y a tous les jours mille exemples.
e comprenois bien la noirceur de la ſingulari-
é de celui-là, lorſque j'eus l'honneur de vous
oir à la Baſtille; mais une longue accoutu-
iance à aimer Madame de **** & à en être
imé, m'obligeoit de me flatter de l'eſpérance
e la pouvoir faire revenir à moi avec tant de
iarques d'un véritable repentir, & un procé-
é à l'avenir ſi tendre & ſi honnête, que tout
ela effaceroit cette tache de ſa vie: je lui
herchois des excuſes, & je me diſois des rai-
ons bien meilleures que les ſiennes, tant j'étois
ıgénieux à me tromper moi-même. La vérité,
1. R. P. eſt que les ſens étoient encore alors
iaitres de la Raiſon. Je diſois de ma Maitreſſe,
omme Ovide de la ſienne:

Averſor morum crimina, corpus amo.

La citation eſt un peu profane, faite à un
iomme comme vous; mais je n'en ſai point de
ılus ſainte. Si j'avois lu autant les Peres que
'ous, peut-être vous en ferois-je quelque autre.
Après tout, il faut plus regarder ſi les choſes
ont dites à propos, que d'où elles viennent.
.e vers d'Ovide dit bien ce que je veux dire,
& c'eſt aſſez.

Mais, M. R. P. j'ai un peu étendu cette ma-
iere: je ne l'aurois pas fait, ſi vous n'y aviez

eu

eu quelque intérêt ; j'ai cru qu'il ne vous déplairoit pas de voir un ouvrage de vos mains en ſa perfection. Si vous avez ſouhaité de me voir ſans amour pour Madame * * * *, vous avez contentement. On n'en peut être plus dégagé que je le ſuis ; ni de meilleur cœur à vous, &c.

CII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 30 Decembre 1667.

JE penſe, Mademoiſelle, que vous avez bien mauvaiſe opinion de moi quand je vous tiens ſi mal la promeſſe que je vous fais depuis ſi longtems de vous aller voir, ſans le faire. J'y ai été trompé le premier ; & ſi vous voulez ſavoir préciſément quand j'arriverai à Paris, prenez la peine de le demander au Roi, c'eſt lui qui règle mes pas ſur cela. Je voudrois bien qu'il les adreſſât où vous êtes, ou qu'il vous envoyât où je ſuis. Ce dernier ſouhait s'eſt placé naturellement au bout de ma plume ; je ne l'effacerai pas, je me contenterai ſeulement de le deſavouer en vous aſſurant, Mademoiſelle, que ſi vous étiez jamais exilée & moi en liberté, je vous irois chercher, fût-ce à Kimper. Je ferois bien du chemin auſſi pour les deux petites Comteſſes & pour la Ducheſſe Couſine. Mais enfin, Mademoiſelle, en attendant quelqu'un de ces évenemens, écrivons-nous. Je ne vous demande que des nouvelles, & je vous promets des réflexions ; le parti eſt très honnête : je ne vous quitterois pas à ſi bon marché, ſi vous aviez

aviez le loiſir, vous autres gens du monde, de moraliſer.

CIII. LETTRE.

* Réponſe du Pere Dom Coſme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Janvier 1668.

VOUS me rendez bien glorieux, Monſieur, en me donnant tant de part dans l'honneur de votre ſouvenir : il faudroit que vous ſuſſiez à quel point je vous honore, pour ſavoir combien je conſidere cette grace. Celle que le Roi m'a faite en me rappellant ici, me donne bien moins de joye, parce qu'elle a des ſuites qui m'effrayent. Vous ſavez bien que ce n'eſt pas une petite affaire que d'avoir à prêcher à la Cour, & qu'on eſt toujours entre deux écueils par la crainte de manquer de zèle ou de prudence. J'attens l'un & l'autre du Ciel, auſſi-bien que votre retour, dont j'aurai une joye extrême.

Je ne vous dis rien ſur le chapitre de la Dame dont vous me faites l'honneur de me parler : le miniſtere où elle m'employoit, m'impoſe un ſilence ſi auſtere, que tout ce que je vous en puis dire, c'eſt que ſes affaires & ſa ſanté ne ſont pas en aſſez bon état, pour lui faire aimer Paris. Vous êtes bien heureux, Monſieur, d'avoir briſé vos liens : il n'y en a point de cette nature qui ne ſoient toujours dangereux, & très ſouvent incommodes. Je croi bien que votre ſortie de la Baſtille vous a rendu plus d'une liberté. Si j'étois maitre de

* *A la Let. CI.*

la mienne, Monſieur, je vous irois chercher juſques dans votre ſolitude; nous y parlerions de ce grand Maitre qu'on ne ſe repent jamais d'avoir ſervi, & j'aurois le plaiſir de vous dire quelquefois moi-même, qu'on ne peut être avec plus de reſpect que moi, &c.

CIV. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Janvier 1668.

J'AVOIS toujours eſperé que vous reviendriez un peu nous voir, je vous croyois même trouver ici à mon retour de Normandie: mais enfin vous êtes encore chez vous, je n'entends même point parler de vos affaires: cela me donne, je vous aſſure, mon cher Couſin, bien de l'inquiétude; car après tout, il faut revoir ſes amis & mener une vie douce avec eux, s'il y a moyen. Ce n'eſt pas le plus méchant parti, de la maniere dont la Cour & le monde ſont tournez préſentement.

Voyez ſi je ne vous ſuis point bonne à quelque choſe: du moins je pourrai bien, ce me ſemble, preſſer les gens qui ſe mêlent de votre retour. Enfin diſpoſez de moi: vous êtes bien perſuadé, je croi, que ce ſera avec plus de zèle & d'amitié que qui que ce ſoit, aſſurément; auſſi ne vous en fais-je pas davantage compliment.

J'ai trouvé ici Madame .... fort chagrine de l'état de ſes affaires, & beaucoup auſſi de

ce

te qu'il ſemble que vous ne ſoyez plus pour elle comme vous étiez quand vous êtes parti. Elle m'en a dit quelque choſe, & j'ai pris la liberté de vous condamner ſur l'étiquette du ſac.

Mandez-moi un peu la vie que vous faites; celle que nous faiſons n'eſt pas fort agréable, chacun a ſes chagrins; & par-deſſus tout il y a la plus grande gueuſerie parmi les Courtiſans, que vous ayez jamais vue.

On parle fort de la paix, & on commence à la ſouhaiter, parce qu'on ne voit pas que la guerre ſerve de beaucoup; mais pour mieux parler, on ne ſait que ſouhaiter.

CV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Fieſque.

A Buſſy, ce 11 *Janvier* 1668.

J'AVOIS eſperé auſſi-bien que vous, ma belle Couſine, que je retournerois à la Cour à la fin de la Campagne; mais cela ne s'eſt pas fait, comme vous voyez, & je ne ſaurois vous dire quand il ſe fera: s'il dépendoit de moi ſeul, je vous en parlerois plus poſitivement, & vous croyez bien que j'aimerois mieux être avec vous, & avec le reſte de mes amis, particulierement l'Hiver, qu'à la campagne. Cependant je vous aſſure qu'on ne s'y peut pas moins ennuyer que je fais. Je trouve autant de douceur à mettre ordre à mes affaires, que j'en trouvois autrefois à les ruïner. Je me fais une occupation de cela, d'embellir mes maiſons, d'y recevoir mes amis de Province, de les aller revoir, &

d'entretenir commerce avec mes amis de la Cour. Enfin les jours d'Eté, comme je vous ai déja mandé, m'ont paru trop courts. Il eſt vrai que je ne ſaurois aſſez admirer l'état où je me trouve; vous ſavez combien je ſuis prompt & ſenſible, combien j'aime à me réjouir avec des gens qui entendent raillerie. Je ſuis encore le même ſur tout cela; cependant je ſuis dans une tranquillité d'eſprit où je n'ai jamais été que depuis que je ſuis ſorti de la Baſtille. Je n'eſpere rien aujourd'hui, mais auſſi je ne crains rien, & autrefois je craignois tout, & je n'eſperois gueres; ma fortune que je voyois traverſée par mille ennemis, me tenoit en de continuelles allarmes, & je n'y aurois pu réſiſter ſans la belle paſſion que vous connoiſſiez, dont je faiſois alors tous mes plaiſirs.

A propos de cette paſſion, vous me mandez que le digne ſujet qui la cauſoit, a bien du chagrin de ce qu'il ſemble que je ne ſuis plus pour lui comme j'étois, quand nous nous dimes adieu; qu'il vous en a fait des plaintes, & que vous avez pris la liberté de me condamner ſur l'étiquette du ſac.

A cela je vous répons, qu'on ne peut pas être plus changé que je le ſuis ſur ce chapitre, & en voici la raiſon : c'eſt que lorſque je lui promis d'être ſon ami, & de n'être que cela, l'amour que j'avois encore dans le cœur pour elle, me faiſoit acquieſcer à ſes volontez, en me flattant de l'eſpérance qu'elle pourroit un jour revenir à moi; mais le tems & l'abſence m'ayant guéri de cet amour, les réflexions que j'ai faites ſur la conjoncture de ſon changement, m'ont mis dans le cœur un grand mépris pour elle; & quoi qu'elle vous diſe,

je

je ſuis aſſuré qu'elle ſait bien que j'ai raiſon.

Pour ce qui eſt de la liberté que vous avez priſe de me condamner ſans m'entendre, je trouve que vous avez fort bien fait; il ne faut jamais rien dire de fâcheux à ſes amis, quand la complaiſance qu'on a pour eux, ne ſauroit leur nuire. Du tems que votre amie étoit encore en état de ne ſe pas deshonorer, comme elle a fait, par une horrible ingratitude, vous auriez été reſponſable de ſa perte, ſi vous l'aviez flattée; mais aujourd'hui qu'elle n'a plus rien à perdre, & que même ſon repentir ne lui ſerviroit de rien à mon égard, vous avez raiſon d'approuver ſes plaintes, & je veux bien même que vous lui diſiez que vous n'avez jamais vu un procédé ſi fou ni ſi brutal que le mien. Mais auſſi quand nous nous reverrons, vous ne ſauriez me refuſer ſans injuſtice une pareille complaiſance. J'attens que vous me diſiez pis que pendre d'elle. Car vous ſavez bien en conſcience qu'elle mérite mieux ce traitement-là que moi.

Je ſerois bien fâché que la Paix ſe fît; car j'eſpere que la Guerre me donnera moyen de ſervir encore le Roi, dont les mauvais traitemens ne m'ont pu guérir. Je l'aime toujours, quoi qu'il me faſſe; car je ſuis perſuadé que s'il me connoiſſoit, il me traiteroit mieux, & j'eſpere qu'il me connoitra un jour.

Pour les offres que vous me faites de preſſer ceux qui ſe mêlent de mon retour, je vous dirai que ſi j'avois quelqu'un à employer pour cela, je m'adreſſerois à vous, parce que je ſuis aſſuré que vous m'aimez. Je vous en rends donc mille graces.

CVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de . . . .

A Buſſy, ce 4 Janvier 1668.

J'AI eu tant de peur pour vous, Madame, que je viens d'avoir de la joye d'apprendre que vous n'étiez que malade : il y avoit ſi long-tems que je n'avois eu de vos nouvelles, & j'ai tant de confiance en votre amitié, que j'appréhendois que vous ne fuſſiez morte ; mais puiſque ce n'eſt que de la bile qui vous tourmente, j'eſpere que vous vous en déferez, comme j'ai fait de la mienne. Il n'eſt pas concevable combien j'ai de ſanté, je croi que Dieu me remplace en cela le bien qu'il m'ôte d'ailleurs. L'eſperance & la crainte où j'étois toujours à la Cour m'échauffoient ſi fort le ſang, qu'il falloit ſouvent m'en tirer, c'eſt-à-dire, donner une moitié de ma vie pour ſauver l'autre. Aujourd'hui la mauvaiſe fortune me donne une tranquillité admirable. Vous ne ſauriez comprendre, Madame, combien une doſe d'adverſité eſt quelquefois ſalutaire. Je vous avoue que ce breuvage eſt un peu amer, & que même il faut avoir la tête bonne, pour que les vapeurs ne la faſſent pas tourner ; mais avec un peu de peine au commencement, on s'y accoutume à la fin, & ce remede fait des effets merveilleux. Vous autres gens du monde me traiterez de Charlatan, & je ſuis aſſuré que vous prendriez plutôt du vin émétique que le breuvage que je vous propoſe ; auſſi, peu de gens s'en ſont-ils jamais ſervis que par force.

J'ai

J'ai du déplaiſir auſſi-bien que vous du traitement que reçoit notre ami, & j'aimerois mieux que ce fût un autre homme de mérite que lui qui ne fût pas de mes amis, qui aidât à me conſoler par l'exemple de la mauvaiſe fortune, de tout ce qu'on m'a fait depuis trois ans.

Au reſte, je vous prie de ne montrer les Lettres que je vous écris, qu'à Monſieur ***. Vous ſavez que les gens qui ſont en l'état où je ſuis, ne ſauroient parler de maniere qu'on n'y trouve à redire ; s'ils ſont gais, ils aigriſſent leurs ennemis; s'ils ſont chagrins, ils font craindre leur reſſentiment. Pour moi, on ne me trouveroit pas aſſez abbattu ; & quoique j'aye de la fermeté de reſte, je ſerai bien aiſe qu'on ne me donne pas de nouveaux ſujets de l'exercer.

CVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 20 Janvier 1668.

JE ſuis bien obligé à Madame d'Orval du ſoin qu'elle a pris de me faire faire ſon portrait; je vous ſupplie, Mademoiſelle, de l'en bien remercier pour moi, en attendant le compliment que je lui en ferai moi-même, ſitôt que je l'aurai reçu.

Pour le vôtre & celui de mon *Cœur*, je m'y attens pour le Carême; ſi je les allois recevoir moi-même de vous, vous n'en ſeriez pas fâchée ni moi non plus. Cela ſe pourroit bien faire: car enfin tout finit, les exils & les priſons auſſi

bien que les amourettes, & quelquefois même les unes font finir les autres.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Cependant comme l'heure de cette fin eſt incertaine, il ſe faut précautionner contre l'abſence par des commerces de Lettres avec ſes amies. Je n'en ai point, Mademoiſelle, dont je faſſe plus d'eſtime que de vous; & quoique l'avanture qui m'eſt arrivée depuis deux ans, me dût donner de l'humilité, j'oſe vous dire que vous ne vous rebuterez pas de moi à force de me connoitre : mais auſſi vous avez le cœur bien fait, & je ſuis aſſuré que ſi vous aviez un Amant, vous ne rompriez pas avec lui pour le voir perſécuté.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Au reſte, Mademoiſelle, quoi que le Roi m'ait fait, je ne ſaurois me laſſer d'admirer ſon génie. Quand il eſt dans les plaiſirs, on diroit qu'il eſt né pour cela. Quand il s'adonne aux affaires, c'eſt avec une application incroyable. Quand il eſt à l'Armée, il n'y a que pour lui. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que c'eſt un Prince fort extraordinaire, & que s'il peut une fois ajouter à toutes ſes vertus, celle de me faire du bien, il ne lui en manquera aucune.

Vous ne ſauriez me mander rien de plus agréable que le ſouvenir que les Comteſſes ont de moi; ce ſont des amies celles-là, qui redoublent de tendreſſe pour leurs amis malheureux.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Je

Je rends cent mille graces à Meſdames de ***** des mille complimens qu'elles me font; je ſuis aſſuré qu'elles n'ont pas eu la moindre tentation de ceſſer de m'aimer, quand elles m'ont vu à la Baſtille.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

Pour Madame de Monglas, vous voyez bien, Mademoiſelle, par mes petits vers, que vous ne m'avez pas perſuadé; je ſai fort bien à quoi m'en tenir.

Cela ſoit dit en paſſant,
Pour celle que j'aimois tant.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 6 Février 1668.

J'AI bien de la joie, Mademoiſelle, du plaiſir que vous avez à recevoir de mes Lettres; cela me rendra encore plus ſoigneux de vous écrire: car perſonne n'aime tant à réjouir ſes amis, que moi les miens.

Je ne doute pas que Madame de Monglas ne me trouve peu divertiſſant; mais qu'elle s'en prenne à elle-même, elle a dû s'y attendre, comme je lui dis dans ce Rondeau que je vous envoye. J'ai vu le tems que mes Lettres lui ſembloient bien plus agréables qu'à vous; il eſt vrai que j'ai perdu à ſon égard tous mes agrémens, quand j'ai perdu ma fortune. J'ai grand tort auſſi, Mademoiſelle, de n'être pas toujours

heureux, pour être toujours aimé d'une ſi digne Maitreſſe. Mais laiſſons cette matiere, & parlons de la guerre.

Il vient de paſſer dix mille homme à ma porte: il n'y a pas eu un Officier tant ſoit peu hors du commun qui ne me ſoit venu voir. Bien des gens de la Cour ont couché céans, je dis même des gens qui n'étoient pas mes amis particuliers. Je croi que le Roi eſt préſentement à Dijon. J'envoyai hier un Gentilhomme à S. M. avec une Lettre, * par laquelle je la ſupplie de trouver bon que je me rende auprès d'Elle en ce voyage. Je vous manderai la réponſe que j'en recevrai. Je penſe qu'il va dans la Comté de Bourgogne, & je ne doute pas qu'il ne réuſſiſſe en tout ce qu'il entreprendra; car Dieu eſt d'ordinaire pour les plus forts, & pour les plus ſages.

* *Voyez ci-deſſous page* 148.

CIX. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Buſſy.

A Auxonne, ce 9 Février 1668.

EN même tems que j'ai reçu votre Lettre du 4 de ce mois, quoique le Roi ne fît que d'arriver ici, & qu'il fût fort occupé, j'ai trouvé un tems favorable pour préſenter celle que vous écrivez à S. M. qui l'a lue d'un bout à l'autre, & m'a témoigné vous en ſavoir gré.

Quand je lui ai demandé s'il vouloit que vous vinſſiez ici, il m'a dit que pour ce voyage il ne le vouloit pas, & que vous priſſiez patience.

J'eſpere

J'eſpere que ce ſera pour la Campagne prochaine. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour votre ſervice. Je vous prie d'être perſuadé que perſonne n'auroit plus de joie que moi de pouvoir contribuer à votre ſatisfaction, & de vous faire connoitre que perſonne ne peut être plus, &c.

CX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 16 Février 1668.

MONSIEUR de Noailles me vient de faire réponſe, qu'il avoit preſenté ma Lettre au Roi: que S. M. l'avoit lue toute entiere, & lui avoit dit que ce ne ſeroit pas pour cette Campagne, mais que je me donnaſſe encore patience.

Dole s'eſt rendue le 14 de ce mois; le Roi leur a accordé les mêmes privileges qu'ils avoient ſous le Roi d'Eſpagne, & de là a marché à Gray, qui, je croi, fera encore moins de réſiſtance.

Voilà faire la guerre, cela, Mademoiſelle. Vous m'avouerez qu'un Roi de trente ans, qui après une longue & rude Campagne, quitte au plus fort de l'Hiver de grands plaiſirs, & vient en s'expoſant comme un ſoldat de fortune, conquérir en trois ſemaines une grande Province, n'a pas tout ce qu'il mérite, quand il n'a que le plus beau Royaume du monde.

MONSIEUR a été juſqu'à une petite journée d'ici. Je lui avois envoyé offrir ma maiſon, des chevaux de ſelle, une chaiſe, & un caroſſe.

S'il eût paſſé outre, il s'en fût ſervi; mais le Roi lui a fait dire par le Comte de Grammont de s'en retourner, & que Dole étoit pris.

S'il arrive quelque autre choſe, je vous le manderai; je ſuis ici à la ſource des nouvelles. Je ne comprens pas comment on peut vivre éloigné de la Cour. Je vous aſſure que vous me faites grand' pitié vous autres gens exilez; mais il faut prendre patience & eſperer que vos maux ne dureront pas toujours.

Au reſte, vous me mandez que je vous témoigne bien de l'aigreur contre Madame de Monglas. Je vous aſſure pourtant, Mademoiſelle, qu'on n'en ſauroit gueres moins avoir contre elle que j'en ai; pour de l'indifférence accompagnée d'un air un peu goguenard, je ne le dis pas. Tant que je n'ai pas été bien dégagé, j'ai été furieux, quand je ſongeois qu'elle avoit rompu avec moi durant ma priſon; & la vengeance que j'en voulois prendre alors, étoit proportionnée à l'amour dont j'étois encore rempli: mais aujourd'hui que le tems m'a deſabuſé d'elle, je me trouve ſi heureux d'être hors de ſes mains que je n'ai plus de colere, & il ne me reſte ſur ſon ſujet qu'une certaine démangeaiſon de plaiſanter qu'elle ne ſauroit condamner ſans choquer ſes propres intérêts, puiſque la plaiſanterie eſt la plus ſure marque du dégagement de mon cœur, qui eſt la choſe qu'elle m'a ſi inſtamment demandée.

Vous me ſurprenez beaucoup de me mander qu'elle travaille fort eſſentiellement à me rendre ſervice; après les beaux ſentimens de piété qu'elle m'avoit témoigné avoir, je me ſerois plutôt attendu à ſes prieres au Ciel, qu'à ſes bons offices à la Cour.

CXI.

CXI. LETTRE.

Du Comte de Grammont au Comte de Buſſy.

A Mombard, ce 16 Février 1668.

SI je n'avois pas un ordre du Roi exprès de faire diligence, je ne paſſerois pas à la porte de mon ami Buſſy ſans aller l'aſſurer de mes très humbles ſervices. J'ai trouvé ici heureuſement un homme à vous, qui m'a promis de vous rendre ma Lettre. Je crois que ce que je dirai à Monſieur l'obligera de s'en retourner.

Salins, pluſieurs Châteaux & Dole ſont pris: on va à Gray, & les Députez de Dole ſont partis pour les faire rendre. Voilà tout. Je ſuis fort votre ſerviteur & votre ami.

CXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 28 Février 1668.

JE ne vous ai pas encore remercié de la derniere grace * que vous m'avez faite, parce que j'avois attendu que vous fuſſiez un peu plus en repos que vous n'étiez. Mais aujourd'hui, Monſieur, je vous dirai que ſi vous aviez beſoin de ma vie, je vous la donnerois du meilleur de mon cœur.

On m'écrit que le Roi partira bientôt pour

* *Voyez Lett. CIX.*

la Flandre. Je vous ſupplie de me mander ſi vous ne trouvez pas à propos que je lui écrive, & le tems qu'il faudra que je le faſſe. Mais ce dont je vous conjure, c'eſt de croire que vous n'avez perſonne au monde qui ſoit tant à vous que, &c.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T . . .

A Buſſy, ce 5 Mars 1668.

JE viens d'apprendre que vous aviez été malade, & en même tems que vous vous portiez bien, Madame. Je vous aſſure que j'en ſuis fort aiſe, & qu'il ne peut jamais vous rien arriver à quoi je ne m'intéreſſe extrêmement.

Vous voulez bien, Madame, que je vous diſe le chagrin que j'ai eu depuis trois ſemaines. J'ai vu la guerre à quinze lieues de chez moi, ſans oſer y aller. Je ſuppliai très humblement le Roi de me le permettre, mais Sa Majeſte ne le jugea pas à propos. Cependant, Madame, je vous aſſure que je n'ai jamais tant ſouffert qu'en cette rencontre. J'ai fait ce métier-là trente ans durant ſous des Généraux dont les uns n'ont pas voulu, ni les autres pu faire valoir mes ſervices ; & lorſque le plus grand Roi du monde va lui-même commander ſes Armées & juger du mérite des gens, je me trouve dans ma maiſon comme un miſérable Provincial. Je ſuis preſque au deſeſpoir, Madame, quand je ſonge que j'aurai vêcu dans un regne plein de merveilles, auxquelles le moindre ſoldat

ſoldat des Gardes aura plus de part que moi. La confiance que j'ai en la bonté du Roi me ſoutient un peu. Il n'eſt pas ſi accompli qu'il eſt, ſans être miſericordieux : j'eſpere même qu'il aura quelque égard à mes ſervices paſſez, & Dieu eſt trop juſte pour ne lui pas faire connoitre le zèle que j'ai toûjours eu pour ſa gloire & pour ſa perſonne.

Si je me laiſſois aller, Madame, je ne finirois pas ſi-tôt ſur le chapitre des louanges du Roi ; car outre le plaiſir que j'ai d'en parler, je ſai combien je vous fais ma cour. Mais quelque juſtes qu'elles ſoient, comme l'état préſent de ma fortune pourroit rendre ſuſpecte l'intention avec laquelle je les donne, j'attendrai une autre ſaiſon pour m'abandonner ſur ce ſujet. Et cependant, Madame, je me contenterai de vous dire que perſonne n'eſt plus véritablement que moi, &c.

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 10 *Mars* 1668.

IL me ſemble que pour des gens qui ont bien de l'amitié l'un pour l'autre, il y a longtems que nous ne nous diſons mot, Mademoiſelle. Cependant je vous ai écrit le dernier, & je ſuis à la campagne. Mais ne ſeriez-vous point tombée malade, car vous êtes un peu ſujette à caution ſur ce chapitre ? Je vous aſſure que j'en aurois bien du chagrin ; & ne vous allez

pas.

pas mettre dans la tête que ce ſoit pour mon intérêt : je ſerai fort aiſe que vous m'écriviez quand vous vous porterez bien ; mais quand vous ſerez malade, je ne ſongerai qu'à votre ſanté. Si je n'en étois préſentement en peine, je vous ferois reſſouvenir de votre portrait, & de celui de mon *Cœur*, car voici le tems que vous m'avez promis d'y faire travailler. Au reſte, ne penſez pas toutes deux que vous en ſoyez quittes, s'il arrive que je vous revoye avant que vous me les ayez donnez. Dans tous les tems, je vous veux avoir dans ma Galerie auſſi bien que dans mon cœur, & je vous aurai.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 1. *Avril* 1668.

JE vous comptois, Madame, pour une de mes meilleures amies, & vous êtes une de celles qui me négligez le plus. Si vous avez eu une Lettre de cachet pour ne point écrire en Bourgogne, comme moi pour ne point aller à Paris, je vous pardonne ; ſinon vous avez tort. Avouez-le, Madame, & méritez une amniſtie par un avenir plus exact. Les malheureux ſont ſur le pied gauche ; & comme l'adverſité eſt l'épreuve de l'amitié, le moindre relâchement paſſe auprès d'eux pour un oubli. Mandez-moi des nouvelles, Madame ; & moi qui ai du loiſir de reſte, j'en ferai les Commentaires.

CXVI.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 1. Avril 1668.

QU'ETES-vous devenue, Madame, qu'on n'entend point parler de vous ? car avec tout le reſpect que mon ſexe doit au vôtre, je vous maintiens que c'eſt à vous qui êtes mon amie, à avoir ſoin de moi en l'état où je ſuis. Il y a longtems que vous ne m'avez écrit. Vous ne ſauriez douter que je ne ſois en Bourgogne, puiſque vous ne me voyez point à Paris, & moi je ne ſai ſi vous y êtes. Apprenez-moi donc de vos nouvelles, Madame, & de celles de notre amie. Si après cela vous avez un moment de reſte, apprenez-moi des nouvelles du monde. Si mes autres amies m'avoient auſſi peu inſtruit que vous depuis quelque tems, je ſerois dans une ignorance craſſe.

CXVII. LETTRE.

De Madame de .... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Avril 1668.

JE croi que vous ſavez la Paix faite. Le Courier arriva Vendredi, qui apporta nouvelles de la Ratification à Aix la Chapelle. Quand les Rois l'auront ſignée, alors on la publiera, & l'on ne croit pas que ce ſoit plutôt qu'à la fin du mois.

CXVIII.

CXVIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Avril 1668.

C'EST à mon gré un cruel tourment que d'avoir un procès, Monſieur, & des amis abſens. On n'a pas le tems de faire ſon devoir avec eux, quand on remplit tous ceux du Palais. J'eſpere que je mettrai bien-tôt mon chicaneur à la raiſon, & puis je ſerai à vous ſans diſtraction. On commence à jouïr de la Paix, nos jeunes Courtiſans font merveilles en galanteries & font revivre les vingt-quatre Violons à la Place Royale. Je ne vous en parle que ſur des récits; & quoique je ſois dans le même lieu, il n'y a de différence de moi à ceux qui ſont éloignez, que d'apprendre ce qui ſe paſſe ici un peu plutôt qu'eux. Les Comteſſes ſont tellement de la Cour, & moi ſi peu, que je paſſe des ſiècles ſans les voir. Je paſſe mes jours avec la Ducheſſe Couſine qui eſt toujours malade, & l'Abbé Illerin qui eſt de notre partie; quand ma vie ſera plus heureuſe, mes Lettres vous réjouïront davantage. On ne parle ici que de la fête qui doit être à Verſailles au premier jour, on en conte des choſes incroyables, & pour moi je ne les puis comprendre ni en parler que je ne les aye vues. Madame de *** m'a dit qu'elle vous mandoit toutes les nouvelles, elle n'y aura pas oublié la mort de Madame de Villequier, non plus que la Coadjutorerie de Reims pour l'Abbé le Tellier. Monſieur le Tellier eſt in-

con-

consolable de la mort de sa fille. Il y a deux hommes ici qui sont morts de la peste: si cela continuoit, je crois que j'irois en original dans votre Galerie.

CXIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12 Avril 1668.

C'EST à moi à gronder, Monsieur le Comte; j'ai été malade & je n'ai pas ouï parler de vous. Vous serez bien heureux si je fais quitte à quitte. J'accepte le parti que vous m'offrez de vous mander des nouvelles & de recevoir de vous des raisonnemens. Je me trouve bien heureuse que vous m'ayez choisie pour faire un tel parti.

Monsieur de Duras épouse Mademoiselle de Vantadour. Le Roi lui a donné un Brevet de Duc.

Le Prince d'Epinoy a épousé la troisieme fille de Madame de Rohan.

Le Prince Maximilien de Baviere a épousé Mademoiselle de Bouillon.

Le Roi de Portugal a cédé sa femme & son Royaume à son frere, ne sachant pas se servir de l'un ni de l'autre.

Madame de la Vauguion épouse Fromenteau.

Le Roi & sa noble Cour sont à Versailles. Les Comédiens Italiens, François & toute la symphonie du monde a suivi.

La

* *Voyez ci-dessus Lett. CXV.*

la Paix est signée, je ne puis finir ma Gazette [illegible]

CXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 2 Mai 1668.

[illegible] de la Paix, Madame, j'étois [illegible] par la Guerre; au moins au- [illegible]-je comme tout le monde: peut- [illegible] Roi moins occupé ſongera à moi, [illegible] le prix de tous mes ſervices il me [illegible] au moins de le voir.

[illegible] de Portugal eſt une aimable Prin- [illegible] fort heureux eſt le Prince qui ſera Roi [illegible] avec elle.

Le Roi a raiſon de ſe réjouir, les rieurs ſont [illegible] côté. Il doit être content de ſa gloire: [illegible] moi, j'aime les Héros qui ſavent auſſi [illegible] les plaiſirs.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 4 Mai 1667.

JE hais bien votre chicaneur, Mademoiſelle, de troubler comme il fait votre repos & notre commerce. Dites, je vous ſupplie, à Madame la Comteſſe de Guiche, que je n'ai point reçu la Lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire;

crire ; que je ne ſuis point accoutumé à rece-voir des reproches de mes amies pour ne leur point faire de réponſe : je ne me fais pas preſſer à-deſſus, & moins avec l'aimable Comteſſe qu'avec une autre. Pour mon *Cœur*, j'y renon-ce, s'il ne m'envoye ſon portrait.

CXXII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de . . . .

A Buſſy, ce 7 Mai 1668.

JE ſuis fort aiſe de la Paix. J'étois trop différencié par la guerre ; au moins aujourd'hui suis-je fait comme tout le monde. Vous me faites un grand plaiſir de me mander des nouvelles. Continuez, je vous en prie, & je vous promets de vous épargner cette peine le plutôt que je pourrai.

* *A la Lett. CXVII.*

CXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 22 Mai 1668.

JE vous plains fort, Mademoiſelle, avec la maladie de ***** & le procès du chicaneur ****. Je ne ſai pas ſi vous croyez être plus heureuſe que moi ; mais je vous dirai qu'un procès & la maladie d'un ami me paroiſſent de plus grands maux qu'un exil. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Il eſt vrai que l'incommodité

dité de **** me touche auſſi bien que vous, car je l'aime fort. En ce cas-là il n'y a plus qu'à voir quel eſt le plus grand mal, d'un exil ou d'un procès. Pour moi, je croi que c'eſt ſuivant qu'on eſt intéreſſé, ou ambitieux.

Je ſuis très content de Madame de ****. On ne peut pas mieux faire ſon devoir qu'elle fait ſur mon ſujet, & je ſerois un ingrat ſi je ne l'aimois toute ma vie. Il n'en eſt pas de même de la ****; ſes plaiſirs l'empêchent de ſonger aux abſens: & cependant je ſuis un des abſens du monde qu'elle devroit moins oublier. Mais j'ai le don de faire des ingrats; & quand je vous aurai appris quelque jour le détail de ma vie, vous demeurerez d'accord que ceux de qui j'ai été dans tous les tems le plus abandonné, étoient ceux que j'avois le plus obligez. Patience, il y en aura de bien honteux un jour: car, comme je vous ai déja dit ailleurs, tout finit, l'affaire ne va que du plus au moins. S'il y a de l'exception dans cette règle, Mademoiſelle, je vous aſſure que ce ſera pour l'amitié que j'ai pour vous.

J'oubliois de vous dire que la **** eſt malade pour s'être trop abandonnée aux plaiſirs. Dieu qui lui donne l'eſprit & l'inclination des perſonnes de vingt ans, ne lui en donne pas les forces.

CXXIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Juin 1668.

JE vous ai écrit la derniere: pourquoi ne m'avez-vous point fait de réponſe ? Je l'attendois,

is, & j'ai compris à la fin que le proverbe lien disoit vrai,

Chi offende, non perdona.

adame d'A... m'a dit qu'il vous étoit tom- une corniche sur la tête, qui vous avoit ex- mement blessé. Si vous vous portiez bien, que l'on osât dire de méchantes plaisanteries, vous dirois que ce ne sont pas des diminutifs ui font du mal à la tête de la plupart des ma- ; ils se trouveroient bien heureux de n'être fensez que par des corniches. Mais je ne veux oint dire de sottises. Je veux savoir auparavant mment vous vous portez, & vous assurer que r la même raison qui me rendoit foible quand ous aviez été saigné, j'ai senti de la douleur de lle que vous avez eue à la tête. Je ne pense pas 'on puisse porter plus loin la force du sang. Ma fille a pensé être mariée. Cela s'est rom- , je ne sai pourquoi. Elle vous baise les mains, moi à toute votre famille. Ne faites-vous en du côté de la Cour ? Mandez-moi où vous êtes.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 8 Juin 1668.

VOus ne devez pas me reprocher, Mada- me, de m'avoir écrit la dernière; c'étoit ne réponse que vous me deviez, & que vous ne fites si longtems attendre, que je crus que-

vous

vous ne me l'aviez faite enfin que pour ne point paſſer pour incivile. Peut-être en un autre tems n'y euſſé-je pas pris garde ſi près; mais il eſt ſi ordinaire de faire moins de cas des malheureux, qu'on les doit excuſer d'être alertes ſur la conduite qu'on a avec eux, & de prendre bien ſouvent les choſes au criminel.

Il ne faut donc pas que vous diſiez que je ne vous pardonne point l'offenſe que je vous ai faite; car je vous en ai demandé tant de pardons, & vous m'avez promis ſi ſouvent de n'y plus ſonger, que je comptois tout cela dans mon cœur comme un non-avenu, & que ſi je m'en ſouvenois quelquefois, ce n'étoit que pour m'obliger à raccommoder le paſſé par plus de tendreſſe pour vous. Mais il ſemble que de tems en tems vous vous repentiez de m'avoir pardonné. Tout ce que je puis croire en votre faveur, c'eſt que ces changemens-là ſont étrangers en vous, & que l'amitié pour moi y eſt naturelle. Mais n'avez-vous pas la force de réſiſter à la mode? je n'y ſuis pas aujourd'hui: ſi j'y reviens jamais, je croi que vous vous ferez bien moins de violence pour battre des mains quand on vous dira du bien de moi, que vous ne vous en ferez quand on vous en dira du mal. Vous voyez par-là que je croi ce que vous me mandez, que vous avez de la pente à m'aimer; mais je ne demeure pas d'accord qu'elle vous ait miſe à deux doigts d'être ridicule: quoi qu'il ſe fût paſſé entre nous, nous étions raccommodés. Après cela étant ſi proches que nous ſommes, il étoit naturel que vous paruſſiez de mes amies, & je ſuis même perſuadé que lorſque je fus arrêté, il vous eût été honnête & généreux de prendre mon parti envers & contre tous, quand

vous

vous ne m'auriez pas pardonné avant que j'entraſſe à la Baſtille, au moins en uſai-je ainſi pour vous quand le Surintendant Fouquet fut arrêté. Véritablement vous n'étiez pas en priſon, mais vous étiez en S..... Nous étions brouillez; je pouvois, ſans paſſer pour emporté, mêler mon reſſentiment avec la rage de vos envieux. Je ne ſai pas même ſi vous ne vous y attendiez point; cependant je fis le contraire. Bien loin de craindre d'en être ridicule, je me trouvai en cette rencontre le cœur fort bien fait.

Cela vous ſoit dit ſans aigreur & ſans reproche, Madame; car je vous ai preſque toujours aimée, quoi que vous ayent dit ceux que vous me mandez qui ſavoient mieux que vous comment vous étiez avec moi. Si je ne vous avois pas aimée avant notre brouillerie, & même depuis notre reconciliation, je n'en aurois fait confidence qu'à une certaine perſonne que vous ſavez. Cependant hors la conjoncture où je crus avoir ſujet de me plaindre de vous, je ne lui en ai jamais parlé que comme de la plus jolie femme de France; ce qu'elle ne trouvoit nullement bon, & qu'elle vouloit toujours détruire par mille particularitez que je vous dirai un jour, de ſorte que tout ce que je pouvois faire c'étoit de lui cacher ce que je penſois d'avantageux de vous. Mais je n'en diſois point de mal,

Et retenu par mon reſpect extrême,
Ma bouche au moins ne fit point de blaſphême.

Vous comprenez bien les raiſons qu'on avoit de craindre que je vous trouvaſſe trop aimable, & ſi vous voulez ſavoir celles qu'on auroit maintenant de me brouiller avec vous, c'eſt

que craignant peut-être quelques petits reproches de ma part qu'on ſent bien qu'on mérite, & qui pourroient faire du bruit, on ſeroit bien-aiſe de m'attirer des ennemis, & de mettre les choſes en état que les rieurs ne fuſſent pas de mon côté: mais on a grand tort de m'appréhender, je ſuis (ce qu'on appelle) le meilleur enfant du monde, & quand j'aurois quelque choſe ſur le cœur, je ſuis trop glorieux pour me plaindre.

CXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 9 Juin 1668.

LA derniere Lettre que vous m'avez écrite avant celle que je reçus hier de vous, ma belle Couſine, étoit du 20 Mai de l'année paſſée, à quoi je répondis ſur le champ. N'avez-vous pas reçu cette réponſe ? Perſonne n'eſt plus ponctuel avec tout le monde que moi, & ſur-tout avec vous, à qui j'aime à écrire.

Au reſte, Madame, je ne ſai d'où eſt venue à la Marquiſe d'A.... la nouvelle de ma bleſſure.

A Buſſy, d'où je n'ai bougé,
Pour vous dire la choſe en homme véritable,
Il ne m'eſt, ſur mon Dieu, rien du tout arrivé.

De ſorte que quand vous avez eu de la douleur, elle venoit d'autre choſe que de la force du ſang. Je voi bien qu'il y a un peu d'alteration dans votre ſympathie, ou du moins qu'elle n'a lieu que dans

* *A la Lett. CXXIV.*

dans les ſaignées. Si elle avoit été auſſi loin que vous me dites, ma belle Couſine, elle auroit été juſqu'à votre cœur; mais à moi n'appartenoit pas tant de braverie.

J'aurois ri de votre turlupinade quand j'aurois eu la tête caſſée. Vous jugez bien qu'en l'état où je ſuis, je n'ai pas été plus ſérieux.

J'attens ici un de ces maris dont la tête n'eſt pas incommodée de corniches. Ce qu'il y porte va dans le ſuperlatif. Je voudrois bien vous faire connoître le perſonnage ſans vous le nommer. Il n'eſt pas ſi beau qu'Aſtolfe ni que Joconde, mais en recompenſe il eſt quatre fois plus malheureux. Ne le connoiſſez-vous pas à cela? C'eſt un mari tout-à-fait inſenſible. Il ne reſſemble pas au pauvre Sganarelle qui étoit un mari très marri. On ne comprend pas celui-ci: car enfin quoiqu'il porte des cornes ſur la tête, il les tient fort au-deſſous de lui. Si vous n'y êtes pas encore, vous n'en êtes pas loin. Attendez. C'eſt un mari gros & gras, & bien nourri. Y êtes-vous? C'eſt un mari dont le malheur m'eſt particulierement connu. Oh pour celui-là vous y êtes. Je défie Baubrun de le peindre plus au naturel.

Je ne ſai ſi j'oſerai vous parler du mariage de Mademoiſelle de Sevigny, ſi près du chapitre des corniches. Oui, cela ne tire pas à conſéquence; & puis, vous lui choiſirez un honnête homme. Autrement vous ſavez bien la prédiction que j'ai faite. J'ai ouï parler du mari qu'elle a failli d'épouſer. Je ne ſai pas, s'il l'eût épouſée, s'il eût été quelque jour très marri: mais je ſai bien que dans les commencemens il eût été très aiſe. Je ſuis ma foi ſerviteur de la Belle, & je l'aime fort; mais pourtant encore moins que vous.

Je fais toujours ſouvenir le Roi de moi de tems en tems. Voilà les deux dernieres Lettres que je lui ai écrites. Il ne m'a pas encore écouté. Patience.

AU ROI.

SIRE,

Toutes les fois qu'il s'agira de mon intérêt particulier, je ſerai fort circonſpect à ne point importuner V. M. Mais quand il ira de ſon ſervice, elle trouvera bon, s'il lui plait, que je n'aye pas tant de retenue. Ne condamnez pas ces ſentimens, SIRE. *Ils ſont trop juſtes, puis qu'ils n'ont pour but que de me faire obtenir l'eſtime de V. M. qui eſt la ſeule choſe au monde que je demande à Dieu. Accordez-moi donc la grace,* SIRE, *de ſuivre V. M. en ce voyage; & ſi je ne meurs pas en la ſervant, je reviendrai chez moi attendre en patience qu'il plaiſe à V. M. de me rappeller auprès d'elle. Cependant je la ſupplie très bumblement de croire que la juſtice qu'elle exerce ſur moi ne m'ôte pas du cœur le zèle & l'admiration que j'ai toujours eu pour ſa perſonne. Je prie Dieu qu'il m'abime ſi je ments, & ſi ce n'eſt avec vérité que je ſuis avec tous les reſpects imaginables, &c.*

A Buſſy, ce 4 Février 1668.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très bumblement pardon à V. M. de mes importunitez. J'oſe lui dire avec tout le reſpect que je lui dois, qu'elle ſe les attire en quelque ſorte, & que ſi elle n'alloit pas ſi ſouvent à la guerre, je ne lui demanderois pas ſi ſouvent que [illegible] *la permiſſion de l'y ſuivre. Et le moyen,* [illegible]*E, que je voye ſans impatience le plus brave bom-*

homme du monde auſſi bien que le plus grand Roi, de qui j'ai l'honneur d'être ſujet, aller expoſer ſa perſonne pour la ſeule gloire ; & que je demeure chez moi comme ſi je ne l'aimois pas, & que je n'euſſe point de courage ? Accordez-moi donc la grace, SIRE, *que je puiſſe avoir l'honneur de ſervir auprès de V. M. Et, comme j'ai déja eu l'honneur de lui dire, ſi j'en reviens, & qu'elle ne trouve pas ſa juſtice ſatisfaite des châtimens que j'ai reçus, je reviendrai chez moi attendre qu'il lui plaiſe de me rappeller auprès d'elle. Si je pouvois témoigner à V. M. plus de réſignation que cela,* SIRE, *& plus de zèle, je le ferois de tout mon cœur : car je ne ſonge depuis le matin juſqu'au ſoir qu'à lui bien faire connoître que je ſuis avec toute la fidélité imaginable & tout le reſpect poſſible, &c.*

A Buſſy, ce 6 Avril 1668.

CXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G...

A Buſſy, ce 10 *Juin* 1668.

E commencement de votre derniere Lettre, Madame, me fit une fort grande peur ; vous butiez par un dépit ſi bien contrefait, que ous l'euſſiez eu effectivement, vous n'euſſiez dit autre choſe. J'étois déja réſolu d'écri- Monſieur * * * * que je ne ſavois pas rquoi il m'auroit voulu brouiller avec vous ıpprimant une partie de ce que je lui avois car quoique je me fuſſe fort étendu ſur les nges de notre amie la Comteſſe du Pleſſis,

& ſur l'amitié que j'avois pour elle, quand j'avois traité votre chapitre, ç'avoit été d'une maniere à perſuader que j'avois même plus que de la tendreſſe pour vous. Il eſt vrai que la converſation ſur la Comteſſe avoit été bien plus longue, à cauſe de ſa famille. Enfin au ſecond feuillet de votre Lettre, je commençai à me déſabuſer. Je crus que vous aviez voulu vous réjouïr, & peut-être vous attirer des douceurs de ma part, quand je me juſtifierois. Je m'en vais donc vous en dire, Madame, non pas pour me juſtifier, car je n'en ai pas beſoin; mais pour ſuivre mon inclination.

Je vous aime de tout mon cœur, & cela eſt fondé ſur une eſtime infinie: de l'humeur dont vous me connoiſſez, vous ne ſauriez douter que je ne diſe vrai; & quand je ne ferai pas connoître à tout le monde les ſentimens que j'ai pour vous, ce ſera ou parce que je n'en pourrai parler qu'à contre-tems, ou par belle diſcrétion.

Hé bien, Madame, êtes-vous contente? Cela n'eſt-il pas doux? Je vous aſſure de plus qu'il n'y a rien de ſi véritable.

CXXVIII. LETTRE.

De Monſieur le Tellier au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 3 Juillet 1668.

MONSIEUR, je vous rends très humbles graces de la part que vous prenez aux avantages de ma famille, & aux diſgraces qui m'arrivent.

rivent. La nomination de mon fils l'Abbé à la Coadjutorerie de Reims m'a donné beaucoup de joye ; mais la perte que j'ai faite de ma fille, m'a touché ſi vivement, qu'il ne s'y peut rien ajouter. Je prie Dieu qu'il me donne la conſolation qui m'eſt néceſſaire en cette occaſion, & je ſouhaite d'en avoir de vous rendre ſervice, afin de vous faire connoître que je ſuis, &c.

CXXIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Juillet* 1668.

LE Roi vient de faire trois Maréchaux de France, Meſſieurs de Crequy, de Bellefonds & d'Humieres. Je vous en fais mon compliment pour votre neveu d'Humieres. L'on parle fort de guerre ; on dit que les Eſpagnols ont fait de grands ravages en Rouſſillon. Le ſort a donné à ces trois Maréchaux le rang dans lequel je vous les viens de nommer. Le Chevalier de *** veut épouſer la D*** fameuſe Comédienne, la famille du Chevalier s'y oppoſe. Je vous envoye un Livre qui ne me paroît pas trop bon, vous en jugerez mieux que moi.

CXXX. LETTRE.

Du Duc de . . . . au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 14 Juillet 1668.

J'AI reçu votre Lettre du 8 de ce mois, avec la copie de la Lettre que vous avez écrite au Roi. Vous ne devez pas craindre de m'accabler de vos affaires, prenant autant de part que je fais à tout ce qui vous regarde. Monſieur l'Evêque d'Autun m'a dit qu'il vous verroit bientôt, nous nous ſommes fort entretenus de vos affaires, & j'eſpere qu'il ne vous ſera pas inutile. Je vous prie d'être toujours perſuadé que perſonne n'auroit plus de joye que moi d'avoir occaſion de vous ſervir, & qu'on ne peut pas être plus ſincerement votre ami & votre ſerviteur, que, &c.

CXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 17 Juillet 1668.

* JE ſuis fort aiſe de voir le Maréchal d'Humieres honoré de cette dignité auſſi jeune qu'il eſt, je n'ai point d'amie ni de parente qui me ſoit plus chere que la Maréchalle ſa femme. Je croyois que le rang de Lieutenant-Général règloit celui des Maréchaux; mais le Roi qui fait les loix, peut bien en diſpenſer.

J'ad-

* *Voyez Lettre CXXIX.*

J'admire l'étoile de la *** qui a donné mille passions à mille gens, & jamais une médiocre. Si le Chevalier de *** l'épouse, ce sera un grand triomphe pour l'amour ; il est beau pour son honneur qu'il arrive de tems en tems des choses extraordinaires dans son empire, cela le fait respecter.

Je suis fort content de vous, Madame, sur le jugement du Livre que vous m'avez envoyé, car j'aime bien que mes amis ayent du discernement. J'ai d'abord été choqué du titre, il n'y a nul rapport entre l'Ecole d'amour & les Héros Docteurs ; le reste est de même force, & ce seroit faire trop d'honneur au Livre, de le critiquer en détail.

CXXXII. LETTRE.

De Mademoiselle d'Armantiere au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24 Juillet 1667.

JE n'attens pas cette fois-ci de réponse à ma dernière pour vous écrire, & je veux par-là vous ôter tout sujet de plainte.

La Fête de Versailles a été la plus magnifique chose que l'on ait jamais vue, mais la cohue y étoit épouvantable.

Les Comtesses de *** ne bougent de la Cour, & nous de la Ville. Il y a huit mois entiers que notre Duchesse est malade.

Je commence à m'affliger de ce que je ne puis vous aller voir, & pour m'en consoler, venez vitement : car enfin de quelque maniere que ce soit, je vous veux voir. Je n'ai presque

plus de procès, & je prétens vous écrire toutes les ſemaines: j'ai trop de plaiſir à recevoir de vos nouvelles, pour ne me les pas attirer autant que je pourrai.

CXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchalle d'Humieres.

A Buſſy, ce 26 Juillet 1668.

PERSONNE ne prend plus de part que moi à votre joye, Madame. La paix eſt faite, mon Couſin eſt Maréchal de France. Que vous faut-il davantage? Qu'il ſoit Duc? Je ne doute pas que vous n'ayez contentement là-deſſus. Ses ſervices lui ont attiré l'un; ſa naiſſance & votre vertu lui attireront l'autre. Je vous aſſure, Madame, que je le ſouhaite fort; car je ſuis de tout mon cœur à vous.

CXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal d'Humieres.

A Buſſy, ce 26 Juillet 1668.

JE viens d'apprendre avec une extrême joye l'honneur que vous avez reçu du Roi, Monſieur; quoique vous ayez ſujet d'être content, vous n'en demeurerez pas là aſſurément. Je le ſouhaite, & l'eſpere pour l'intérêt de ma Couſine, & pour celui de votre famille. Quand les graces ont pris un chemin, elles ne le quittent

tent preſque plus, auſſi bien que les perſécutions. Pour moi qui n'ai point du tout ſujet de me louer de ma fortune, j'aurai au moins en dépit d'elle le plaiſir de me réjouïr de celle de mes parens & de mes amis, comme je fais aujourd'hui de la vôtre, Monſieur, en vous aſſûrant qu'on ne peut être à vous plus que j'y ſuis.

CXXXV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Juillet 1667.

JE commence par vous remercier de vos Lettres au Roi, mon cher Couſin: elles me feroient plaiſir à lire d'un inconnu: elles m'attendriſſent; il me ſemble qu'elles devroient faire cet effet-là ſur notre Maitre. Il eſt vrai qu'il ne s'appelle pas Rabutin comme moi.

La plus jolie fille de France vous fait des complimens. Ce nom me paroit agréable: je ſuis pourtant laſſe d'en faire les honneurs. Elle eſt plus digne que jamais de votre eſtime & de votre amitié.

Je croi que vous ne ſavez pas que mon fils eſt allé en Candie avec M. de Roannés & le Comte de Saint Paul. Il l'a dit à M. de Turenne, au Cardinal de Rets, à M. de la Rochefoucault. Voyez quels Perſonnages! Tous ces Meſſieurs l'ont tellement approuvé, que la choſe a été réſolue, & répandue, avant que j'en fuſſe rien. Enfin il eſt parti. J'en ai pleuré amerement, j'en ſuis ſenſiblement affligée: je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage. J'en

* *A la Lettre CXXVI.*

voi tous les périls, j'en ſuis morte: mais enfin je n'en ai pas été la maitreſſe; & dans ces occaſions-là les meres n'ont pas beaucoup de voix en chapitre. Adieu, Comte.

CXXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 29 Juillet 1668.

JE voi bien que vous voulez effacer de ma mémoire ce qui pourroit y être reſté contre votre pareſſe. Je vous trouve maintenant fort ſoigneuſe.

Je n'euſſe pas cru que Mademoiſelle de *** eût dû être un ſi grand parti. La vie qu'elle apporte en mariage à ſon mari, eſt la plus grande dot du monde.

Enfin nous voilà défaits de Madame de ***. Je m'attendois toujours bien que l'apoplexie nous feroit ce plaiſir-là; mais je la trouvois bien lente à venir, après ce qu'elle ſembloit nous promettre il y a longtems.

Je ne doute pas que la Fête de Verſailles n'ait été admirable. Je m'en fie bien à celui qui la donnoit: il eſt en paix auſſi meveilleux qu'en guerre. Vous ſavez bien, Mademoiſelle, que le ſeul défaut que je lui trouve c'eſt de ne me pas aimer. Il me ſemble vous l'avoir déja dit; mais je ne ſerai jamais en repos que je ne l'en aye corrigé; car cela me fait de la peine, à cauſe que je l'aime fort moi.

Je vous plains fort, vous & la pauvre Ducheſſe, d'avoir les plaiſirs ſi près de vous, & d'en jouïr ſi peu.

Je

* *A la Lett. CXXXII.*

Je vous quitte des chanſons, ſi elles ſont ſi les que vous dites : on me mande qu'outre ela elles ſont fort ſottes, & dès-là j'en quitte out le monde ; ſi les vers ne valent pas mieux, ne me ſoucie pas trop de les voir.

CXXXVII. LETTRE.

De Madame D... au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 3 Août 1668.

E croi, Monſieur, que pour peu que vous ſoyez touché de la mort de Madame de*** eſt à moi à vous en conſoler. Depuis qu'el- étoit devenue la chere Tante de Madame e *** elle avoit ceſſé d'être la mienne. A ette Niece près, les larmes qu'on lui a don- ées dans la famille, ne noyeroient pas un iron. Jugez après cela, quelle eſt la perte ue l'on a faite, & ſi je n'ai pas raiſon de 'accoutumer par des eſſais de dureté à de- enir inſenſible pour les autres qui me pour- ient arriver ici. Il ſe faut bien conſoler de out, & une Dame qui peut être releguée en anada ſous le bon-plaiſir de Monſieur d'Au- n, regarde toutes choſes avec indifférence. i je ſuis ici, je ſerai ravie de vous voir, & vous y ſouhaite à l'arrivée de Monſieur Evêque d'Autun qui doit être cette ſemaine ; ais ſi je n'y étois pas, je vous donne rendez- ous en Canada ou au Japon. On paſſe quel- uefois les mers pour des amies qui ne le ont pas autant que je ſuis la vôtre.

CXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G....

A Buſſy, ce 5 Août 1668.

JE trouve que vous faites fort bien, Madame, de vous accoutumer petit à petit à la joye. Si celle de la perte que vous avez à faire vous alloit ſurprendre, vous y pourriez ſuccomber. S'il ne vous arrive des malheurs que de la part de Monſieur l'Evêque d'Autun, je vous garantis heureuſe, Madame; répondez-moi de vous, & je vous répons de lui. Mais, avec votre permiſſion, je vous dirai comme votre bon ami, que vous ne devriez pas garder en toutes rencontres tant de hauteur. Il faut gauchir quelquefois, quand on ne peut pas emporter les choſes de vive force. Je m'en vais vous donner un conſeil admirable devant Dieu & devant les hommes: Ne haïſſez perſonne: connoiſſez bien vos intérêts & les aimez ſur toutes choſes; allez à vos fins, & fuyez tout ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Si vous me croyez, au-lieu d'aller en Canada, comme vous dites, vous demeurerez à Autun dans le repos & l'honneur où vous devez être; pour moi, je m'y en vais, avec la réſolution de vous y ſervir, mais de vous chanter pouilles, comme devroit faire le Comte de**** ſi je ne vous trouve pas raiſonnable.

Au reſte, Madame, donnez-vous bien de garde de vous expoſer à vous faire chaſſer en Ca-

Canada, dans l'eſpérance que je vous y ſuivrai. Je me donne au diable ſi je le fais.

Suivre une femme en Canada,
Un homme ne fait pas cela,
Tant que de ſa Raiſon il eſt encor le maitre.
Pour traverſer les mers, & vous ſuivre au Levant,
Il faudroit être votre Amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

CXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 6 Août. 1668.

JE vous ai demandé la vie, ma chere Couſine. Vous me voulez tuer à terre, cela eſt un peu inhumain. Je ne penſois pas que vous vous mêlaſſiez, vous autres Belles, d'avoir de la cruauté ſur d'autres chapitres que ſur celui de l'amour. Ceſſez donc, petite brutale, de vouloir ſouffleter un homme qui ſe jette à vos pieds, qui vous avoue ſa faute, & qui vous prie de la lui pardonner. Si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me ſers en cette rencontre, envoyez-moi un modele de la ſatisfaction que vous ſouhaitez, & je vous la renvoyerai écrite & ſignée de ma main, contreſignée d'un Secretaire, & ſcellée du ſceau de mes armes. Que vous faut-il davantage?

CXL. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Guiche.

à Bussy, ce 7 Août 1668.

Je vous rends mille graces de toutes les peines que vous avez prises pour moi, & de ce que vous vous êtes employé avec tant de chaleur pour mes affaires dans une conjoncture, où vous avez tant de raison de parler pour vous. Je voi bien que je ne suis pas le seul qui souffre ; & quoiqu'on dise ordinairement que la consolation des malheureux, c'est d'avoir des semblables, je vous assure que le tort qu'on vous a fait, bien loin de me consoler, m'afflige infiniment, & que je suis chagrin de vos maux & des miens. Cependant il ne vous faut que de la patience à vous, vous êtes toujours dans la voye de salut. Pour moi, je suis un pauvre diable égaré, qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, & qui, quand j'y serois rentré, n'ai pas assez de jour pour arriver au gîte ; de sorte que je vis au jour la journée, sans crainte & sans espérance, mépriſant les biens & les honneurs que je ne puis avoir: car de me tourmenter pour des maux où je ne puis trouver de remede, je me ferois encore plus de mal que mes ennemis ne m'en ont fait.

Adieu, mon cher, croyez bien que j'ai toute la reconnoissance que je dois à votre amitié, & toute l'estime que l'on doit à votre personne.

CXLI.

CXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 10 *Août* 1668.

QUAND les gens viennent de recevoir quelque grande joye, le tems eſt propre pour en obtenir des graces ; mais on ne réuſſit pas toujours, comme vous voyez. Je m'imagine que le Roi qui ſait bien que l'on prendra cette conjoncture pour lui demander des choſes difficiles, ſe prépare à les refuſer, avant qu'on lui en parle.

L'avanture de Madame de Mazarin eſt plaiſante. Mais n'admirez-vous pas là-deſſus les projets du Cardinal ? Il a mis tous les biens du monde, & tous les honneurs entre les mains de gens qui confeſſent par leur miſerable conduite, qu'à eux n'appartient pas tant de braverie.

Si le Chevalier de Rohan eſt véritablement amoureux, je le tiens au deſeſpoir ſur les défenſes qu'on lui a faites. S'il ne veut faire que du bruit, & qu'il n'ait que de la vanité, il a contentement.

CXLII. LETTRE.

Du Maréchal de... au Comte de Buſſy.

Ce 13 *Août* 1668.

COMME je n'ai point douté de votre amitié, Monſieur, je me flatte aiſément que vous

avez pris quelque part à la grace que le Roi m'a faite, qui eſt la plus grande que je puiſſe eſperer; auſſi j'en ſuis content à un point que je n'ai à ſonger à rien qu'à la mériter, & à chercher auſſi des occaſions de vous témoigner combien je ſouhaiterois vous pouvoir être utile à quelque choſe, & ne me pas ſatisfaire de la ſeule envie que j'ai de vous faire paroitre que je ſuis plus à vous que perſonne du monde.

CXLIII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Août 1668.

IL faut que je commence ma Lettre par vous dire qu'il y a un endroit dans la vôtre qui eſt admirable, quand vous dites ſur le ſujet des Mazarins, qu'à eux n'appartient pas tant de braverie. C*** ſe trouva ici, à qui je ne pus m'empêcher de dire cela; il me pria de vous faire ſes complimens, & de vous aſſurer qu'ayant toujours été de vos amis, il avoit bien de la joye de ce que vous écriviez comme un homme qui prétendoit paſſer l'Hiver à Paris. J'en ai auſſi une envie extrême; contentez donc là-deſſus les deſirs de vos amis.

Je vous envoye une Satire de Boileau.

Pour la Lettre de Madame de Mazarin à Monſieur le Chevalier de Rohan, elle n'a point couru. Le mari l'a montrée au Roi, & l'a donnée au Parlement. Ainſi n'étant point cocu de

* A la Lett. CXLI.

de chronique, au moins le ſera-t-il de regiſtre. Monſieur de Rohan eſt ravi de cette avanture, rien ne lui pouvoit venir plus à ſouhait. Adieu, Monſieur.

CXLIV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Septembre 1668.

LEVEZ-VOUS, Comte, je ne veux point vous tuer à terre: ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, & que nous vivions en paix. Vous avouerez ſeulement la choſe comme elle s'eſt paſſée, c'eſt tout ce que je veux. Voilà un procedé aſſez honnête: vous ne me pouvez plus appeller juſtement une petite brutale.

Mr. de Montauſieur vient d'être fait Gouverneur de Mr. le Dauphin.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Adieu, Comte. Préſentement que je vous ai battu, je dirai par-tout que vous êtes le plus brave homme de France, & je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats ſinguliers. Ma fille vous fait ſes complimens. L'opinion que vous avez de ſa fortune nous conſole un peu.

* *A la Lett. CXXXIX.*

CXLV.

CXLV. LETTRE.

Reponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſtelet, ce 7 Septembre 1668.

Rien n'eſt plus généreux que l'action que vous venez de faire, Madame. Oui, je le dis encore: mais je ne comprens pas que vous parliez ſi bien d'un procédé. Pour moi, je vois que vous avez eu quelque affaire en Bretagne, qui vous a appris cette langue. Ne trouvez-vous pas que c'eſt grand dommage que nous ayons été brouillez quelque tems enſemble, & que cependant il ſe ſoit perdu des fortunes que nous aurions relevées, & qui nous auroient réjouï? Car bien que nous ne ſoyons pas demeurez muets chacun de notre côté, il me ſemble que nous nous faiſons valoir l'un l'autre, & que nous nous entrediſons des choſes que nous ne diſons pas ailleurs. Cependant je vous envoye une imitation des Remedes d'amour d'Ovide, qui ne vous déplaira pas. Il faut bien s'amuſer. Je ſuis fort aiſe que Mr. de Montauſier ſoit Gouverneur de Mr. le Dauphin. Il n'y a que moi en France que j'aimaſſe mieux en cette place que lui. Je ſuis tellement perſuadé que Mademoiſelle de Sevigny ſera bien & bientôt mariée, que cette opinion a de l'air d'un preſſentiment. Vous m'en direz des nouvelles avant qu'il ſoit un an. Je ſuis ſon très humble admirateur.

LES

LES REMEDES CONTRE L'AMOUR.

IMITATION D'OVIDE.

L'Amour n'eut pas plutôt lu le titre de cet Ouvrage, qu'auſſi-tôt alarmé,

On m'en veut (dit-il) je le voi.
Quoi! des remedes contre moi!
On me traite donc ſur la terre
Comme la peſte? Guerre, guerre.
J'en ferai bien mourir un jour.
Tout beau, (lui répondis-je) Amour,
Ne condamnez pas ſans l'entendre
Un homme qui toujours fort tendre
A ſoutenu vos intérêts,
Plus que tous vos autres Sujets.
La plupart de la jeuneſſe
N'a jamais eu de tendreſſe,
Et même contre vous ſe tient le cœur armé:
Quant à moi, j'ai toujours, & ſans contrainte aimé;
Et ſi vous me demandez même
Ce que je fais aujourd'hui, j'aime.

Après tout ce que j'ai fait pour votre ſervice, me pouvez-vous ſoupçonner de trahiſon? Peut-on croire que celui qui a fait des Maximes pour ſe faire aimer, puiſſe jamais rien faire contre l'Amour, & ſoit aſſez lâche pour ſe dédire?

Non non, Amour, mon petit Maitre,
Je ne ſuis ni Normand, ni traitre.
Si l'on a d'heureuſes amours,
Je conſens qu'on aime toujours:
Mais ſi, non content de ſa belle,
Comme ingrate, ou comme infidelle,

Un amant en perd la ſanté,
Je le veux mettre en liberté,
(Encor qu'il n'en ait point d'envie)
Et par-là lui ſauver la vie.

Ainſi tout le tort que j'ai, c'eſt d'avoir intitulé cet Ouvrage: Les Remedes contre l'Amour. Je devois l'appeller, Les Remedes contre la mort qui ſuit d'ordinaire les amours infortunez. Mais puiſque malgré mon titre vous voyez bien mon deſſein, grand Dieu, vous n'avez pas ſujet de vous plaindre.

Car enfin je ſuis aſſuré
Qu'un pauvre Amant deſeſperé,
Qui le fer à la main ſe tue,
N'eſt point pour vous une agréable vue.

Mon deſſein eſt donc, comme je viens de vous dire, de guérir de leur paſſion ceux qui mourroient s'ils continuoient d'aimer; & cela étant, Amour, on ne ſe prendra plus à vous de la mort de perſonne.

Vous êtes un enfant, beau Sire,
Qui ne devez ſonger qu'à rire,
Qu'à ſauter, qu'à danſer balets.
Je ſai que vous avez des traits
Qui font ſouvent que l'on enrage:
Mais la mort n'eſt pas leur uſage.
Laiſſez faire la guerre à Mars,
Et n'ayez d'autres étendars
Que ceux que Vénus votre Mere
Porte dans l'Ile de Cythere.
Amour, tout votre emportement
Doit être borné ſeulement
A faire qu'un jaloux Amant
Rompe quelque porte ou fenêtre;
Et tout votre emploi ne doit être

Qu'à

Qu'à bien traiter les favoris,
Au préjudice des maris.
Des amans les pleurs infidelles,
Les dépits, les paix, les querelles,
Sont de vos droits: mais pour leur mort,
Ce n'eſt pas de votre reſſort.

Voilà comment je parlai à l'Amour, qui témoigna être ſatisfait de mes raiſons, & en s'enrolant me dit d'achever mon Ouvrage.

Venez donc, malheureux Amans,
Qui ſouffrez cent mille tourmens
Pour une inſenſible Bergere,
Ou pour une Dame legere;
Venez apprendre les moyens
De vous tirer de leurs liens.
J'ai fait le mal qui vous poſſede;
Je vous donnerai le remede.

Au reſte, ce que je dirai pour les hommes, pourra auſſi ſervir aux femmes.

Je tiens qu'on a grande raiſon
De vouloir ſortir de priſon,
Et ſur-tout quand elle eſt cruelle,
Qu'on eſt dans les fers d'une belle
Dont l'inconſtance, ou la rigueur
Vous met la rage dans le cœur.

Si j'avois été du conſeil de Philis, de Didon, de Medée, les infidelitez de Demophon, d'Enée, & de Jaſon ne les auroient pas portées aux extrémités où elles les porterent.

O vous, Apollon, Dieu des vers,
Et qui montrez à l'Univers
L'art qui nous rend une ſanté parfaite,
Aſſiſtez dans ce beau deſſein
Un homme de tout tems Poëte,
Et d'aujourd'hui ſeulement Medecin.

Si vous avez, Amans, assez long-tems aimé,
Pour croire apparemment qu'en aimant davant
Vous n'en aurez nul avantage,
Et que vous puissiez bien vous tirer d'esclavage
Il le faut faire à point nommé.
Plus on attend, plus on s'engage.
Cependant fussiez-vous engagez fortement,
Je ne laisserois pas de vous tirer d'affaire;
Mais au-lieu de vouloir vous guérir promptem
Je vous serois plus salutaire
En laissant le cours libre à votre passion.
Quand du mal la rage est extrême,
Laissez-la passer d'elle-même;
Car la moindre opposition
Augmente beaucoup la furie.
Enragez bien, je vous en prie,
Et quand vous aurez bien langui,
Enragé, soupiré, pâti,
Vous serez alors plus traitables.
Ceux-là seroient déraisonnables,
Qui voudroient consoler une mere au moment
Qu'elle vient d'avoir la nouvelle
Que son fils est au monument:
Mais après qu'elle aura pleuré suffisamment,
On pourra sans manquer alors de jugement,
L'entretenir de sa douleur cruelle,
Et ne pas vainement lui témoigner son zèle.
Lorsque vous aurez donc quelque relâchement
Au mal qui vous fait tant de peine,
Fuyez l'oisiveté: car c'est chose certaine,
Qu'elle vous fait un méchant tour.
Chassez l'oisiveté, vous chasserez l'amour.
Vous avez le Palais, vous avez les Armées.
Voilà des Espagnols les troupes assemblées,
Qui vont donner matiere au triomphe du Roi:
Signalez, en suivant ce grand Prince aux ti
chées,
Votre courage & votre foi;
Vous remporterez deux trophées,

L'un en battant ſes ennemis,
Et l'autre en oubliant Philis.
Que ſi votre amour pacifique
Vous porte à mépriſer l'encens
Qu'on donne à la vie Héroïque,
Occupez-vous aux plaiſirs innocens
Des champs :
t ſoit chez le voiſin, ſoit dans le domeſtique,
Fatiguez-vous ſi fort le jour,
ue la nuit abbattu de votre emploi ruſtique,
Vous ne ſongiez plus à l'amour.
Mais enfin de quelque maniere
ont vous quittiez l'objet qui vous a ſu charmer,
lutôt qu'à petit feu vous laiſſer conſumer,
Fuyez ſans regarder derriere,
Et ne revenez pas ſi-tôt;
uyez, & me croyez, c'eſt un faire le faut:
Je ſuis maitre en cette matiere.
Il me ſouvient bien qu'autrefois,
Quand je vous ai donné des loix
our allonger le cours d'une agréable affaire,
J'ai dit qu'il étoit néceſſaire,
Non tant pour le plaiſir du cœur, comme des ſens,)
De ſe quitter de tems en tems:
Mais j'ai voulu qu'on retournât au gîte
ien-tôt après; au-lieu qu'en ce triſte moment
Vous ne ſauriez partir trop vîte,
Ni revenir trop lentement.
ous pleurerez d'abord: je conſens à vos larmes;
ourvu que vous partiez, il m'importe fort peu.
i vos larmes pouvoient éteindre votre feu,
J'y trouverois même des charmes.
Mais quoi qu'il en puiſſe arriver,
e ne les défends pas: par-là l'on ſe ſoulage:
ous ſerez moins chagrin pendant votre voyage:
Autrement vous pourriez crever;
Et ce ſeroit fort grand dommage,
De crever pour une volage.
Par exemple,... Partez enfin,

Et s'il ſe peut, de grand matin.
Ne vous informez pas, Amans, pourquoi cette heure;
Il ſuffit qu'elle eſt la meilleure:
Je ſai bien pourquoi, je le ſais,
Fiez vous à moi du ſuccès.
Vous m'allez accuſer d'un peu de barbarie:
Vos conſeils, direz-vous, ſont pleins de dureté.
D'accord de cette qualité:
Mais ſi j'avois moins de ſévérité,
Vous courriez riſque de la vie.
Vous ſouffrez le fer & le feu,
Pour la ſanté du corps. Et pour celle de l'ame,
Si je vous preſſe tant ſoit peu,
Vous me chargez de reproche & de blâme.
Cependant entre l'une & l'autre guériſon,
Il n'eſt point de comparaiſon.
Après tout, en ceci le ſeul début eſt rude:
Mais inſenſiblement on en fait habitude.
Vous ſerez d'abord fort ſurpris
Quand il faudra quitter la maiſon paternelle;
Et quand vous en ſerez ſortis,
Votre amour ſe couvrant du nom d'un pieux zèle,
Vous voudra tous les jours ramener au logis.
Mais réſiſtez à cette envie,
Et ſongez pour cela qu'il y va de la vie.
Quand vous ſerez ſur les chemins,
Les nouveautez d'un long voyage
Adouciront fort vos chagrins.
Liſez, non les Romans de ces vieux Paladins,
Ils pourroient vous porter dommage;
C'eſt de l'amour l'apprentiſſage:
Les Voitures, les Sarraſins,
Ont encor pour vos maux un dangereux langage:
Liſez-moi ſeulement quelques moralitez.
Informez-vous des raretez
Des lieux qui ſont ſur votre route.
Mais dans tous ces endroits divers,
Je ne veux point que l'on écoute
Les Hiſtoires d'amour, ni qu'on faſſe des vers.

J'ai

J'ai vu des gens dans la créance
Que la Magie avoit puiſſance
De donner & d'ôter l'amour, quand on vouloit:
Mais ce n'eſt pas ce que je penſe;
Car ſi cela ſe pouvoit,
L'enchantereſſe Medée
Auroit retenu Jaſon,
Ou de ſes fers dégagée
Recouvré ſa guériſon.
Mais peut-être que vos affaires
Ne vous permettront pas de ſortir de Paris.
En ce cas-là, voici ce que je vous preſcris,
Et les choſes ſur-tout qui vous ſont néceſſaires.
Premierement vous ſongerez,
Combien l'ingrate vous mépriſe:
Si vous avez du cœur, vous en enragerez,
Et trouverez que c'eſt ſottiſe
De laiſſer plus long-tems votre ame ainſi ſoumiſe.
Rappellez à votre ſecours
Votre gloire & votre courage,
Pour ne pas ſouffrir davantage
Les rigueurs & les méchans tours
Dont ſans ceſſe elle vous outrage.
Au reſte, je ſuis complaiſant
Aſſez pour vous permettre en cette conjoncture,
De faire quelquefois ſemblant
De chercher ailleurs avanture,
Pour faire revenir à vous
Votre ingrate ou votre parjure,
Par quelque ſentiment jaloux.
Que ſi cela ne vous ſuccede,
Guériſſez-vous en aimant tout de bon,
Du premier mal par un ſecond,
Et faites ſervir l'un à l'autre de remede.
N'avez-vous pas encor par-là contentement?
Si par exemple elle étoit décriée
Quand vous en devintes amant,
Et que vos bons conſeils l'euſſent raccommodée,
Mettez-vous bien dans la penſée

Si cela vous ſoulageoit peu.
Songez bien aux bruſques manieres
Qu'elle avoit même aux plus tendres momens:
Combien inſupportable en de telles matieres
Eſt la rudeſſe à de tendres Amans!
N'oubliez pas de vous bien dire,
Combien de fois manquant à la ſincerité,
L'ingrate a feint quelque incommodité,
Pour s'exemter du ſoin de vous écrire.
Songez bien ce que ſon amour,
Amans, coûte à votre fortune;
Par le tems pris ſur votre cour,
Pour le paſſer & la nuit & le jour
Près de cette perfide Brune.
Remettez bien dans votre ſouvenir
Ce qu'elle coûte à votre bource,
Quand pour pouvoir entretenir
Ses bijoux & ſon jeu, vous étiez ſa reſſource.
Si malgré tout cela votre cœur obſtiné
Ne peut quitter votre infidelle,
Montrez ce que vous avez d'elle.
Déchainez-vous, vous ſerez déchainé:
Il faut être cruel à qui vous eſt cruelle.
S'il ſe pouvoit, je voudrois bien auſſi
Que vous euſſiez un bon ami,
A qui de vos chagrins vous fiſſiez confidence.

Qu'elle me vit dans le malheur;
Et pour tâcher de ſauver ſon honneur
Qui couroit grand hazard en cette conjoncture,
Elle me jura, la parjure,
Que le diable lui faiſoit peur,
Et que ſon cœur rempli d'une flame plus pure,
N'abandonnoit la créature
Que pour aimer le Créateur.
J'eus grand beſoin alors de toute ma conſtance,
Et même de tous mes ſecrets;
Et quoique j'aye aſſez de ſuffiſance
En cette ſorte de ſujets,
J'eus d'abord de ſi grands regrets,
Que je faillis de perdre patience.
Enfin tout mon ſoulagement
Vint d'avoir ſongé fortement
Aux défauts de cette perfide,
Et d'en avoir parlé ſouvent
A des gens qui m'aimant d'une amitié ſolide,
Entroient dans mon reſſentiment.
Qu'elle eſt laide quand elle joue!
(Diſois-je,) elle fait une moue
Capable de glacer un amant tout de feu.
Que ſon humeur eſt aigre, & mal propre aux tendreſſes!
Et qu'on eſt bien maudit de Dieu
Quand on s'attache à de telles Maitreſſes!
Puis je reprenois auſſi-tôt:
Que ſon avarice incommode!
A mon gré c'eſt un grand défaut,
(Quoiqu'il ſoit aſſez à la mode.)
Mais voici les endroits où j'étois tranſporté,
Et ſur leſquels, ſans vanité,
Je parlois avec énergie.
A peine connoit-elle une Divinité,
(Diſois-je) & cependant l'impie
Pour faire une infidélité
Se ſert de l'hypocriſie.
Qu'elle eſt infame d'avoir pris

Le tems que j'étois en disgrace,
Pour manquer à l'amour qu'elle m'avoit promis;
Et de se trouver si-tôt lasse
D'un mal qui ne lassant qu'une ame foible & basse,
Réchauffe bien souvent les plus tièdes amis!
Ceci me toucha fort, & certe
Ce fut la meilleure raison
Qui me consola de sa perte,
Et qui causa ma guérison.

Mais pour revenir à vous, Amans, je vous dirai que comme la perfection n'est jamais si fort au milieu, qu'elle n'approche plus ou de l'excès ou du défaut, vous pourrez ternir en quelque façon les bonnes qualitez de votre Maitresse, & les tirant du côté du mépris, tromper pour quelque tems votre amour & votre jugement.

Par exemple, si l'infidelle
N'a pas la taille grande & belle,
Vous direz en parlant contre elle,
Qu'elle est trop petite; & si
Elle est brune, qu'elle est noire.
Sur ces défauts tâchez à vous en faire accroire,
Et vous aurez bien réussi.
Dites qu'elle est couperosée,
Si son teint est haut en couleur.
Si un peu libre est son humeur,
Vous direz qu'elle est effrontée.
Nommez son feu, trop de chaleur;
Et son embonpoint, trop de graisse.
En un mot, de cette Maitresse
Augmentez les indignitez.
Amoindrissez (si la chose est faisable)
Toutes ses bonnes qualitez,
Et gâtez
Tout ce qu'elle a de plus aimable.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ....

A Chaſeu, ce 16 Septembre 1668.

VOus ne ſauriez croire l'impatience que j'ai d'être dans ce parloir à cheminée dont vous me parlez. J'aime extrêmement les lieux chauds, mais je veux qu'ils ſoient petits, & n'être que deux.

Qui diable eſt aſſez ridicule de ſe battre en duel contre l'Abbé de *** & aſſez mal-adroit pour s'en faire donner quatre coups d'épée? il faut que ce ſoit quelque façon d'Abbé comme lui.

Si la *** prend ſi fort les matieres à cœur, elle s'attirera bien des affaires, & bien inutilement; car je n'ai pas encore ouï dire que la jalouſie des femmes guériſſe leurs maris de leurs paſſions. Je ſuis de votre avis, Madame; la derniere Satire de Boileau vaut encore mieux que la précédente.

CXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 28 Septembre 1668.

SI Madame de Buſſy n'étoit pas malade, je vous menerois toute ma famille, Madame, paſſer ces deux jours maigres avec vous,

accompagnée d'un ſaumon que nous primes hier, & qui pour être mort, ne ſeroit pas le moins divertiſſant de la troupe. Je vous en envoye une partie, Madame, qui vous fera nos excuſes. Au reſte, avec toute l'amitié que j'ai pour vous, j'ai ſi peur que vous n'acheviez promptement les affaires que vous avez en ce pays-ci & que vous ne nous échapiez, que je meurs d'impatience d'achever notre partie d'aller enſemble à Monjeu. Il faudra, quand nous irons chez vous, que nous vous remenions paſſer ici, car c'eſt le chemin de Monjeu. Je vous aſſure, Madame, qu'il eſt fort triſte de connoitre des gens aimables, de s'y attacher, & de les quitter bien-tôt après; pour moi, j'ai la plus grande envie du monde d'être de vos amis, & je crains de n'avoir pas encore le loiſir d'être aſſez connu de vous, pour mériter cette grace. La beauté du jour d'hier & de celui d'aujourd'hui a réveillé mes deſirs pour la promenade; je voudrois bien qu'elle eût fait le même effet en vous, Madame. Songez un peu combien les beaux jours ſont rares & incertains dans cette ſaiſon: hâtons-nous d'en jouir, Madame; les momens en ſont précieux, auſſi-bien que ceux d'aimer. J'eſpere que votre impitoyable homme d'affaires voudra bien vous permettre cette petite équipée. Donnez auſſi quelque choſe à votre plaiſir, Madame, & aux ſouhaits de votre &c.

CXLVIII.

CXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Chaſeu, ce 28 Septembre 1668.

JE me réjouis avec vous, Monſieur, de l'honneur que le Roi vous vient de faire. S'il étoit de l'uſage de faire des complimens à S. M. je me réjouirois auſſi avec elle de l'avantage qu'elle tirera de ſon choix. Elle a trouvé dans votre ſeule Maiſon ce que je ſuis aſſuré qu'elle ne ſauroit rencontrer ailleurs dans une même famille, qui eſt un Gouverneur & une Gouvernante pour Monſieur le Dauphin, tels qu'il les faut pour l'éducation des grands Princes. Je vous aſſure que j'y prends toute la part qu'y peut prendre un homme qui aime paſſionnément la gloire de ſon Maitre, & qui eſt avec une très grande eſtime pour vous &c.

CXLIX. LETTRE.

Réponſe du Duc de Montauſier au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 8 Octobre 1668.

IL ne ſe peut rien voir de plus obligeant au monde, Monſieur, que tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander ſur celui que j'ai reçu du Roi, ni qui ſoit accompagné de tant de marques de bonté pour moi. Je vous aſſure auſſi, Monſieur, que je reſſens tout cela comme je le dois; & que parmi vos ſerviteurs qui vous honorent le plus, il n'y en a point qui ſoit plus re-

reconnoiſſant que je le ſuis, ni ſur qui vous ayez plus de pouvoir que ſur moi. C'eſt une proteſtation ſincere que je vous fais, & que je ſuis veritablement, &c.

CL. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Novembre 1668.

LE Cœur arrive demain, & nous fournira de la matiere pour vous écrire, Monſieur. Tout le monde ſe raſſemble ici. Je me laſſe de vous voir ſi long-tems une brebis égarée de notre troupeau. Notre Couſine Ducheſſe vous fait plus de cent mille amitiez ; je ne vous dis rien de la Comteſſe ***, elle ne ſera ici que demain avec la Cour. Je vous promets que nous parlerons ſouvent & dignement de vous toutes deux. De votre *Cœur*, je ne vous en puis rien dire, ſinon qu'il accouche & qu'il eſt toujours fort de vos amis. La Comteſſe de Guiche eſt à Verneuil aux noces de Madame de Sully ſa mere ; la Comteſſe de Fieſque en eſt auſſi, vous ſavez qu'elle eſt toujours l'aimable Déeſſe de toutes les fêtes.

La converſion de M. de Turenne ravit & édifie tout le monde.

CLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B...

A Chaſeu, ce 10 Novembre 1668.

JE me ſuis bien douté que vous n'étiez pas à Paris cet Eté, puiſque je ne recevois point de

vos

vos Lettres, Madame. Si je n'ai d'autres qualitez agréables pour mes bons amis, au moins ai-je celle-là, que je les juſtifie toujours malgré toutes les apparences. Mais, mon Dieu! que n'ai-je ſu que vous étiez au... J'y aurois couru bien vîte. J'aurois été ravi d'y voir Monſieur & Madame ***. Pour vous, je ne vous en dis rien, je vous le laiſſe à penſer. Que n'aurions-nous pas dit? Pour moi, je vous aſſure que j'ai ſeul de quoi vous entretenir un mois, quand vous ne me répondriez que ouï & non. Je vous croi femme à faire pour le moins la moitié de la dépenſe. Regardez où cela iroit, & combien de tems nous nous pourrions paſſer de tout le monde.

CLII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 12 Novembre 1668.

J'Ai bien peur d'être long-tems la brebis égarée, Mademoiſelle; le Paſteur qui m'a envoyé paitre me traite de brebis galeuſe.

J'aimerois autant n'avoir point de *Cœur*, que de l'avoir toujours gros, ou en couche. Les Comteſſes, & vous, Mademoiſelle, me donnent ſouvent de violens deſirs pour mon retour: ſi vous étiez moins de mes amies, je ſerois plus tranquille; mais j'aime encore mieux le mal que le remede.

Je pardonne toujours les ſecondes noces aux veuves, quand elles les font Princeſſes. Je crois

* *A la Lettre CL.*

que dans cet eſprit, la Comteſſe de Guiche pardonnera auſſi celles de Madame de Verneuil ſa mere.

La Converſion de M. de Turenne lui fait d'autant plus d'honneur & à l'Egliſe, qu'elle ne peut être ſoupçonnée d'aucun intérêt humain, la vérité de notre Religion en a toute la gloire: j'étois toujours fâché d'être obligé de croire qu'un ſi grand homme en ce monde, devînt un diable dans l'autre.

CLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 16 Novembre 1668.

ENFIN j'ai trouvé le ſecret d'établir la ſûreté de notre commerce; je n'ai deſormais qu'à adreſſer mes Lettres à... Car je ne crains rien tant que de faire mon devoir pour des ingrats. Ça, recommençons de plus belle à nous écrire. Je vous aſſure que vous ne vous plaindrez point de ma pareſſe. Je ne vous oublierai jamais; mais il faut de votre côté répondre à mes ſoins. Voilà la Cour à Paris, vous ne manquerez pas de matiere. J'eſpere aller moi-même apprendre cet Hiver les nouvelles à la ſource, & n'être pas plus long-tems une brebis égarée.

Je ſuis ravie de la meilleure ſanté de notre Ducheſſe. Je vous prie de l'en aſſurer. Savoir que vous vous portez bien toutes deux, redouble mon envie de vous revoir; & pour ma petite

Couſine, je ne vous ſaurois dire com-
e l'aime, & combien je l'eſtime ; il me
: que c'eſt approchant de ce qu'elle mé-
c'eſt-à-dire infiniment.
n *Cœur* commence à ſe rendre bien in-
ode avec ſes fréquens accouchemens;
ınd' peur enfin qu'on ne me le gâte, &
merois bien mieux brehaigne, pour l'in-
que j'y puis avoir.
ıs me dites que vous êtes bien aiſe que
vous aye pas oubliée, comme ſi vous en
pu douter un moment; vous ſavez bien
ſuis un ami régulier & tendre, incapa-
: ne pas aimer toute ma vie une amie
imable & auſſi honnête que vous.

CLIV. LETTRE.

)e Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Decembre 1668.

VEZ-VOUS pas reçu ma Lettre où je
ous donnois la vie, & où je ne voulois
ous tuer à terre ? J'attendois une réponſe
tte belle action : vous n'y avez pas penſé,
vous êtes contenté de vous relever, & de
ndre votre épée, comme je vous l'or-
ois. J'eſpere que ce ne ſera pas pour
en ſervir jamais contre moi.
aut que je vous apprenne une nouvelle
ns doute vous donnera de la joye. C'eſt
fin la plus jolie fille de France épouſe non
: plus joli garçon, mais un des plus hon-

ndres hommes du Royaume. C'eſt M. de Grignan, que vous connoiſſez il y a longtems. Toutes ſes femmes ſont mortes pour faire place à votre Couſine, & même ſon pere & ſon fils par une bonté extraordinaire; de ſorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, & ſe trouvant d'ailleurs & par ſa naiſſance, & par ſes établiſſemens, & par ſes bonnes qualitez, tel que nous le pouvons ſouhaiter, nous ne le marchandons point comme on a accoutumé de faire: nous nous en fions bien aux deux familles qui ont traité devant nous. Il paroît fort content de votre alliance; & auſſitôt que nous aurons des nouvelles de l'Archevêque d'Arles ſon Oncle, ſon autre Oncle l'Evêque d'Uſez étant ici, ce ſera une affaire qui s'achevera avant la fin de l'année. Comme je ſuis une Dame aſſez réguliere, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis & votre approbation. Le public paroit content, c'eſt beaucoup: car on eſt ſi ſot, que c'eſt quaſi ſur cela qu'on ſe règle.

CLV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 8 *Decembre* 1668.

J'Ai reçu la Lettre où vous me mandiez que vous ne voulez pas me tuer à terre, ma belle Couſine, & j'y ai répondu.

Vous avez raiſon de croire que la nouvelle du mariage de Mademoiſelle de Sevigny me donnera de la joye, l'aimant & l'eſtimant comme

me je fais. Peu de choſes m'en peuvent donner davantage, & d'autant plus que Mr. de Grignan eſt un homme de qualité & de mérite, & qu'il a une Charge conſidérable. Je trouve ma Couſine bien heureuſe; mais pour lui, il ne manque rien à ſa bonne fortune. Au reſte, Madame, je vous ſuis trop obligé des égards que vous avez pour moi en cette rencontre. Mademoiſelle de Sevigny ne pouvoit épouſer perſonne à qui je donnaſſe de meilleur cœur mon approbation.

CLVI. LETTRE.

* Réponſe de Madame de... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Decembre* 1668.

JE ne ſai pas pourquoi je ne recevois pas de vos Lettres: j'ai cru que le peu de nouvelles qu'il y a dans les miennes vous avoit rebuté. Puisque cela n'eſt pas, je me réjouirai de l'adreſſe que vous m'avez donnée: mais il me ſemble que je ne m'en devrois pas ſervir longtems; car le terme que vous m'aviez donné pour vous tenir un grand feu prêt dans mon parloir, approche fort. Le Marquis de.... ſe prépare à vous en faire les honneurs, & à vous y recevoir avec des oublies, des marrons, & de très bon vin: il m'a prié de vous le mander, & qu'après moi, perſonne ne ſouhaite tant votre retour que lui.

Pour ſa ſatisfaction & pour la mienne, mandez-moi ſi l'on peut compter ſur vous cet Hiver. Dites-

* *A la Lettre* CXLVI.

Dites-moi la vérité, ſans craindre que cela me rebute de vous mander des nouvelles; car tant que vous le ſouhaiterez, je ſera ravie de vous rendre ce ſoin, puiſque c'eſt tout ce que je puis pour votre ſervice.

CLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 22 Decembre 1668.

CELA eſt admirable, que vous autres gens du monde ne ſachiez pas qu'il n'eſt pas poſſible à un exilé, non plus qu'à un priſonnier, de ſavoir le tems qu'il ſortira d'affaire. Il peut bien avoir des conjectures fondées ſur des exemples & ſur la Raiſon; mais quelquefois la Raiſon des gens à qui il a affaire, ne ſe rapporte pas à la ſienne, & les exemples ne leur ſont de rien. Pour moi, Madame, je vous dirai, que j'ai mille raiſons de croire que ceci finira bientôt; & je ne vous en parlerois pas ainſi, ſi je le croyois autrement.

Au reſte, vous croyez bien que j'ai autant d'envie que vous, de me trouver à ce parloir, où vous me promettez tant de douceurs; & quoique j'aime aſſez les oublies, les marrons & le bon vin, ce n'eſt pas ce que j'y trouverai de meilleur; car je n'ai pas de plus grand plaiſir que d'être en liberté avec mes bons amis.

Je ſuis bien fâché de l'accident de Madame... J'ai peur même que cela n'augmente & ne dure toujours. Quand cela arrive à des gens de ſon âge, & que ce n'eſt pas enſuite d'une maladie, c'eſt un mal incurable.

Je

Je n'ai jamais vu tant d'accouchemens qu'en mon *Cœur*. Cela eſt honteux à ſon mari, que le galand le mieux fait de la Cour ne faſſe voir de ſes œuvres que dans la famille, & ſemble n'avoir d'autre emploi. Ce n'eſt pas que mon *Cœur* ne vaille bien la peine qu'on ne s'attache qu'à elle, mais cet attachement ſeroit bien plus raiſonnable pour un galand que pour un mari.

CLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche, écrivant au nom de toute ſa famille, du Comte de Toulonjon ſon Beaufrere, & de la Comteſſe de Toulonjon ſa femme, tous aſſemblez.

A Chaſeu, ce premier Janvier 1669.

SUIVANT la louable coutume des Anciens de donner des étrennes à leurs amis, nous avons réſolu de vous donner les vôtres, Madame; & nous avons cru que depuis quatre ou cinq mois que vous amaſſez l'argent de notre pays, nous ne pouvions vous rien donner de plus utile que des bources pour l'emporter.

Ce ne ſont pas de ces préſens
Qui marquent la magnificence:
Nous laiſſons de cette dépence
Tout l'honneur aux Partiſans,
Ne voulant pas, chere Comteſſe,
En vous en faiſant de plus grands,
Déroger à nobleſſe.
Et comme les Dieux tout-puiſſans,

Sans

Sans s'amuſer à l'encens,
Regardent le cœur qui l'adreſſe,
Contentez-vous de nos empreſſemens.
Et pour faire cas de nos bources,
Regardez-en les ſources.

Encore ſi vous vous contentiez de notre argent, nous pourrions prendre patience nous autres hommes.

Mais pour dire la vérité,
Vos deſirs ſont inſatiables,
Vous en voulez à notre liberté.
Si nous étions vos redevables,
Et que nous fuſſions inſolvables,
Nous nous mettrions à la raiſon,
Quand vous nous mettez en priſon.
Mais ne vous devant rien que reſpect & tendreſſe,
Et vous en rendant à foiſon,
Vous n'avez pas raiſon, Madame la Comteſſe,
De nous traiter de la façon.

Cependant, quelque mal que vous nous faſſiez, nous ſommes bien aiſes de vous voir.

Nous avons en votre préſence
Le comble de tous nos deſirs;
Et nous regardons votre abſence
Comme la fin de nos plaiſirs.

C'eſt ce qui nous oblige à vous dire, Madame, que nous ſommes réſolus d'aller paſſer les Rois avec vous, ſi mieux n'aimez les venir faire ici: nous vous donnons le choix des armes. Chacun de nous a fait des efforts pour joindre un Madrigal à ſa bource.

MADRIGAL

Du Comte de Buſſy.

VOUS allez donc commencer votre courſe ;
Rien ne ſauroit vous arrêter :
Mais rien ne peut me dégager ;
Votre abſence pour moi n'eſt pas une reſſource,
Quoique vous nous quittiez ſans la moindre douleur.
Je vous envoye ce que j'ai de meilleur.
On ne diſpute pas la bource,
Après avoir donné le cœur.

MADRIGAL

Du Comte de Toulonjon.

SUR le récit de votre humeur,
Vous me paroiſſez tant aimable,
Que je me donne au diable,
Si je n'ai de la peine à retenir mon cœur.
Votre abſence ſera mon unique reſſource,
Car, comme on m'a parlé de vous & de vos yeux,
Ma foi, je me tiens trop heureux,
Qu'il ne m'en coûte qu'une bource.

MADRIGAL

De la Comteſſe de Toulonjon.

JE ne vous vis rien qu'un moment,
Et cependant, belle Comteſſe,

Il me parut en vous tant de diſcernement,
Et dans l'eſprit tant de juſteſſe,
Que je vous aimai dès l'inſtant.
Je ne me fais pas trop de fête ;
Mais alors qu'il s'agit de vous faire un préſent,
Ma bource eſt prête.

MADRIGAL

De la Comteſſe de Buſſy.

TOUT le monde ici vous aime
Si fort, qu'en vous perdant la douleur eſt extrême;
Et de cette douleur, j'en ai bien la moitié.
Votre mérite a fort touché mon ame,
Puiſque vous avez, Madame,
Ma bource & mon amitié.

MADRIGAL

De Mademoiſelle de Buſſy.

J'AI pour vous beaucoup de tendreſſe,
Vous le ſavez, belle Comteſſe:
Mais que pour un ſolide emploi,
Deux femmes ont peu de reſſource!
Si j'étois un Galant, vous recevriez ma foi,
Auſſi bien que ma bource.

MADRIGAL

De Madame de Rabutin, Dame de Remiremont.

JE vous donne aujourd'hui ma bource & ma tendreſſe:

C'eſt

C'eſt tout, mon aimable Comteſſe,
Ce qu'on donne à Remiremont.
Si par quelque métamorphoſe
Je devenois jamais garçon,
Je vous donnerois autre choſe.

MADRIGAL

Du petit Comte de Rabutin, par le Comte de Buſſy ſon pere.

ON veut que chacun vous étrenne,
Mais on veut qu'il prenne la peine
De vous faire un Madrigalet.
Pour moi, ſi je n'avois mon Papa pour reſſource,
Belle de la Roche-Milet,
Vous n'auriez rien eu que ma bource.

CLIX. LETTRE.

Réponſe de la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A la Roche, ce 2 Janvier 1669.

JE ne penſe pas qu'on puiſſe faire un meilleur uſage de ſon bien que je fais du mien en vous renvoyant les uns aux autres, Meſſieurs & Dames, celui que j'ai reçu de vous. J'aurois pourtant bien voulu garder quelque choſe de perſonnes auſſi cheres que vous l'êtes; mais le chagrin de n'avoir rien à leur donner, & la néceſſité mere de l'invention m'ont tiré de ce mauvais pas.

Au

Au reſte, ce que vous avez imaginé m'a paru fort galant & fort bien exécuté: j'en ai toute l'admiration & la reconnoiſſance que vous méritez. J'ai rempli mes bources de mille embraſſades pour chacun de vous, mes chers amis & amies, & je vous dis ici un adieu le plus tendre que vous ayez jamais reçu; car le mauvais tems m'empêche de pouvoir aller chez vous, & le premier beau jour je partirai pour Paris.

CLX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Janvier 1668.

IL eſt tellement vrai que je n'ai point reçu votre réponſe ſur la Lettre où je vous donnois la vie, que j'étois en peine de vous, & craignois qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner, (comme je ne ſuis pas accoutumée à manier une épée) je ne vous euſſe tué ſans y penſer. Cette raiſon ſeule me paroiſſoit bonne pour ne m'avoir point fait de réponſe. Cependant vous me l'aviez faite, & l'on ne peut pas avoir été mieux perdue qu'elle l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez eſt agréable; & ſi j'euſſe ſouhaité la perte de quelque choſe, ce n'eût jamais été celle de cette Lettre-là. Je ſuis fort aiſe que vous approuviez le mariage de M. de Grignan. Il eſt vrai que c'eſt un très bon & un très honnête homme, qui a du bien, de la qualité, une Charge, de l'eſtime & de la conſidé-

ſidération dans le monde. Que faut il davantage? Je trouve que nous ſommes fort bien ſortis d'intrigue. Puiſque vous êtes de cette opinion, ſignez la procuration que je vous envoye, mon cher Couſin, & ſoyez perſuadé que par mon goût vous ſeriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu! que vous y tiendriez bien votre place! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'eſprit qui me contente pleinement; & mille fois je me dis en moi-même: Bon Dieu, quelle différence! On parle de guerre, & que le Roi ſera la campagne. Ne vous y reverra-t-on point jouer un rôle que vous avez ſi bien rempli?

CLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de D..;

A Buſſy, ce 10 *Janvier* 1668.

J'AI appris avec bien du déplaiſir la perte de votre procès, Madame, car je vous aime fort. Il y a encore des circonſtances en cette rencontre qui ont redoublé mon chagrin. Cependant contre fortune bon cœur; car vous êtes une femme de qualité & de mérite, qui avez aſſez de bien pour perdre de plus grands procès ſans en être incommodée. Que cela ne vous altere donc point: conſervez-vous; & croyez que ſi vous ſurvivez vos Parties, ce ſeront elles qui auront perdu leur procès.

CLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de S. A...

A Chaſeu, ce 5 Janvier 1669.

POUR répondre au bel avis qu'on vous a donné touchant le chagrin qu'on a contre vous & contre moi, je vous dirai que de tous ceux qui ſe mêlent de débiter de ſottes & de ridicules nouvelles, ceux qui vous en donnent d'ordinaire, emportent le prix. Il faut que tous les autres leur cèdent, Madame, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous m'avez dit & écrit les choſes curieuſes de cette nature qu'on vous ramaſſoit de tous côtez.

Je ne ſai pas comment vous êtes avec ... préſentement; mais je ſai que nous ſommes toujours lui & moi les meilleurs amis du monde. Ainſi, Madame, je vous conſeille en ami de rompre tout commerce avec vos donneurs d'avis, qui enfin pourroient faire tort à un auſſi bon jugement que le vôtre.

La nouvelle des vers que j'ai faits contre vous, eſt encore auſſi ingénieuſe que l'autre, & auſſi bien trouvée; & quand vous me mandez que vous ne l'avez pas cru, je ne juge pas par-là que vous ſoyez une bonne amie, mais ſeulement que vous n'êtes pas fole.

Je ne fais point de vers, Madame, mais ſi j'en faiſois ſur votre ſujet, ils ſeroient à votre louange, & votre réputation court bien plus de hazard par mes éloges que par mes ſatires.

Vou-

Voulez-vous ſavoir tout le mal que j'ai dit de vous ? C'eſt que vous n'aviez pas aſſez de créance en vos bons amis, & que pour peu qu'ils choquaſſent vos ſentimens, vous croyiez volontiers mauvais conſeil.

CLXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 22 Janvier 1669.

JE vous fais juſtice comme vous me la faites, ma belle Couſine. Je vous ai écrit, & vous n'avez pas reçu ma Lettre, tout cela eſt vrai. Au reſte, je vous ſuis fort obligé de l'inquiétude que vous avez eue de m'avoir tué ſans y ſonger, & je vous apprens que vous êtes plus adroite que vous ne penſez. Quand vous m'eutes donné la vie, vous baiſſâtes la pointe de votre épée, & je me relevai le plus content du monde de votre généroſité. Ce n'eſt pas que s'il en fût arrivé autrement, j'euſſe été le premier que vous euſſiez fait mourir ſans deſſein. Quoique vous vous ſerviez encore moins de vos yeux que d'une épée, il y a des gens ſi mal-adroits qu'ils ſe vont enferrer d'eux-mêmes, & nous en ſavons à qui vous avez percé le cœur, ſans ſonger quaſi qu'ils fuſſent au monde.

Ce n'eſt pas ſans regret que je ne ſerai pas à la fête. Après tant d'occaſions que j'ai vues en ma vie, j'euſſe été bien aiſe de me trouver encore une fois avant mourir, à la défaite du plus beau pucelage du monde.

* *A la Let. CLX.*

Voilà la derniere Lettre que j'ai écrite au Roi ſur les bruits de Guerre.

SIRE,

Quoique j'aye beaucoup d'affaires domeſtiques dont je ne puis ſortir qu'au Parlement de Paris, le reſpect infini que j'ai pour V. M. & la crainte de l'importuner m'ont empêché juſqu'ici de la ſupplier très humblement de me permettre d'y aller. Je n'ai pas eu la même retenue, SIRE, *quand on a parlé de Guerre. Il m'a paru ſi raiſonnable d'offrir ma vie à V. M. pour ſon ſervice, que je n'ai pu réſiſter à un ſi beau ſentiment. Elle ne m'a pas jugé digne de cette grace quand je la lui ai demandée : mais cela ne m'a point rebuté; & aujourd'hui que le bruit de la Guerre recommence, & qu'on me mande que V. M. ira en perſonne, je ne puis m'empêcher de la ſupplier très humblement de me permettre de la ſuivre. J'eſpere qu'avec de l'eſtime elle aura quelque bonté pour moi, ſi j'en reviens; & ſi j'y demeure, je n'aurai pas de regret à la perte d'une vie qui a été aſſez malheureuſe pour lui déplaire. Je m'adreſſe directement à V. M.* SIRE, *parce que je n'ai de confiance qu'en elle, & que je trouve tant de gloire à vous avoir pour mon Maître, qu'il ne me prend aucune envie d'en chercher d'autre à ſa Cour. Daignez donc jetter les yeux ſur moi,* SIRE, *comme ſur un homme qui s'eſt tellement fait juſtice ſur les châtimens qu'il a reçus, que cela ne l'empêche pas de vous aimer de tout ſon cœur, de vous admirer, & d'être avec la plus grande envie du monde de vous plaire, &c.*

A Buſſy, ce 18 Janvier 1669.

CLXIV.

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Chaſeu, ce premier Mars 1669.

VOus avez beau ne me pas écrire, Madame, je ne croirai jamais que vous m'ayez oublié, & il n'y a rien au monde que je ne me diſe plutôt que cela. Cependant dites-moi ce que c'eſt, car j'en ſuis en peine. Encore me mande-t-on quelquefois des nouvelles de notre petite amie la Comteſſe du Pleſſis & de mille autres gens, mais perſonne ne me dit rien de vous. N'avez-vous point de honte, Madame, de faire ſi peu de bruit avec le mérite que vous avez? J'en connois qui ſont fort éloignées de vous valoir, qui font bien parler d'elles. Avec toute votre obſcurité, je ne laiſſe pas de vous eſtimer infiniment, & de vous aimer de tout mon cœur. Mais je commence à me laſſer de vous l'écrire, je meurs d'envie de vous le dire tête à tête; & ſi vous vouliez un témoin, de vous le dire en préſence de notre petite amie, à qui j'en dirois bien autant.

CLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce premier Mars 1669.

JE ſuis bien malheureux, Madame, que les ſeules Lettres que vous m'écrivez ſe perdent,

je reçois toutes les autres. Je ne doute pas que vous ne ſoyez une bonne amie; car je vous ai toujours fort aimée, & vous avez le cœur bien fait. Pour Madame . . . qui m'écrit fort ſouvent que perſonne n'approche de la tendreſſe qu'elle a pour moi, vous jugez bien ſi j'en ſuis perſuadé : elle m'aime comme on aime ceux qu'on a voulu aſſaſſiner. Voilà tout juſte ce que je croi, mais nous en dirons davantage dans le petit parloir.

A quoi me ſert de ſavoir que Monſieur le G** a dit quelque plaiſanterie à Madame de la B**, ſi je ne ſai ce que c'eſt? Mais vous pourriez bien me le mander, ſi vous vouliez prendre la peine d'envelopper la choſe. Pour moi, je vous déclare qu'il n'y a ordure au monde que je ne vous diſe, quand il s'en préſentera occaſion, ſans vous faire rougir. Paraphraſez donc un peu, Madame, & me mandez le beau Dit de Monſieur G**.

J'ai pitié comme les autres des maux qu'on fait à cette pauvre petite Courcelle. C'eſt aſſez pour me faire entrer dans ſes intérêts, que d'être en priſon comme elle y eſt; & puis je ſuis toujours contre les maris, & je dis avec Agnès: *Pourquoi ne ſe font-ils pas aimer?*

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G...

A Chaſeu, ce 12 Mars 1669.

LE Dit de Madame de Montbazon : que quand on ceſſoit de parler d'une belle Dame, c'étoit

c'étoit un ſigne qu'elle étoit devenue laide, eſt ſouvent véritable: mais il ne l'eſt pas toujours; & pour montrer que la règle n'eſt pas infaillible, Madame, il ne faut que vous voir. Je ne trouve pas que rien vous preſsât encore de prendre le parti de la dévotion, & quand vous en reviendriez, on vous pardonneroit plutôt qu'à Madame de ***. Ce n'eſt pas qu'elle en ſoit revenue, car elle n'y a jamais été, & je ne m'y ſuis pas trompé un moment: mais elle ſeroit plus propre que vous à faire cette démarche de bonne foi, ou du moins elle devoit mieux jouer la Comédie qu'elle n'a fait. Je ne deſeſpere pourtant pas qu'elle ne ſoit un jour véritablement dévote, & je croirois bien que Dieu ſe ſervira de moi pour ce grand ouvrage plutôt que de Dom Coſme. Mais à propos de lui, je vous ſupplie, Madame, de lui dire quand vous le verrez, que le ſeul plaiſir que m'ait jamais fait Madame de *** dont je faſſe cas, c'eſt de m'avoir donné ſa connoiſſance, & par-là ſon amitié, qui eſt une faveur que je ne perdrai pas aſſûrément, quand on me remettroit à la Baſtille. Dites-lui encore que je ne l'eſtime pas moins, pour n'avoir pu retenir ſa pénitente. Mais nous en dirons davantage quand nous nous verrons. Je meurs d'envie que ce ſoit bientôt. Je l'eſpere, & je le croi.

Rien ne me paroît plus plaiſamment dit que ce que vous me mandez, que vous & notre petite Comteſſe êtes toutes ſimples dans mes intérêts; je vous aime mieux ainſi que ſi vous étiez doubles. Mais ſérieuſement ma Couſine, jeune & aimable comme elle eſt, n'aime-t-elle rien? Vous ne me le diriez pas ſi vous le ſaviez, & peut être ne le ſavez-vous pas. Cependant

quand j'y ſonge un peu, je trouve qu'il ſeroit bien mal-aiſé que vous n'en fûſſiez quelque choſe, dans cette agréable famille, où depuis la M *** juſqu'au dernier marmiton, tout le monde eſt jaloux ſans ſavoir pourquoi, comme je vous mandois il y a quelque tems. Notre amie leur devroit faire avoir raiſon, mais comme elle ne ſauroit en venir à bout toute ſeule, je lui aiderai quand il lui plaira.

Au reſte, Madame, je prétens bien aller quelquefois en retraite chez vous manger avec Meſdames ***. Pour peu qu'elles faſſent de pas en arriere, & moi en avant, nous nous rencontrerons en même chemin.

CLXVII. LETTRE.

De Madame de . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Mars 1669.

J'AI reçu aujourd'hui votre Lettre, Monſieur, du premier Mars. Il y avoit ſi longtems que je n'en avois vues, que le dépit m'a empêché de vous écrire. J'ai compris que c'étoit aſſez que vous euſſiez manqué à faire réponſe à trois Lettres, ſans mettre la quatrieme au même hazard.

Pour le bon-mot de Monſieur le G ***, toute la paraphraſe que j'y puis faire, c'eſt de vous dire que ſur ce que Madame de *** lui diſoit qu'elle rendoit bien ce qu'on lui avoit prêté, il la compara à l'Arche de Noé, & lui parla enſuite de l'inondation générale.

Je

Je voi fort peu Madame de ***, mais toutes les fois que je lui ai parlé de vous, elle m'en a parlé avec bien de la tendreſſe & de l'honnêteté.

On m'a dit que vous étiez amoureux en Bourgogne : vous m'en pourriez bien dire quelque choſe.

Madame de Courcelle a fait préſenter Requête au Parlement pour ſa liberté, dont elle a été déboutée ; ainſi la voilà très malheureuſe. On commence à croire qu'elle n'eſt point groſſe.

Adieu, Monſieur, croyez que j'aurois une joye infinie, ſi je pouvois vous rendre quelque ſervice, & vous faire connoitre le fond que vous devez faire ſur moi.

CLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 24 Mars 1669.

VOTRE amie vient de m'envoyer une caiſſe de confitures. Je me défie de ſes douceurs ; car enfin quand on mérite le poiſon, on eſt bien tenté d'en donner. Tout au moins elle me craint ſi elle ne m'aime pas, & c'eſt quelque choſe. Pour moi je travaille à me guérir par toutes les réflexions que je fais ſur ſa conduite. Je trouve qu'il me manque deux choſes, ſans leſquelles on ne peut garder ſon cœur ; la préſence & la bonne fortune. L'averſion qu'elle a pour l'abſence de ſon amant, c'eſt qu'étant

tant vive, il lui faut de l'occupation, & elle ne peut demeurer ſans rien faire. Pour ſa haine contre la mauvaiſe fortune, elle lui eſt ſi commune avec tant de gens, qu'on ne daigne en dire la raiſon. Mais ce qu'elle a de ſingulier, c'eſt que juſques ici on n'avoit que des exemples de lâches amis, & point de lâches maitreſſes. On ne peut en cette rencontre lui ôter l'honneur de l'invention.

Je loue fort la réſolution de nos Volontaires de Candie : quand je ſaurai qu'ils auront bien fait, je louerai leurs actions. Vous me faites un grand plaiſir de me mander ce que vous appellez des ſornettes. Ce ſont les ſornettes qui divertiſſent, je m'amuſe à en faire moi : voilà encore un Rondeau, vous verrez bien, Madame, à qui il s'adreſſe.

RONDEAU

Contre une Inconſtante.

FOI du plus loyal des Amans,
Votre inconſtance à contre-tems
Eſt indigne qu'on lui pardonne.
On ne vit jamais en perſonne,
Si peu d'eſprit & de bon-ſens.

Mais laiſſons ces diſcours piquans,
Déclarez-moi vos ſentimens,
Car j'aime qu'on parle de bonne
Foi.
Ne trouvez-vous pas les abſens
En amour fort impertinens
Et dignes qu'on les abandonne ?
Allez, vous êtes une friponne,
Une ame ſans honneur & ſans
Foi.

CLXXI. LETTRE.

Réponſe de Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Mars 1669.

VOUS faites encore pis que des vers pour vous guérir de votre inconſtante, Monſieur le Comte. On dit que vous êtes amoureux en Bourgogne: dites-moi ce ſecret. Je ne commencerai pas par vous à tromper la confiance qu'on a en moi. Ce qui me fait douter de ce bruit-là, c'eſt que vous êtes encore trop en colere contre votre ancienne maitreſſe: ne vous y trompez pas,

On voit toujours l'amour dans le dépit,
Et jamais dans l'indifférence;
Et quoiqu'enfin l'on faſſe tant de bruit,
On aime encor plus qu'on ne penſe.

Votre colere cependant me divertit fort. Il faut pourtant rendre juſtice à mon amie, elle a les ſentimens du monde les plus honnêtes pour vous.

Mademoiſelle d'Elbœuf ſe marie après Pâques, on lui a apporté aujourd'hui pour cinquante mille écus de pierreries de la part du Prince de Vaudemont qui eſt le futur. La Reine-Mere d'Angleterre ſe meurt. Bon ſoir, Monſieur, il eſt minuit; pour peu que je vous écriviſſe encore, je vous dirois mes ſonges.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 4 Avril 1669.

HE' bien, Madame, puiſque vous avez découvert ma paſſion dans ma colere contre Madame de***, vous ſerez notre confidente. Je vous envoye encore une nouvelle marque de mon amour dans un Rondeau; mais pour parler ſérieuſement, êtes-vous trompée? ou croyez-vous me tromper? Non, Madame, vous ſavez tout ce que je ſai de ſa conduite, & je n'en ignore rien. Penſez-vous que je lui ſois fort obligé, quand elle veut être de mes amies & qu'elle parle bien de moi? Oſeroit-elle faire autrement après ſon inconſtance, & peut-être ſon infidélité dans ma priſon? Elle fait courir le bruit aujourd'hui que je ſuis amoureux en Bourgogne, croyant faire quitte à quitte. J'ai encore le cœur trop rempli d'elle, d'amour ou de haine (comme vous voudrez) pour avoir d'autre paſſion. Mais comment ſauve-t-elle le prétexte de la dévotion qu'elle avoit pris pour me quitter, quand elle avoue aujourd'hui qu'elle n'eſt point dévote? Allez, Madame, je ſai bien qu'elle ne l'eſt pas, je ſai bien même ce qu'elle eſt.

Le prélude de la noce de Mademoiſelle d'Elbœuf eſt bien brillant.

La mort des Souverains eſt un Sermon. Quand je vois mourir une Reine, je me conſole de n'être pas immortel. Je vous permets de m'écrire vos ſonges, Madame; vos Lettres

me

me font tant de plaiſir, que je crois même que vos rêveries me réjouiroient.

N'oubliez pas de m'envoyer toutes les chanſons que vous apprendrez, de quelque ſtile qu'elles ſoient; vous ſavez bien qu'avec des points on écrit tout avec modeſtie.

RONDEAU

Du Comte de Buſſy.

DE revenir en vain je vous demande.
D'un cœur brûlant vous mépriſez l'offrande:
Au moins du mien; car pour un autre Amant,
Je ſai qu'il eſt traité plus doucement,
Et que chez vous à baguette il commande.

De plus, Iris, je ſai qu'il vous gourmande,
Que vous aux champs, la douleur n'eſt pas grande,
Et que ſon feu vous preſſe rarement
De revenir.

Je ſuis ravi que juſtice on vous rende:
A pis il faut que votre cœur s'attende.
Vous tâterez de mon déchainement.
Dites-le moi, parlez-moi franchement,
Vous craignez bien que le Roi ne me mande
De revenir.

CLXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Buſſy, ce 11 *Avril* 1669.

L'ESTIME que vous avez pour moi, Madame, me rend bien glorieux, & pourroit me gâter ſi je ne penſois que vous ne me parlez ainſi que pour me conſoler de mes diſgraces, en me té-

moignant être perſuadée que je ne les mérite pas. Je ne dis pas que je ſois le dernier homme du monde, car je tiens la fauſſe modeſtie auſſi ridicule que la vanité ; mais pour être le plus honnête homme de France, il faut des qualitez dont je ne me trouve pas digne. La meilleure que j'aye, Madame, c'eſt de bien connoitre ce que vous valez, de vous aimer, & de vous eſtimer infiniment.

Mon Dieu, Madame, que de joye vous allez donner à tous les honnêtes gens de votre voiſinage! Pour moi je vous déclare que ſi je ne puis encore retourner à la Cour, je vais faire mes effort pour me faire chaſſer à Tours ; j'y aurois trop de plaiſir, pour qu'on pût appeller cela commutation de peines.

CHANSON.

AH! Madame la Comteſſe,
Vous voilà donc à Saché.
A vous parler ſans fineſſe,
Ah! Madame la Comteſſe,
Tel en a de l'allégreſſe,
Et tel en eſt bien faché.
Ah! Madame la Comteſſe,
Vous voila donc à Saché.

CLXXII. LETTRE.

Réponſe de la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A Saché, ce 24 Avril 1669.

MON voyage a été aſſez heureux, Monſieur. J'ai été traitée de la ſaiſon mieux que je ne penſois, & je ſuis arrivée en fort bonne ſanté. Je

vous

vous ai même écrit en arrivant, Monſieur, je ſuis bien fachée que vous croyiez m'avoir prévenue. Je vous envoye des vers qui ont fait ici un mari jaloux; mais je vous déclare que je ſeme pour recueillir, & qu'il vous en coutera quelque choſe que je puiſſe montrer à ma petite Société, où vous êtes admiré comme vous le méritez, c'eſt vous en faire l'éloge. Il ſe trouva bonne compagnie ici quand je reçus votre Lettre, on chanta votre couplet, & un de mes amis ſe chargea d'y répondre. Je n'y ai point d'autre part que de vouloir bien vous envoyer toutes les douceurs qu'il me fait dire pour vous.

CHANSON.

MOn pauvre Monſieur le Comte,
Que je m'ennuye à Saché!
Je n'y trouve pas mon compte,
Mon pauvre Monſieur le Comte.
Tel en a bien de la honte,
Et tel en eſt bien fâché.
Mon pauvre Monſieur le Comte,
Que je m'ennuye à Saché!

CLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M.....

A Buſſy, ce 2 Mai 1669.

JE vous trouve fort amie de Madame de ***, mais vous ne me répondez point ſur la demande que je vous ai faite de la raiſon qu'elle vous dit pour s'excuſer de ne plus vivre avec moi comme elle faiſoit autrefois, puiſqu'elle avoue qu'elle n'eſt point dévote. Ce n'eſt pas

que je m'en ſoucie, & vous verrez comme je continue à la traiter dans ce Rondeau que je vous envoye.

Allez, allez, Madame, j'ai commerce avec des gens qui ne l'aiment pas tant que vous l'aimez, ou qui m'aiment plus que vous ne faites. Mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant.

Je ne ſai ſi vous ſavez que ma femme eſt à Paris pour faire ſes couches; car je vous apprens que depuis que je ne vous ai vue, je n'ai pas été ſans rien faire. Adieu.

RONDEAU.

ABandonné d'une ingrate Maitreſſe
Je réſolus de mourir de triſteſſe,
Une autre fois de mourir par mes mains:
Et de cent mille effroyables deſſeins,
Le plus doux fut d'étrangler la traitreſſe.
Quand cette Iris me fauſſant ſa promeſſe,
M'abandonna, moi rempli de tendreſſe
J'aurois plutôt choiſi d'être des Médecins
Abandonné.
Enfin le tems, Pere de la Sageſſe,
M'a détrompé de cette Enchantereſſe,
Qui ſi long-tems avoit fait mes deſtins.
Je reconnois ſes ſermens faux & vains,
Et que ſon cœur eſt à toute foibleſſe
Abandonné.

AUTRE RONDEAU,

Tel qu'on le trouve dans l'Edition de Paris de 1697, au-lieu du précédent.

FAire l'amour, la choſe eſt ordinaire,
C'eſt votre avis, le mien n'eſt pas contraire;
J'en ſuis d'accord en dépit des Jaloux:

Vous

Vous l'avez fait, nous en convenons tous,
Et le ferez, il vous eſt néceſſaire.

Mais dans le tems que je ſuis en miſere,
Qu'avecque moi vous avez une affaire,
Vous me changez, & que prétendez-vous
Faire?

Savez-vous bien quel eſt votre ſalaire?
Je jure ici le Soleil qui m'éclaire,
Qu'à votre égard je ſerai pis qu'Epoux,
Qu'à tout jamais durera mon courroux;
Et cependant, perfide, allez-vous faire
Faire.

CLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Buſſy, ce 4 Mai 1669.

JE vous rends mille graces, Madame, des vers que vous m'avez envoyé: ils ſont tendres, & quoiqu'il y en ait de plus beaux ſur cette matiere, j'excuſe fort le mari qui en eſt jaloux.

Si je me trouvois jamais dans cette Société qui me fait l'honneur de m'eſtimer, je pourrois leur montrer quelqu'un de mes amuſemens; car ils trouveroient peut-être en moi des choſes qui feroient excuſer ces badineries. Mais ne voyant de moi que des vers (fuſſent-ils parfaits) ils ne s'en feroient pas l'idée, que je voudrois qu'ils s'en fiſſent; & je n'aimerois pas que des gens qui ne me connoiſſent pas moi-même, confondiſſent les amuſemens d'un homme de qualité avec les ouvrages des beaux-eſprits de profeſſion.

Le

Le Couplet que vous m'avez envoyé eſt joli, il n'y manque que d'être de vous, Madame, car il n'eſt pas ſi obligeant d'approuver une douceur qu'on vous fait dire, que de la penſer; mais il faut prendre d'un mauvais payeur ce que l'on peut : je ne laiſſerai pas de le chanter plus ſouvent qu'un autre, & de vous aimer toujours.

CLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de T...

A Buſſy, ce 5 Mai 1669.

MA femme vient de me mander que parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié pour moi, vous vous êtes tellement diſtinguée, Madame, que je ſerois le plus ingrat du monde, ſi je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point ſurpris; car il y a longtems que je connois votre cœur, & que je ſuis perſuadé qu'on n'en ſauroit faire trop d'eſtime. Je pouſſerois avec raiſon ce chapitre bien plus loin; mais les perſonnes qui ont l'ame auſſi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'eſt que je vous promets de ma part un cœur auſſi plein de reconnoiſſance, que le vôtre l'eſt de généroſité. Je ne vous ſaurois dire plus nettement, que je ſerai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Buſſy, ce 6 Mai 1669.

J'AI tant de choſes à vous dire, Monſieur, que cela fait que je vous en dirai fort peu. Je ſuis en Bourgogne depuis la fin de 1666, pour une pareille raiſon que celle qui vous fait être en Languedoc, c'eſt-à-dire, exilé comme vous. Je ne ſai quand j'en ſortirai, je n'en ai pas trop d'impatience; je ne me ſoucie que de le pouvoir faire. Vous ſavez combien je hais la contrainte, je croi que vous êtes comme moi: nous en parlerons un jour, car tout finit; & cependant je vous aime & je vous aimerai toujours de tout mon cœur.

La priſon ni l'exil ne m'en ſauroient guérir.

CLXXVII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Mai 1669.

VOUS pouvez bien avoir commerce, Monſieur, avec des gens qui n'aiment pas Madame de ****; mais vous n'en ſauriez avoir avec

* *A la Lettre CLXXIII.*

avec perſonne qui vous aime plus que je fais, & qui ait pour vous un plus véritable fond de tendreſſe. Jugez-en un peu; l'on me vient de ſaigner, je ſuis très foible, & par-deſſus cela j'ai la tête toute étourdie, & je ne laiſſe pas de vous écrire; car je ne puis ſouffrir que vous ayez de quelqu'un de vos amis plus que moi. Je ne vous dirai rien des raiſons de Madame de *** pour vous avoir quitté, parce que j'ai peur de dire mes avec elle; je ne l'ai point vue [illegible] cinq fois que je l'ai vue depuis qu'elle eſt à Paris, & hors ce que je vous mandai l'autre jour ſur le ſujet de...., je n'ai eu aucune converſation particuliere avec elle, ainſi je ne vous puis dire que ce que je vous en écrit. Mais à propos de ***, vous ne me faites point de réponſe ſur ce que je vous ai mandé de lui. Adieu, Monſieur le Comte. Je ne puis faire cette Lettre plus longue, la tête me tourne. Votre Rondeau m'a fait un grand plaiſir. Au nom de Dieu, envoyez-les moi tous.

CLXXVIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Mai 1668.

VOTRE Lettre & votre livrée m'ont donné une joye incroyable, Monſieur; jugez ce que vous feriez vous-même. En attendant ce tems bien-heureux, j'ai été ravie de voir Madame votre femme & votre belle Chanoineſſe: tou-

toute jeune qu'elle eſt-on la reconnoit bien à ſon eſprit pour votre belle fille.

J'aurois fait plutôt réponſe à votre Lettre, ſi je ne n'avois voulu vous dire des nouvelles de toutes vos amies qui n'étoient pas ici; une rame de papier ne ſuffiroit pas à vous écrire toutes les amitiez que vous font les petites Comteſſes.

Votre *Cœur* eſt ſi content de vous, qu'il m'a preſque promis de ne plus accoucher, puiſque cela vous fait mal.

Si vous aviez voulu venir accoucher pour Madame votre femme, vous l'auriez tirée d'une grande peine, & vous euſſiez fait grand plaiſir à toutes vos amies; ſérieuſement nous mourons d'envie de vous revoir, & moi plus que perſonne.

CLXXIX. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Mai* 1669.

VOTRE Lettre & votre livrée m'ont donné une joye incroyable; jugez ce que vous feriez vous-même. Mais enfin en attendant ce tems bien-heureux, j'accepte de très bon cœur la repriſe de Lettres. J'aurois fait plutôt réponſe à la vôtre, n'étoit que je voulois dire de vos nouvelles à toutes vos amies, avant que de vous rien mander d'elles. La petite Couſine m'a tant dit d'amitiez pour vous, qu'une rame de papier ne ſuffiroit pas à l'é-

l'écrire. Imaginez-les donc, je vous prie. Je vous assure que nous passâmes un fort grand tems à parler de vous dans un lieu le plus agréable du monde. Votre *Cœur* est si content de votre souvenir, qu'il m'a promis tout de nouveau son portrait pour vous. Je ne sai ce qu'il en sera.

Pour notre amie, elle m'a dit tout franc qu'elle boudoit contre vous, pour quelque chose que vous lui aviez refusé, & que c'est pour cela que vous n'avez point eu de ses nouvelles. Je ne savois pas que Madame votre femme fût ici, nous aurons l'honneur de la voir; mais si vous aviez pu venir accoucher pour elle, de quelle peine l'auriez-vous tirée, & quel plaisir eussiez-vous fait à vos amies! Jugez-en, je vous prie, par le desir que vous savez qu'elles ont de vous voir. Pour moi, je le souhaite plus que personne.

CLXXX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantiere.

A Bussy, ce 15 Mai 1669.

VOUS n'aurez pas de peine à me persuader que vous seriez plus aise de me voir que mes livrées. Regardez combien j'ai de vanité, Mademoiselle! Mais afin que je ne sois pas trompé dans mes conjectures, écrivez-moi un peu plus souvent que vous n'avez fait depuis six mois, car vous ne boudez pas, vous.

Pour

Pour la petite Couſine, quand je vous dirai que je l'aime plus que ma vie, je vous aſſure que je ne mentirai pas; mais auſſi dites-moi la vérité, n'ai-je pas raiſon, ne s'eſt-elle pas conduite avec moi depuis quatre ans comme un Ange?

Puiſque mon *Cœur* eſt ſi content de moi que vous dites, il ne faut pas qu'elle differe à me donner ſon portrait. Je vous prie, Mademoiſelle, de lui dire que je mets à cela la preuve de ſon amitié.

Juſques ici j'ai eu grande averſion pour accoucher; mais pour vous voir & mes autres amies, il n'y a rien que je ne fiſſe.

CLXXXI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Buſſy, ce 15 Mai 1669.

METTEZ mon amitié pour vous, Mademoiſelle, à d'autres épreuves qu'à celles d'aller accoucher à Paris pour vous voir plutôt; je vous avoue que je ne puis m'y réſoudre: c'eſt tout ce que je pourrois faire ſi vous me promettiez de l'amour à ce prix.

Vous me mandez que ma fille de Rabutin vous plait fort, je ſuis fort aiſe que vous la trouviez jolie. Je n'en fais point d'autres: j'ai ici ma fille de Buſſy ſa Sœur ainée, qui ne vous déplairoit pas. On me mande que le Roi va en Flan-

* *A la Lett. CLXXVIII.*

Flandre viſiter ſes Places. S'il n'eſt pas ſi briſ-lant de les fortifier que de les prendre, il n'eſt pas moins utile à l'État; & il eſt fort rare de voir un Roi jeune & galant employer auſſi ſolidement ſes loiſirs que s'il étoit vieux, & brutal. Les petites Comteſſes, mon Cœur & vous, partagez, je vous aſſure, mes plus preſſans deſirs pour mon retour.

CLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...;

A Buſſy, ce 18 *Mai* 1669.

MON Dieu, Madame, que vous êtes une bonne femme, & ſur-tout une bonne amie! Il eſt bien endiablé qui vous fait du mal, & même qui vous connoit ſans vous aimer fort.

Le voyage de *** en Flandre ne ſera que pour ſe repoſer, quand même il ne feroit qu'aller & venir. Ne le croyez-vous pas, Madame? Pour moi j'en ſuis perſuadé.

Le bon-homme *** fera fort bien de ne pas reprendre ſa femme, & elle même de ne pas retourner avec lui. Après de certains pas il ne ſe faut plus fier les uns aux autres.

Monſieur de *** ſe portoit, comme vous dites, à de grandes extrémitez, puiſqu'il obligeoit Mademoiſelle *** à recourir aux pincettes du feu pour ſe ſauver de ſes mains. Quoique ce ſoient des pincettes avec quoi l'on attiſe le feu d'ordinaire, ce n'eſt pas le feu de l'amour; & pour moi l'on me l'éteindroit avec cela, encore

core mieux qu'avec l'inconſtance ou l'infidélité.

Il n'eſt pas que vous ne ſachiez l'accouchement de ma femme. D'où vient que vous ne m'en avez pas régalé ? Eſt-ce que vous comptez pour rien à Paris de faire un garçon ? J'ai vu pourtant que vous étiez une Dame bien appriſe. Votre irrégularité fera en cette rencontre que vous n'aurez que deux mots de moi pour cette fois.

CLXXXIII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Toulouſe, ce 25 Mai 1669.

CE n'eſt point, Monſieur, la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qui me perſuade que ni ma priſon ni mon exil ne vous ont point guéri de l'amitié que vous aviez pour moi : c'eſt une longue habitude fondée ſur de grandes expériences, que vous avez des ſentimens généreux au dernier point. L'aſſurance, Monſieur, que vous m'en donnez, a fortifié cette habitude, & m'a fait ſentir une joye & une conſolation plus douce que toutes celles que j'ai reçues depuis quatre ans que je ſuis ici. Je me ſuis ſouvent informé de vos nouvelles : j'ai toujours témoigné par-tout & en toutes rencontres que j'étois votre ſerviteur. Le dernier à qui nous parlions de vous, étoit Monſieur de*** qui eſt fort de vos bons amis. Il nous apprit qu'il avoit ouï dire que vous vous

* *Lat. CLXXVI.*

vous paſſiez fort bien de ce monde de là-bas. J'ai ſenti une ſatisfaction ſinguliere de toutes les vôtres, & je me ſuis imaginé que vous vous ſaviez faire par-tout des plaiſirs dignes de vous. Pour moi je me ſuis plongé dans la lecture des Poëtes Latins, & principalement des Satires. J'ai une extrême impatience de vous pouvoir rendre compte de toutes ces choſes, mais particulierement du zèle profond avec lequel je ſerai toute ma vie, votre très obéiſſant ſerviteur.

CLXXXIV. LETTRE.

De Monſieur de ..... au Comte de Buſſy.

A Toulon, ce 27 Mai 1669.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, s'il vous plait, qu'en vous donnant de nouvelles aſſurances de mes très humbles reſpects, je vous donne en même tems quelques nouvelles de ce qui ſe paſſe ſur cette Côte. Nous ſommes ſur le point de mettre à la voile; toutes les choſes néceſſaires pour le voyage de Candie ſont arrivées, après les avoir ſi long-tems attendues. Monſieur de Vivonne partit de ce Port avec les Galeres il y a huit jours; mais la nuit ſuivante du jour qu'il commença ſa route, il s'éleva un vent ſi fâcheux, qu'il fut obligé de relâcher vers les Iſles d'Yeres. Il y eut même une galiotte qui ſouffrit beaucoup d'un coup de vent. Son grand mât rompit; ce qui l'obligea de revenir à Toulon, pour ſe mettre en état de retourner joindre la Capitane. Il y a deux jours qu'elle eſt partie, le vent s'eſt tourné favorable; ce qui fait juger

juger que d'aujourd'hui ſeulement Monſieur le Général pourra ſuivre ſa route.

Ce qui a retardé le départ, c'eſt que les vivres n'étoient pas arrivez, bien que Jacquier depuis un mois qu'il eſt ici, n'ait pas eu grand repos. Les derniers Vaiſſeaux deſtinez pour les victuailles, ſont entrez ce matin dans ce Port. L'on commence demain d'embarquer les troupes les plus proches d'ici, & les plus éloignées ſuivent & s'avancent inceſſamment.

L'on ne peut pas prendre plus de précautions pour une affaire, que celles que nous voyons prendre pour celle-ci. Vous connoiſſez le Général, dont le mérite ſatisfait fort les Troupes. L'on dit qu'il y a bien de l'argent, & des ordres pour le diſtribuer très honnêtement à ceux qui ſerviront bien. L'on donnera la ſubſiſtance aux Officiers & Soldats ſur la Terre comme ſur la Mer; il y en a pour huit mois. Monſieur de la Croix Intendant, eſt un très honnête homme, & fait mille offres aux Officiers.

Il faut que je vous diſe, Monſieur, que l'on ne peut voir un plus beau Vaiſſeau que celui que montera Monſieur l'Amiral. Il eſt percé pour quatre-vingts pieces de canon, & eſt enrichi par ſa dorure & ſes figures de ſculpture, de la valeur de cent mille écus. C'eſt ici ſa premiere ſortie; il a été conſtruit dans le Port de Toulon.

L'Armée eſt compoſée de ſix à ſept mille hommes pour le moins. Il y a ſeize Régimens d'Infanterie, quatre cens hommes de garde, trois cens Chevaux-Legers, deux cens Officiers réformez & deux cens Mouſquetaires; tous les Colonels ſont à la tête de leurs Régimens, excepté Monſieur le Cardinal de Ven-

dôme & Monſieur de Montpeſat. Monſieur de Jonſac ne fait que d'y arriver. Les quatre Pavillons de l'Amiral ſont d'une grandeur extraordinaire; ils ont été faits ſur le modele de celui que Sa Sainteté envoya à Monſieur l'Amiral, qui eſt au fond de damas rouge cramoiſi, avec ſes armes ſoutenues par Saint Pierre & Saint Paul. Ces Pavillons ſont ſi grands, qu'il y a pour cinq mille francs de damas. La peinture coûte ici cent piſtoles; & il y a autour du grand Pavillon une frange d'or qui en coûte deux cens. Il n'y a rien de ſi grand que cet appareil.

Le ſecond fils du Roi de Dannemark, en partant de Marſeille, a été voir Monſieur de Vivonne aux Iles d'Yeres, & en repaſſant il a voulu voir Toulon *incognitò*. Meſſieurs de Vendôme l'ayant ſu, lui ont été faire compliment, & lui ont fait voir ce beau Vaiſſeau, & tous les autres, où il a été reçu ſelon ſa Dignité. Enſuite Monſieur l'Amiral lui a donné à diner, & lui a fait préſent d'un ſabre & d'un mouſquet à la Turque: ce ſont des pieces fort curieuſes & dignes du Prince qui les a reçues. C'eſt un jeune homme de ſeize ans, fort bien fait. Il n'a auprès de lui qu'un Gouverneur, & fort peu de Gentilshommes. Il eſt parti ce matin dans le Caroſſe de Monſieur le Cardinal de Vendôme pour Marſeille. De-là il paſſe à Lyon & en Allemagne. Voilà toutes les nouvelles de ce Pays-ci, que j'ai cru que vous ſeriez bien-aiſe de ſavoir; & je prendrai occaſion de vous dire que je ſuis, avec un très reſpectueux attachement, &c.

CLXXXV.

CLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Buſſy, ce 30 Mai 1669.

VOUS faites fort bien, Madame, de ne pas attendre que vous ſoyez à Paris pour m'écrire, car je ne recevrois donc point de vos Lettres tout l'Eté, & elles me font plaiſir de quelque lieu qu'elles partent.

Au reſte, j'ai vu ici Monſieur & Madame d'Hauterive. Je fus ravi de les voir, mais je ne puis leur pardonner d'avoir traité Buſſy d'hôtellerie; car ils n'y coucherent qu'une nuit. Ils me parurent pourtant aſſez contens de ma maiſon & me promirent d'y faire plus de ſéjour un autre voyage, & de vous y amener; cela me radoucit un peu: je vous y donne rendez-vous pour le mois de Mai prochain, Madame. Cependant vous voulez de longues Lettres de moi, j'en ſuis d'accord; mais il faut que vous me donniez de la matiere par des nouvelles, car les chapitres de l'amitié ſont courts, on les ſent mieux qu'on ne les dit: il n'y a que l'amour à qui on pardonne d'être un grand diſeur de rien.

CLXXXVI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Juin* 1669.

IL y a huit jours que je ſai l'accouchement de Madame votre femme, Monſieur; & quoique j'euſſe donné ordre toutes les fois que j'ai envoyé ſavoir de ſes nouvelles de demander quel enfant Dieu vous avoit donné, je ne l'appris qu'hier, & je vous en fais mon compliment, parce que c'eſt un garçon: pour une Demoiſelle, je ne vous en aurois pas dit un mot. Ce n'eſt pas que je ne ſois fort contente de celle que j'ai vue ici, car elle eſt très aimable & très jolie; mais comme l'on n'eſt pas aſſuré qu'une ſœur lui reſſemblât, je n'aurois pas eu le courage de m'en réjouir ni de vous le dire. Mais pour un petit homme, je vous en félicite, Monſieur: le nom de Rabutin mérite bien d'avoir une reſſource dans un Cadet, pour les coups de mouſquet qui menacent l'Aîné.

Monſieur de Guiſe a demandé permiſſion d'avoir un carreau à la Meſſe du Roi, diſant que ſes Pere & Mere en avoient eu: on le lui a accordé.

Votre *Cœur* eſt en Anjou avec le Duc de Briſſac ſon frere. La goute à vingt-quatre ans qu'il a, lui a fait les pieds larges comme ceux d'un Eléphant.

On parle toujours de guerre avec les Hollandois.

Mon-

Monſieur étant l'autre jour avec le Roi, Meſdames de Vaujour, de Monteſpan, & Deudicour, il ſentit qu'on lui tiroit ſon habit par derriere; & comme il crut que c'étoit quelqu'une de ces Dames, il le leur demanda: mais elles l'aſſurant que ce n'étoit pas elles, il demanda au Roi ſi ce n'étoit pas lui. Le Roi lui répondit que non. Madame de Vaujour dit en riant: Vous verrez que c'eſt Madame de Choiſy de Camp qui vient de mourir. On s'informa de l'heure, & l'on trouva que c'étoit à la même que Monſieur avoit été tiré. On veut que cette Dame, qui étoit fort de la Cour de Monſieur, lui ſoit venu dire adieu: pour moi, je vous le dis ici en corps & en ame.

CLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 4 Juin 1669.

QUELQUE impatience que j'aye de vous voir, Madame, je tâche de ne me point ennuyer. Je m'amuſe à bâtir, à faire des garçons, comme vous voyez, à haïr mon infidele, à vous aimer & à vous l'écrire; à me faire une ſanté que je n'ai jamais eue dans le tumulte de la Cour & de la guerre. Enfin j'ai mille petits plaiſirs ſans peines, & je n'ai eu là que de grandes peines ſans plaiſirs; car l'ambition & ſurtout l'ambition malheureuſe, ne laiſſe à l'ame aucun ſentiment. Je ne ſuis pas ſurpris qu'on ait accordé un carreau à Monſieur de Guiſe,

ſa nouvelle alliance à la Maiſon Royale eſt cauſe qu'on lui a rendu juſtice.

L'avanture de Monſieur ne me fera pas croire aux Eſprits. C'eſt tout ce que je pourrois faire, s'il avoit bien vu Madame de Choiſy après ſa mort, encore voudrois-je que ce fût en plein jour ; & c'eſt ce qui n'arrive jamais, car les gens de l'autre monde ne marchent que la nuit, ſi l'on en croit les gens à viſion : pour moi je ferois bien du chemin pour en avoir une dont je ne puſſe douter.

CLXXXVIII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Montpellier, ce 16 Juin 1669.

J'AI été extrêmement fâché, Monſieur, de ce que votre Perruquier n'avoit point d'affaires ici : je mourois d'envie d'employer mon crédit pour le ſervir ; mais ſon malheur a voulu qu'il n'ait pas ſeulement trouvé de quoi faire un procès à ſes parens. Je l'ai fort queſtionné ſur vos occupations, & j'ai appris que les bâtimens faiſoient la principale. De l'humeur dont je vous connois, vous inſultez à la Fortune, & vous lui dites comme Horace :

——— *Reſigno quæ dedit, & mea*
Virtute me involvo.

Si je me croyois, je vous remplirois une Lettre d'invectives contre elle, que j'ai remarquées dans les Poëtes Latins ; mais vous les ſa-

vez mieux que moi. Nous avons fait des réexions ſur les viciſſitudes qui ſont arrivées dans monde, depuis que nous le connoiſſons, & ous avons trouvé qu'on ſe peut conſoler de out, quand on eſt médiocrement ſage, ou médiocrement fou. Il nous a ſemblé qu'on peut mettre dans la ſituation d'un certain homme, dont nous liſons les avantures à la fin es Epitres de Pline. Il étoit ſi aiſe d'avoir ne Maitreſſe qu'il avoit dans ſon exil, qu'il oit en état de prendre pour un autre exil n rappel. Vous en ſouvenez-vous ? Outre ue,

Sperat infeſtis, metuit ſecundis
Alteram ſortem benè præparatum
Pectus: informes hyemes reducit
Jupiter, idem
Summovet : Non, ſi male nunc, & olim
Sic erit.

Tout cela fait que les honnêtes gens ſont eureux par-tout. Les exilez ne craignent plus e l'être ; ceux qui ne le ſont pas, n'ont pas plaiſir de ne point craindre les diſgraces, ou ils ne ſont pas dignes d'en craindre, ils ont le plaiſir de ſe voir peu de choſe. Tous ces ourtiſans ne ſont-ils pas des miſerables auès de nous autres Bergers, qui ne craignons ue les vilains jours ? Ils ont un Maitre à adorer, une fortune à faire, cette fortune bizarre qui joue d'eux inceſſamment.

Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.

Et pour le Maitre, ils n'ont pour toute conſolation d'en avoir un, que de l'avoir grand, généreux & magnanime; mais enfin c'eſt un Maitre, & leurs ſoins c'eſt une ſervitude; leurs fers ſont dorez véritablement, mais ce ſont toujours des fers. Quelle vie, grand Dieu! de voir un monde de flatteurs qui s'entrepreſſent à détruire, à médire, à tromper, & qui en font un métier, un devoir, une néceſſité! Tout cela s'appelle être Courtiſan. Et quant à leurs baſſeſſes, on les honore de quelques noms agréables qui approchent de quelque vertu. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois pouſſer ce chapitre, dont tous les exilez ont la tête pleine. Je vous copierois tout Juvenal & tout Horace; mais il vaut mieux dire comme ce dernier:

Jam ſatis eſt, ne me Criſpini ſcrinia Lippi
Compilaſſe putes. ——

Je croyois il y a trois mois, faire un voyage à Paris, & mon deſſein étoit d'aller demeurer huit ou dix jours à Buſſy. Je le mandois même à ma ſœur; mais le Diable voulut que mon projet n'aboutit à rien. Nous euſſions ſans doute moraliſé: j'y ſuis un docteur. J'ai traduit tout Horace, tout Perſe & tout Juvenal. Je ſuis farci de Sentences, de Préceptes & de Maximes, & il ne tient qu'à moi d'en être gâté; je ne ſai pas même ſi je ne le ſuis point, & par précaution ou par remede, j'euſſe été affermir ou reprendre ma ſanté auprès de vous, ou des préſervatifs contre la Science. Il eſt vrai qu'elle rouille le génie en poliſſant le jugement; mais de tout ce que j'ai appris, rien ne m'eſt tant tourné à profit que cet avis de Juvenal dans la neuvieme Satyre, dont je profiterai ici & par-tout:

—— *Feſti-*

—— Festinat enim decurrere velox
Flosculus angustæ, miseræque brevissima vitæ
Portio: dum bibimus, dum serta, unguenta, puellas
Poscimus, obrepit non intellecta Senectus.

Cela étant, Monsieur le Comte, ne songeons qu'à vivre, mocquons nous de la Fortune, & disons hardiment:

Nullum Numen abest, si sit Prudentia: sed te
Nos facimus Fortuna Deam, cœloque locamus.

Je ne sai si je vous mandai l'autre jour que le Chevalier de *** est fort votre serviteur. Je lui promis de vous le mander. C'est un bon diable. Je suis, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

CLXXXIX. LETTRE.

De Madame de Rabutin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Juillet 1669.

JEUDI dernier Madame de Rouville m'étant venue prendre pour aller à une grande revue qui se faisoit à la pleine de Conflans, comme ce n'étoit pas un jour de donner votre Placet au Roi, nous fimes partie en même tems d'aller coucher à Carriere chez un parent de Monsieur * * * qui nous y attendoit. Mais par malheur il y a deux Carrieres, & l'on nous mena tout droit à celui où nous ne connoissions personne, & au-lieu d'y trouver

de fort bons lits & un Monſieur ***, nous eumes un gîte cent fois pire que celui que vous eutes autrefois auprès de Moulins. Après avoir fait chercher longtems de quoi manger, on nous fricaſſa deux cocqs; & comme nous nous mettions à table pour en manger mourant de faim, il ſe trouva qu'il étoit minuit à toutes les montres & par conſéquent Vendredi, de ſorte que nous fumes réduites à manger du pain & à boire du lait & de l'eau, car on n'y connoit pas le vin. Nous ne fumes pas plus heureuſes à notre coucher, car Madame de Rouville coucha ſur la paille, & Madame d'Enneveu ſa fille, Mademoiſelle de Rouville & moi dans un autre petit lit où nous nous mîmes à deux heures après minuit, & où nous ne fimes que rire juſqu'à quatre, que nous fumes ravies de nous lever. Tout ce que nous eumes de bon en ce miſerable lieu, c'eſt que nous nous baignames dans le bain de Madame la Ducheſſe de Vaujour. Il n'y a rien de ſi joli que ce bain, ce ſont trois grands Cabinets de verdure dont le premier eſt ſur la terre où l'on ſe deshabille, il y a des ſiéges & des tables de gazon ſur quoi on mange de la crême qu'on trouve dans le Village.

Nous arrivames de bonne heure le Vendredi à Saint Germain, & nous fumes après dîner au Château neuf voir Madame de Thiange qui devoit me préſenter au Roi; mais elle étoit au lit malade: elle me fit mille amitiez & me conſeilla de me faire nommer au Roi par Monſieur de Charoſt qui eſt en quartier, ce qu'il fit. Et comme le Roi ſortoit de ſa Chambre, je lui préſentai votre Placet en lui diſant: Sire, je ſupplie très humblement Votre Majeſté d'avoir pitié de mon mari. Il l'ouvrit comme

me s'il eût voulu le lire, & me dit en le dépliant avec un viſage fort gracieux: Je le verrai. Tous vos amis & amies de la Cour m'ont fort demandé de vos nouvelles, & paroiſſent très empreſſez de vous revoir.

CXC. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 11 *Juillet* 1668.

VOs deux Lettres m'ont donné bien de la joye, Monſieur, de voir que vous m'aimez toujours, & que vous avez pris toutes les perſécutions qu'on vous a faites en galant homme. Cela ne m'a pas ſurpris, je ſuis aſſuré que vous avez trouvé dans votre cœur, les ſentimens des Poëtes Latins ſur le mépris de la fortune, avant que vous les euſſiez lus, & que vous n'avez pris d'eux que les expreſſions. Pour moi qui n'ai jamais lu Pline, Horace ni Juvenal, je penſe là-deſſus tout ce qu'ils ont penſé; & parce qu'ils n'en ont pas parlé avec tant d'expérience que moi, peut-être que ſi j'y ſongeois un peu, je dirois des choſes qu'ils n'ont pas dites; mais enfin je vis dans un repos que je n'ai jamais trouvé à la guerre ni à la Cour. Je n'ai pas de ſi belles eſpérances, mais je ne crains rien, & je ne ſaurois fort eſtimer les biens & les honneurs que l'on achete par des tracas & des allarmes continuelles, de ne les pas avoir quand on les recherche, & de les perdre quand on les a obtenus. Vous ſavez que depuis

* *A la Lettre* CLXXXVIII.

1656, l'Envie ne m'a pas laiſſé un moment en repos ; que les ennemis que mon malheur, ou ma faute, comme on voudra, m'a attirez, m'ont fait tomber dans la diſgrace où je ſuis ; & que ma priſon, la démiſſion de ma Charge, & mon exil n'ont été que la chûte du foudre qui a grondé neuf ans durant. Je me trouve aujourd'hui ſi heureux de n'avoir plus rien à craindre de tout cela, que je paſſe une vie fort douce. Je ſuis hors d'intrigue, comme Trivelin ; j'ai eu mes coups de bâton ; & tel qui a contribué à me les faire avoir, en appréhende à ſon tour, & en aura peut-être.

Je travaille depuis trois ans à rétablir les deſordres de mes affaires ; & malgré les injuſtices de la fortune, j'ai payé cent mille écus de dettes, & j'ai fait de Buſſy & de Chaſeu, deux auſſi agréables maiſons qu'il y en ait en France. J'écris & je reçois réponſe de mes amis trois fois la ſemaine. Quand le Roi eſt allé en Flandres & en Comté, je lui ai écrit pour lui offrir mes ſervices ; il a reçu mes Lettres, & les a lues, & s'il n'a pas reçu mes offres, c'eſt qu'il ſait mieux ce qu'il me faut que moi-même. Je fais ce pas-là, parce que je ne me rebuterai jamais de témoigner mon reſpect & mon zèle à un Maitre que j'aime & que j'eſtime autant que je fais celui-là. Je les fais encore pour n'être pas toujours contraint. Je n'eſpere plus rien de la fortune, & je ſuis fort bien chez moi ; mais je veux pouvoir aller à la Cour quand il me plaira, & j'irai : cela n'ira que du plus au moins. Un de mes plaiſirs, c'eſt de ſavoir que mon retour fait peur à mes ennemis. Car enfin dans un Royaume où après cinq ans d'exil, un homme devient Général d'Armée & Maréchal de France, on

ſe

ſe doit attendre à tous les changemens du monde.

Vous avez raiſon de dire qu'on ſeroit heureux en exil, ſi l'on étoit comme l'homme de Pline; mais tous les Pays ne ſont pas propres à donner des Maitreſſes aux eſprits un peu délicats. Je croi que l'amant de Pline fut exilé à Montpellier: du moins, s'il avoit le goût fin, ne le fut-il pas en Bourgogne. Pour moi, je n'ai plus de paſſion que pour les commoditez de la vie. Ce n'eſt pas que ſi je trouvois où être galant, je ne le fuſſe encore; car cela éveille l'eſprit, & amuſe agréablement.

Mais que dites-vous du Chevalier de Rohan qui s'en va courir le monde avec ſa maitreſſe? il en ſera bien-tôt las, & on pourra dire de lui,

Poſt equitem ſedet atra cura.

Adieu, Monſieur, je finis en vous diſant, que je n'ai jamais vu une Lettre de meilleur ſens ni mieux écrite que la vôtre. Vous me ferez fort grand plaiſir de m'écrire ſouvent, en attendant que nous nous retrouvions.

CXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantiere.

A Chaſeu, ce 15 Juillet 1669.

JE ſuis fort aiſe, Mademoiſelle, que vous me faſſiez reſſouvenir de vous envoyer une autre adreſſe: cela me fait croire que vous n'avez manqué que de cela pour m'écrire, & je ſuis ra-

vi de n'avoir point à me plaindre de votre amitié. Pour moi j'ai fait de mon côté mille tours qui m'ont empêché de vous écrire. Je vais bien me recompenſer du paſſé en attendant que je vous voye, ce que je ſouhaite extrêmement, je vous aſſure. A cela près & de quelques autres de mes amies, je me paſſerois fort bien de Paris. Un homme de bon-ſens ſe fait un Paris par tout, mais il ne ſauroit ſe paſſer aiſément d'amies faites comme vous, Mademoiſelle; & quelque rigueur qu'on me tienne, il y a encore plus d'apparence que j'irai où vous êtes, que vous ici.

Si votre amie gronde pour me mettre en peine, elle eſt bien attrappée, c'eſt le moindre de mes ſoucis. Si l'un de nous deux avoit à gronder, ce ne ſeroit pas à elle; mais elle n'eſt pas aſſez heureuſe pour que je prenne la matiere à cœur.

CXCII. LETTRE.

De Madame de M... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Juillet 1669.

JE ſuis fort offenſée, Monſieur, qu'il y ait long-tems que vous n'ayez reçu de mes Lettres, & que vous ne m'en faſſiez aucun reproche. Je vous le dis, je n'aime pas que mes amis me laiſſent la liberté de les oublier. Quand on s'accoutume à ſe paſſer d'eux, c'eſt qu'on ſe deſaccoutume de les aimer, & je veux que tout au moins on me demande le ſujet de mon ſilence, quand il eſt un peu long: il ne l'auroit

pas

pas tant été ſans un rhûme dont je ſuis accablée, qui ne m'a pas permis d'écrire. Mais à préſent je me porte aſſez bien pour vous dire ce que je ſai, qui eſt la continuation de la maladie de Monſieur le Dauphin, qui eſt cauſe qu'on ne parle plus du voyage de Chambort.

CXCIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantiere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Juillet 1669.

* J'AI trop de plaiſir à recevoir de vos Lettres, Monſieur, pour ne pas vous donner lieu de m'écrire; ainſi je ſerois à la mort, que je vous demanderois encore de vos nouvelles. Je ne vous manderai point de celles du monde que vous ſavez par mille autres endroits, & je me retranche à celles de vos amies. Il me ſemble que vous êtes bien fier pour la mienne, & en vérité je ne vois pas qu'elle mérite votre déchainement. Ce n'eſt pas que je veuille juger déciſivement, car vous ſavez que ſur cette matiere comme ſur bien d'autres, mes connoiſſances ſont fort bornées.

Je dirai à la petite Couſine du Pleſſis ce que vous me mandez pour elle: je la verrai bien-tôt, car elle a déja fait la moitié du chemin en-deça, c'eſt-à-dire, que Madame a quitté S. Germain pour venir accoucher à S. Cloud; ſi bien que nous allons nous donner mille rendez-vous au Bois de Boulogne, la petite Comteſſe & moi.

CXCIV.

* *Voyez la Lett. CXCI.*

CXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de...

A Buſſy, ce 31 Juillet 1669.

* AH, ah, Madame, vous voulez donc être gourmandée? & vous croyez que vos amis ne vous aiment pas bien, s'ils ne vous grondent quand vous vous relâchez un peu ſur les ſoins que vous leur devez? Vous avez trouvé votre homme; je ne vous en laiſſerai plus paſſer: marchez droit ſeulement. Je ſuis un terrible ami ſur les droits de la régularité. Adieu, Madame, je meurs d'envie pourtant de n'avoir point à vous gronder.

* *Voyez la Lett. CXCII.*

CXCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monteſpan.

A Buſſy, ce 1. Août 1669.

L'AMITIE' particuliere dont j'ai toujours fait profeſſion pour Monſieur votre frere, l'honneur que j'ai d'être dans votre alliance; mais plus que tout cela, Madame, votre généroſité me fait adreſſer à vous pour vous ſupplier très humblement de vous employer pour moi auprès du Roi.

Je ne vous dirai point en maniere de plainte, que j'ai été treize mois à la Baſtille, deſtitué d'une

d'une grande Charge, & exilé depuis trois ans. Sa Majeſté a eu ſes raiſons pour me traiter comme elle a fait, ce n'eſt pas à moi à les lui demander. Je vous aſſurerai ſeulement, Madame, que la perte de ma liberté & de ma fortune ne m'ont jamais ôté du cœur le zèle ardent que j'ai toujours eu pour ſa perſonne, & que les gens qu'il a comblé de graces ne mourroient pas plus volontiers que moi pour ſon ſervice. De tels ſentimens me font eſperer que le Roi aura enfin pitié de moi & qu'il ne vous refuſera pas, Madame, la liberté que je vous ſupplie de lui demander pour moi d'aller au moins à Paris où j'ai de grandes affaires. Je penſe, Madame, qu'il eſt inutile de vous aſſurer de ma reconnoiſſance ſur un auſſi grand bienfait que celui que je vous demande. Parmi toutes les calomnies qu'on m'a dit que mes ennemis m'impoſoient, il ne m'eſt pas revenu qu'ils m'aient accuſé d'être ingrat. Vous croyez bien, Madame, que je ne commencerai pas par vous en cette rencontre, & que vous étant plus obligé qu'à perſonne du monde, je ſerai auſſi plus que perſonne, Madame, &c.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Lauſun.

A Buſſy, ce 12 Août 1669.

J'AI appris avec bien de la joye, Monſieur, l'agrément avec lequel vous êtes entré dans la

chose qui me réjouit encore extrêm
c'eſt de voir la bonté & la juſtice du
que ce même Maitre qui châtie en un
récompenſe en un autre ; moi qui ain
pérer, je tire des conſéquences pour
l'avenir en me réjouiſſant du préſent pou
Monſieur, à qui il ne ſauroit arriver
bonheur, que je ne vous en ſouhaite
davantage.

CXCVII. LETTRE

De Madame de Montmorency au C de Buſſy.

A Paris, ce 15 Août 1669.

ON n'entend parler que de morts, toute effrayée, Monſieur le Com
Lettre ſera bien lugubre. Le Préſident
vre eſt mort d'apoplexie en revenant
terrement d'un de ſes amis mort de la
maladie.

Le Cardinal de Vendôme eſt mort

Monſieur Seguier Prévôt de Paris eſt mort ſubitement. Il y en a bien d'autres, mais ce diſcours m'ennuye.

Il y a eu un grand combat en Candie, dont on ne ſait pas le détail. On dit que Monſieur de Beaufort y a été tué, & que nous y avons perdu quatre ou cinq cens hommes. Le Marquis d'Uxelles y a été bleſſé.

L'Abbé de Bouillon a un Chapeau de Cardinal.

Le Roi a donné la charge d'Amiral au fils de Madame de la Valiere, que l'on nommera le Duc de Vermandois.

CXCVIII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Août 1669.

N'ETES-VOUS pas étonné qu'après le bruit que j'ai fait de ma régularité, j'aye paſſé un Ordinaire ſans vous écrire? mais ſachez, Monſieur le Comte, que ce n'eſt pas ma faute: j'ai été à la campagne; & les Solitaires de la Thébaïde étoient mieux informez des nouvelles que nous. Il en court une aujourd'hui que l'on tient véritable, qui eſt que Monſieur de Navailles ayant trouvé en Candie le poſte de Sabionera abandonné par les Turcs, s'en eſt emparé; & que Monſieur de Beaufort ne le ſachant pas, & l'y étant venu attaquer, a été tué à ce combat, & ſix cens hommes de ſes troupes.

Made-

Mademoiſelle Colbert a été bleſſée à l
ſe, d'un coup de pied de cheval.

CXCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mad de M . . . .

A Buſſy, ce 18 Août 1669.

IL eſt vrai que je ne comprenois pas
vous étiez devenue, Madame, ni
vous empêchoit de m'écrire, après vo
être tant fait de fête.

L'accident de Mademoiſelle Colbert
par un cheval, eſt étrange. Son Pere e
bien touché, car il aime fort ſes Enfan
l'état où la fortune a mis les choſes, il
qu'un cheval qui les peut offenſer.

J'envie fort votre ſolitude; & le Roi
roit grand plaiſir de trouver bon que je f
des Hermites de Madame de Nemours
vous. Je ſuis fort aiſe que le Cheval
R * * * * m'aime encore; car je l'ai to
bien aimé. Vous m'obligerez de faire
embraſſades à Monſieur votre frere de m
je vous les rendrai à notre premiere vue.

Pour ce que vous me mandez de la f
de Lauſun, je vous dirai que l'homme pr
& le Deſtin diſpoſe. Qui auroit dit ſur l
tes que nous avons faites tous deux qu'il
roit que trois mois à la Baſtille, & que j
frirois moi tout ce que j'ai ſouffert? La f
fait paſſer les crimes des gens heureux po
bagatelles, & les bagatelles des malhe

pour des crimes. Ce n'eſt pas que je condamne la prudence, on n'en ſauroit trop avoir: mais il eſt certain que la fortune rectifie les fautes des heureux, & gâte ou ſupprime les bonnes actions de ceux qui ne le ſont pas.

CC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 25 Août 1669.

* VOUS n'avez pas le tems vous autres gens du monde de penſer à la mort, il faut mourir ſous vos yeux pour vous y faire ſonger. Pour nous autres ſolitaires qui n'avons rien à faire que des réflexions, on pourroit ſe paſſer de mourir pour nous faire des leçons. Cependant vos morts ſubites m'effrayent auſſi: je n'avois point craint juſqu'ici de prendre l'apoplexie d'un autre, mais il me paroît qu'elle devient un mal contagieux à Paris. Pour moi je crois qu'on y mange trop, qu'on n'y fait pas aſſez d'exercice; & qu'avec un régime contraire qu'on obſerve à la campagne, nous pourrons nous en ſauver.

Le Roi ſera fâché de la mort de Monſieur de Beaufort. Il n'en faut point douter, puiſque ſa charge eſt donnée. Il perd en lui un fort brave homme, qui a bien reparé par ſes ſervices & par ſa mort, les fautes qu'il avoit faites autrefois contre Sa Majeſté ſur le pavé de Paris.

Je plains fort la Marquiſe d'Uxelles pour la bleſſure de ſon fils, elle ne peut (quand elle pourroit paſſer) arriver auprès de lui avant ſa mort

* *Voyez Lett. CXCVII.*

mort ou ſa guériſon. Je ne ſai s'il eſt unique, mais s'il l'eſt, il devroit être défendu aux fils uniques d'aller à la guerre, ou au moins de l'aller chercher hors du Royaume.

Je ne croi pas qu'on ait encore fait un Cardinal auſſi jeune que l'Abbé de Bouillon; il ſervira long-tems l'Egliſe, & peut être encore jeune Doyen du ſacré College.

L'aſſaſſinat de Vieubourg ne peut être fait que par un de ſes domeſtiques. J'ai déja aſſuré tous les miens que l'aſſaſſin avoit été roué, quoique je n'en ſache rien. L'impunité de tels crimes eſt d'une dangereuſe conſéquence, & les précautions bien inutiles contre ces morts-là, il n'y a point de cordiaux qui en préſervent.

CCI. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Août 1669.

JE vous ſuis bien obligé, Monſieur, de la part que vous prenez à tout ce qui me regarde & ma famille: j'en ſuis ſi perſuadé qu'on ne peut pas l'être davantage. Madame de Noailles eſt partie il y a cinq jours pour les Bains de Mont-d'or en Auvergne; & ſelon le ſoulagement qu'elle y trouvera, elle s'en tiendra à ceux-là, ou elle ira à Barrege.

L'affaire de Vincennes a été deux fois faite & deux fois rompue; & à la fin Monſieur Mazarin m'eſt venu dire que s'étant défait de ſa Charge de Grand-Maitre de l'Artillerie, & ne lui reſtant plus que Vincennes pour faire ſa cour,

ur, il vouloit le garder. Voilà comme l'af-
ire a fini. J'aurois regardé ce lieu-là comme
opre pour un homme qui a une ſanté auſſi
auvaiſe que la mienne, & qui a beſoin de re-
s. J'ai été bien aiſe d'apprendre que la vô-
e eſt meilleure: je vous la ſouhaite parfaite,
à moi les occaſions de vous faire connoître
ıe perſonne ne peut être plus ſincerement &
ec plus de chaleur à vous que, &c.

CCII. LETTRE.

De Madame L. C... au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 8 Septembre 1669.

E vais vous faire le récit d'une converſation
que je viens d'avoir avec Madame de Thian-
e. Elle nous a dit, qu'étant hier au Louvre
: Roi dit: Je viens de voir Madame de Buſſy
hez la Reine. Elle répondit au Roi: Helas la
auvre femme, elle voudroit bien que ſon mari
ît ici pour vaquer à des affaires qu'elle ne peut
émêler toute ſeule: en vérité ſi Votre Majeſté
haſſoit tous ceux qui ſe moquent de leur pro-
hain, vous auriez bien du monde à chaſſer.
.e Roi dit: Ce n'eſt pourtant que pour le pu-
lic, ce que j'ai fait. Madame de Thiange re-
liqua, que quoi qu'on eût voulu dire de vous,
ous étiez le meilleur homme du monde &
ullement mal-faiſant. Sur cela Madame de
iennes dit: Je crois qu'il eſt bon, puiſque Ma-
lame de Thiange le dit; ce que je ſai bien,
'eſt que c'eſt l'homme du monde le plus agréa-
ble,

ble, & que ſi Votre Majeſté l'avoit goûté, elle le trouveroit tel. Le Roi répondit : Je le connois aſſez & je le goûte : & l'on parla d'autres choſes. Je parlerai demain au Roi, il aura encore les idées fraiches du bien que l'on lui a dit de vous.

CCIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Ste. Reine, ce 15 Septembre 1669.

JE ſuis ſi remplie de tous les agrémens que l'on trouve chez vous, Monſieur, que je n'ai parlé d'autre choſe depuis que j'en ſuis revenue. Heureuſement il y a ici Monſieur l'Abbé du Bac, qui ſur votre réputation mouroit d'envie d'avoir l'honneur de vous voir & qui eſt ravi de m'entendre; je vous le menerai au premier jour. C'eſt un homme d'un mérite extraordinare, qui eſt univerſel, auſſi propre à badiner, qu'à faire de beaux ſermons. Nous nous amuſons à faire des bouts-rimez. Il dit que rien ne donne plus de tours dans l'eſprit que cette maniere de vers, où l'on eſt forcé de faire un bon ſens ſur des rimes qui ſont ſouvent bizarres & qui gênent toujours, quoique faciles. Il m'a défiée dans ce genre de Poëſie par un Sonnet flateur qu'il a fait pour moi; j'en ai rempli les rimes pour Mademoiſelle de Buſſy. Vous voulez bien, Monſieur, que je vous l'adreſſe pour elle; je ſuis charmée de ſa perſonne & de ſon mérite.

Elle

Elle parle avecque juſteſſe,
Avec grace & délicateſſe,
On n'en ſauroit diſconvenir;
Mais elle a bien de qui tenir.

CCIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Buſſy, ce 8 Septembre 1669.

NOUS irons demain vous querir, Mademoiſelle, & Monſieur l'Abbé du Bac. Je ſuis vous ſavoir à une lieue de moi, & n'être pas avec vous le plus que je pourrai. Vous me ferez le plus grand plaiſir du monde de me faire connoitre Monſieur l'Abbé du Bac. J'eſtime fort un homme qui ſait faire de grandes choſes, & qui s'amuſe des petites.

Mademoiſelle de Buſſy vous remercie elle-même de tout le bien que vous penſez d'elle. Rien n'eſt plus joli que les vers que vous lui envoyez: elle dit qu'une Dame eſt bien plus contée de croire aux louanges de ſes amies que de ſes amis; ſa modeſtie pourtant l'a fait s'écrier en liſant vos vers:

Tu mi aduli, ma tu mi piaci.

Je vous porterai vos rimes remplies.

CCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Buſſy, ce 12 Septembre 1669.

JE ne reçus qu'hier votre Lettre, Madame, par laquelle vous me reprochez obligeamment qu'il y a longtems que je ne vous ai écrit. Mais vous ſavez bien que vous me deviez une réponſe; & je l'aurois peut-être encore attendue plus longtems ſans vous écrire.

Vous voulez donc ſavoir de mes nouvelles. Je vous dirai que je n'ai jamais eu tant de ſanté, tant de gayeté, & tant d'envie de vous voir que j'en ai. Pour la Dame dont vous voulez me parler, qui a failli à mourir à la campagne, j'appris l'extrémité où elle étoit avec la même conſtance qu'elle eut à la mienne pendant que j'étois à la Baſtille: & quoi que vous me mandiez, vous ſavez bien que j'ai raiſon d'en uſer ainſi pour elle.

Je ne ſai que croire de mon retour, au moins à cette heure. Si je fais réflexion à mes fautes, je devrois être rappellé demain : ſi je ſonge combien je ſuis malheureux, ce ne devroit pas être ſi-tôt. Quoi qu'il en ſoit, il faut que cela vienne; & je vous aſſure que j'en ſerai fort aiſe pour mes amis ſeulement. Car vous croyez bien que je ne ſuis pas aſſez viſionnaire pour avoir d'autres vues. Mais auſſi je ſerai tout entier à mes amis. La fortune ne partagera plus mon cœur avec vous autres. Il ne faut pas demander

mander ſi vous y aurez bonne part, vous & la petite Couſine. Je vous aſſure que vous y tenez le haut bout, & que vous en pourriez faire les honneurs.

CCVI. LETTRE.

De Madame du B . . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Septembre 1668.

JE vais vous apprendre une nouvelle, Monſieur, qui vous fera rire aſſurément. C'eſt que D** eſt raccommodé avec ſa femme; mais il en eſt ſi honteux, qu'il ne la voit qu'en cachette. L'on prétend que la cauſe de ce raccommodement eſt afin que ſa femme lui ménage les bonnes graces de ſa Sœur, dont il eſt amoureux fou, & qui a témoigné deſirer cette marque de ſa paſſion.

Il a paſſé un Courier à Paris, pour aller trouver Monſieur Colbert à Dampierre, que Monſieur de Navailles lui envoye; par lequel il lui mande l'embarquement des troupes qu'il a laiſſées en Candie en très bon état: que les Venitiens traitoient avec les Turcs, pour accepter certaines Propoſitions dont vous avez entendu parler, & qu'il eſperoit que les Turcs leveroient le Siege à l'amiable.

Pour la levée du Siege de Candie, ne la croyez pas trop. Adieu, Monſieur le Comte: permettez que je vous diſe en paſſant, qu'il n'eſt point du tout honnête à vous de ne me jamais écrire que je ne vous aye fait réponſe. Quand on aime un peu les gens, on n'y regarde pas de ſi près.

CCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du B....

A Buſſy, ce 22 Septembre 1669.

VOUS ne ſavez, dites-vous, ce que je puis penſer de ce que vous avez été ſi long-tems ſans me donner de vos nouvelles. Je penſe que vous ne m'aimez pas aſſez, Madame; car vos petits voyages de la campagne ne vous ont point empêché d'avoir commerce à Paris, & vous pouviez bien y envoyer de tems en tems quelques billets pour moi; quand ils n'euſſent été que de deux lignes, je m'en fuſſe contenté. Je ſuis d'accord avec vous que je pouvois bien faire la même choſe; mais j'avois peur que vous ne reçuſſiez point mes Lettres, ou qu'elles vous fuſſent indifférentes. Vous ne ſauriez croire, Madame, combien les malheureux ſont ſur le pied gauche.

Je ſuis enragé contre le rhûme de Monſieur votre mari, puis qu'il m'empêche de vous voir ici. Les gens qui ont de l'amitié les uns pour les autres à Paris, en ont encore bien davantage en Province. Je vous aurois reçue dans une maiſon aſſez jolie & aſſez amuſante: je vous aurois fait une petite chere de campagne, & ſur le tout nous aurions eu bien de la gayeté.

Vous faites fort bien de gouverner vous-même Monſieur votre mari, & de ne vous en pas fier aux Médecins, qui n'y ont pas tant d'intérêt que vous, & qui traiteroient un pauvre particulier

culier un peu cavalierement, puis qu'ils ménagent ſi peu les Têtes couronnées.

La mort de la Reine Douairiere d'Angleterre ne rend pas la Cour plus triſte qu'auparavant: cette réflexion nous doit faire redoubler nos ſoins pour vivre, puis qu'on ne ſonge plus aux gens dès qu'ils ſont morts. Il eſt vrai que cela ne leur ſerviroit de gueres ; c'eſt pourquoi il faut eſſayer de vivre pour vivre.

Le raccommodement de D ** avec ſa femme eſt plaiſant. Je comprens ſa raiſon pour le faire, mais je n'entens pas celle de ſa femme; ſi ce n'eſt que quand elle étoit ſéparée, elle n'avoit pas le plaiſir de tromper un mari, qui eſt un grand ragoût dans la galanterie.

La pauvre Dame m'a toujours paru un grand oiſon; & je n'ai pas compris qu'on lui pût jamais donner ſon ſecret ni ſon cœur à garder.

Adieu, Madame, ſoyez un peu à l'avenir plus exacte aux réponſes: & de mon côté je ne prendrai plus tant garde ſi vous m'en faites.

CCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Conrart.

A Buſſy, ce 22 Septembre 1669.

IL y a près de deux mois, Monſieur, que j'ai découvert un tréſor à Ste. Reine en la perſonne de Mademoiſelle du Pré, qui m'a paru d'un mérite extraordinaire. Sa modeſtie m'a touché encore plus que ſes lumieres. Une fille

qui ſait parler quatre langues également bien, qui ſait des vers en Maître & qui ne ſe fait fête de rien, c'eſt une merveille dont on ne peut faire trop de cas. Tout cela m'a moins ſurpris quand j'ai ſu qu'elle étoit de vos amies, Monſieur, & j'ai bien cru que lorſqu'on étoit de ce nombre, on avoit le cœur & l'eſprit bien fait: c'eſt ce qui m'a donné envie d'en être. J'eſpere que vous ne me le refuſerez pas, Monſieur, en vous aſſurant de mon amitié qui ne fait que ſuivre la plus grande eſtime du monde qu'il y a longtems que j'ai pour vous.

CCIX. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Toulouſe, ce 25 Septembre 1669.

VOus n'avez, Monſieur, qu'à lire la date de cette Lettre, pour connoître la raiſon qui m'a empêché de faire réponſe à la vôtre du mois de Juillet. Elle arriva à Aiguemortes deux jours après que j'en fus ſorti pour venir ici, & y eſt demeurée juſques à préſent. Je l'ai donc reçue dans un gros paquet, où entre autres étoit une Lettre de Madame de Sevigny. Cette circonſtance me réjouit fort, & me ſembla d'un bon augure, pour me faire eſperer de vous revoir tous deux bientôt en bonne intelligence; ſon commerce eſt tout propre à vous faire ſupporter votre exil. Ne vous brouillez plus, je vous en prie, & ſupportez patiemment vos torts

de

: part & d'autre ſans rompre. Horace conſeille ıx amis de s'entre-excuſer :

At, pater, ut gnati, ſic nos debemus amici,
Si quod ſit vitium, non faſtidire.

Il ajoute, qu'il voudroit qu'on fût auſſi pré-:cupé pour un ami, que pour une maitreſſe; que comme en amour il y a des défauts qui aiſent, il y eût un aveuglement dans l'amitié ıi nous fît trouver agréables les imperfections : nos amis, & qu'on eût donné un nom ho-ɔrable à cet aveuglement :

Vellem in amicitiâ ſic erraremus, & iſti
Errori nomen virtus poſuiſſet honeſtum.

Ce précepte m'a paru toujours d'autant plus ıiſonnable, que nous faiſons des fautes à no-e tour, & que quand nous nous plaignons ɔs autres, nous faiſons contre notre propre ıtérêt.

Quàm temerè in noſmet legem ſancimus iniquam !
Nam vitiis nemo ſine naſcitur : optimus ille eſt
Qui minimis urgetur.

Le plus parfait eſt celui qui a le moins de ſfauts, & non pas celui qui n'en a point du ɔut. Faiſons donc compenſation des fautes de ɔs amis avec ce qu'ils ſont de bien, & de leurs ıperfections avec leurs bonnes qualitez.

Amicus dulcis, ut æquum eſt,
Cum mea compenſet vitiis bona plurima biſce,
(Si modò plura mihi bona ſunt) inclinet, amari
Si volet. Hac lege in trutinâ ponetur eadem.

Et il conclud:

Qui, ne tuberibus propriis offendat amicum,
Poſtulat, ignoſcat verrucis illius. Æquum eſt
Peccatis veniam poſcentem, reddere rurſus.

Il dit en ce même endroit, que par ces préceptes on conſerve longtems les amitiez:

Hæc res & jungit, junctos & ſervat amicos.

Je n'ai point fait de façon de dogmatiſer ſur ce chapitre, pour deux raiſons. La premiere, parce que c'eſt une belle occaſion de groſſir ma Lettre d'une très agréable Epitre d'Horace qui vient à propos, & qui vous peut divertir. Et l'autre raiſon, c'eſt parce qu'effectivement vous êtes nez Madame de Sevigny & vous pour être amis, ſans y comprendre même le droit naturel. Vous avez tous deux de l'eſprit au-delà de l'imagination, tous deux un très grand nombre de belles qualitez capables de vous plaire, & un fond d'agrément dans l'humeur qui vous peut être délicieux l'un à l'autre.

Je lus dans ma priſon ce petit Livret de l'Hiſtoire de * * * qui me charma; mais je vous dis, charmer à la rigueur. Je tombai ſur l'endroit de ***: d'abord j'en fus fâché, puis malgré moi j'en ris de très bon cœur. Après cela je fus honteux d'avoir ri. Enſuite je me laiſſai tenter de le relire. Je ris encore une ſeconde fois, & je fus fâché & honteux de même. Mais j'avouai qu'il eſt impoſſible d'écrire une choſe plus agréablement & plus délicatement que vous faites.

Pour répondre à votre Lettre, car il eſt tems de commencer à répondre; je vous fais un très bon

bon gré de votre réſignation, elle eſt digne de votre courage; tel a aidé à vous faire tomber, comme vous dites, qui craint à ſon tour la tempête & la chûte. Je me ſouviens toujours de la Stance d'Horace: je ne ſai ſi je vous l'ai copiée l'autre jour; mais qu'importe? elle eſt bonne à copier mille fois.

Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.

La belle peinture de la Cour, Monſieur! Une perſonne de courage, de mérite & de naiſſance, l'un des plus vieux Officiers de France, & qui a les plus beaux ſervices, eſt dépouillé pour des riens, d'une grande Charge, & perd le fruit de tant de peines: n'eſt-ce pas-là le jeu de la fortune? Ma foi on a raiſon d'être bien-aiſe, quand elle eſt favorable; mais on en a bien plus de ne ſe point deſeſperer, quand elle nous tourne le dos.

Laudo manentem: ſi celeres quatit
Pennas, reſigno quæ dedit, & mea
Virtute me involvo. ——

Voilà aſſez d'érudition, parlons plus ſimplement. Vous voulez donc retourner à la Cour quand il vous plaira. Il eſt vrai que c'eſt le moyen de ne s'en pas ſoucier, que de le pouvoir: cependant vous ſeriez plus heureux, ſi vous n'aviez pas beſoin d'un tel moyen. Je voudrois que vous craigniſſiez qu'on vous y rappellât, à moins que ce ne fût pour monter à une dignité ſans avoir à l'attendre. Quoi qu'il en ſoit,

vous méritez d'être content, de quelque côté que votre deſtinée ſe tourne. Que je vous plains, de n'avoir perſonne à qui parler d'amour! Quand je regarde votre exil par cet endroit, je le trouve fâcheux: je me connois à ces ſortes d'états; un peu d'amour ſupplée à bien des choſes. Il y a en vérité ici des beautez preſque divines; on ne trouve pas une dent médiocrement blanche en tout le Languedoc, ni un teint brun, tout y eſt brillant, vif & galant; mais les Dames ne font l'amour que par intérêt, ou par vanité; preſque pas une n'aime pour aimer. Nous avons pourtant un fameux exemple d'une paſſion, dans les priſons de cette Ville. Le Marquis de la Douze fut arrêté il y a quelque-tems, étant accuſé d'avoir empoiſonné ſa femme, pour épouſer la fille du Préſident Pichon de Bordeaux. Celle-ci, dit-on, conſpira avec ſon mari la mort de la Marquiſe de la Douze, à qui elle a ſuccedé. Vous ſaurez que cette Dame voyant ſon mari arrêté, ſe déguiſa en homme pour venir lui donner des conſeils, & pour concerter avec lui des moyens de ſe défendre; & le malheur voulut pour elle qu'elle fut découverte & arrêtée, & ce même malheur a fait trouver des conjectures très fortes qu'elle a trempé au meurtre de ſa devanciere. On les doit juger demain tous deux. C'eſt un auſſi fameux procès qu'on ait encore vu au monde: il y a des difficultez & des incidens dignes de mémoire. Si je me trouve aſſez d'habileté pour vous les conter dans quelque tems, je le ferai; ſinon, vous vous en paſſerez.

Pour d'autres nouvelles, je n'en ſai point; je n'en cherche jamais, tant j'ai d'indifférence pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

Com-

Comment ſe porte Monſieur **** ? Le voyez-vous quelquefois chez-vous ? Vous voit-il à Châtillon ? Je voudrois bien paſſer deux ou trois mois avec vous. Nous dirions bien des choſes, & je ſuis bien aſſuré que nous ririons quelquefois de bon cœur aux dépens de qui il appartiendroit.

Ma Lettre eſt bien groſſe depuis que je ne parle plus Horace ; mais tout eſt bon à la campagne : je ne ſerois pas aſſez fou pour vous en écrire de telles à Paris. Je vous ſupplie très humblement, Monſieur, de croire que je mourrai avec les ſentimens d'eſtime & de reſpect que j'ai toujours eus pour vous.

CCX. LETTRE.

De Madame de Sevigny à Madame la Comteſſe de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Octobre* 1669.

J'Avois réſolu, je ne ſai pourquoi, de pouſſer mon impertinence juſqu'au bout ; & puiſque j'avois manqué une fois à vous faire réponſe, je croyois bien n'en pas demeurer là, & continuer tant que vous me feriez l'honneur de m'écrire. Mais malgré cette belle reſolution, je me ſens forcée de le faire. Votre Lettre me deſarme, je ne ſai plus où trouver de la brutalité, je n'euſſe jamais cru voir en moi une telle foibleſſe. J'ai trouvé très plaiſant tout ce que vous m'avez mandé, & j'ai plutôt manqué de vous faire réponſe par la crainte de ne rien dire qui vaille, que par l'envie de vous faire un affront, comme j'ai déja fait. Eſt-ce ainſi

que vous écrivez, Madame la Comteſſe? Il y a du Rouville, & du Rabutin dans votre ſtile; la Province ne l'a point gâté ; & bien loin de vous apoſtropher dans la Lettre de mon Couſin, je lui écrirai dans celle-ci, ſi je m'en aviſe. Voilà un changement qui vous doit ſurprendre. Vous me donnez une nouvelle envie d'avoir ſoin de mon petit rejetton, & je la paſſerois ſans doute cette envie, ſi je ne m'en allois point en Provence. Mais je m'en vais voir cette pauvre Grignan; je ne ſai ſi je paſſerai la Bourgogne: quoi qu'il en ſoit, ſi je ne vous en donne avis, c'eſt que je paſſerai trop loin de vous & que je ne veux point m'arrêter. Voilà un aſſez long tems que j'abandonnerai notre écolier: je ne me dédis point de tout le bien que j'ai dit de lui, ſon eſprit paroît doux & aimable. J'ai perdu depuis huit jours ma pauvre Tante de la Trouſſe, après une maladie de ſept mois. Cette longue ſouffrance & cette mort enſuite, m'a bien fait répandre des larmes. Je l'aimois & honorois parfaitement. Je ne lui ferai donc point vos complimens, mais bien à mon Oncle l'Abbé qui vous honore toujours, & qui vous eſt très obligé de votre ſouvenir.

CCXI. LETTRE.

De Monſieur de Provenchere au Comte de Buſly.

Des environs de Toulon où nous faiſons quarantaine, ce 6 Octobre 1669.

C'EST pour exécuter les ordres que vous m'avez donnez, Monſieur, de vous mander des

des nouvelles, que je me donne l'honneur de vous écrire.

La plupart des Vaiſſeaux qui étoient allez au ſecours de Candie ont ſuivi M. de Martel Vice-Amiral, & ſont arrivez au Port de Toulon il y a cinq jours

Le Vaiſſeau où eſt Monſieur le Duc de Navailles & l'Intendant de l'Armée s'eſt ſéparé de nous la premiere nuit que nous mimes à la voile, après être ſortis de Candie; ce fut le premier de Septembre. Cela donne de l'inquiétude, car Monſieur de Navailles étoit fort incommodé. Cependant un de nos Vaiſſeaux qui eſt ici, le vit arriver à Malthe & enſuite mouiller aux Gozes à la vue de cette Iſle.

Je n'entreprends pas, Monſieur, de vous écrire le détail de ce qui s'eſt paſſé pendant les ſoixante jours que nous avons été en Candie; il n'appartient pas à un petit Officier comme moi. Je vous apprendrai ſeulement que deux jours après le débarquement des Troupes, le Capitaine-général nommé Moroſini qui commandoit en Candie, réſolut avec Monſieur de Navailles de faire une ſortie ſur l'attaque de la Sabionera qui étoit le plus foible quartier des Turcs, dans lequel pourtant ils avoient ſix à ſept mille hommes. On les chargea par la tête de leurs travaux avec une telle vigueur qu'on les chaſſa juſqu'à la queue de leur tranchée, nos gens détachez s'étant rendus maîtres de leurs batteries, & preſque de tous leurs logemens. Mais par un malheur extraordinaire, les Venitiens qui avoient bien commencé ne continuerent pas, ils ſe renverſerent ſur ceux qui les ſoutenoient, & ceux-ci ſur l'arriere-garde; de ſorte qu'on fut obligé

de ſe retirer en grand deſordre; nous n'avions pas un quart-de lieue juſqu'à la contreſcarpe des dehors de la Place, ce qui fut un grand bonheur. On perdit dans cette retraite beaucoup de braves gens.

Monſieur de Beaufort Amiral, qui avoit voulu mettre pied à terre, s'eſt perdu dans cette malheureuſe rencontre, ſans que perſonne puiſſe dire l'avoir vu tuer ni faire priſonnier.

Meſſieur de Linieres, Roſan & Faber Colonels d'Infanterie y furent tuez, beaucoup de braves Volontaires auſſi. Monſieur de Caſtelnau a été bleſſé, dont il eſt mort. Monſieur le Comte de Dampierre Maréchal de Camp y fut bleſſé d'un coup de canon, & mourut deux heures après.

Meſſieurs Colbert & le Bret Maréchaux de Camp ont été bleſſez depuis, en viſitant les poſtes de l'attaque de Saint André, dont les François avoient pris la défenſe enſuite de cette premiere action.

Enfin le tems ayant conſommé les vivres qu'on avoit porté pour l'Armée tant de mer que de terre, il a fallu prendre le parti de s'en revenir & laiſſer la ville de Candie ſur le point de ſe rendre: ſi elle ne l'eſt à préſent, c'eſt un miracle, car les Turcs étoient logez ſur la courtine de la Sabionera en trois endroits. Cela touche au port de la Ville, & par conſéquent lui ôte la communication. Il n'y avoit dans la Place que quatre mille hommes; c'eſt ce qui ôtoit l'eſpérance au Capitaine-Général Moroſini, à Monſieur de Saint André & aux autres de pouvoir tenir long-tems.

Monſieur le Comte de Choiſeul a été fait Maréchal de Camp avant notre ſortie de Candie, après la mort de Monſieur de Dampierre.

CCXII.

CCXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Corbinelli.

A Buſſy, ce 10 Octobre 1669.

JE viens de recevoir votre Lettre, Monſieur, avec bien du plaiſir; car outre qu'elle me vient d'une perſonne qui m'eſt chere, elle eſt très agréable par elle-même.

Tout ce que dit Horace de l'amitié eſt admirable: mais quand il dit qu'il ne faut pas rompre avec ſes amis, parce qu'ils ont des défauts, puiſque nous en avons auſſi, il n'entend parler que des défauts naturels qui ne choquent point l'amitié; car il n'y a pas d'aparence qu'il voulût perſuader de continuer d'aimer nos amis après qu'ils nous auroient donné des marques qu'ils ne nous aimoient pas.

J'ai trouvé fort plaiſant l'endroit de votre Lettre où vous me mandez, comment vous futes en liſant le portrait de .... On voit dans votre récit un bon ami, que l'amitié n'aveugle pas tout-à-fait. Cependant, Monſieur le diſciple d'Horace, il me paroît que votre rire fut naturel, & que vous n'en futes honteux que par réflexion. Mais avec tout cela Pilade n'auroit pas mieux fait pour Oreſte. Horace n'a rien dit qui me touche & qui me plaiſe ſi fort, que quand il parle ainſi de la fortune:

Laudo manentem: ſi celeres quatit
Pennas, reſigno quæ dedit, & meâ
Virtute me involvo ....

Sans

Sans vanité, j'ai dit cela en François avant que je l'euſſe lu dans Horace.

Au reſte, ne vous fâchez point des pas que je fais pour mon retour: ce n'eſt pas à la Cour principalement que je veux aller, c'eſt à Paris, parce que j'y ai des affaires & des amis qui ne viendront pas me chercher ici. Mais ne ſongez-vous pas auſſi à retourner?

Je crois qu'il faut dire de vous ce que le Cardinal de Richelieu me répondit quand je le priois de faire ſortir Rigni de priſon, qui avoit eu un duel avec Reillac. Monſieur de Buſſy, quand une femme de bien eſt trouvée au B . . . elle eſt preſumée P . . . . J'eſpere qu'un de ces jours, on nous trouvera tous de fort honnêtes hommes, & que nous nous reverrons chez le Fellecier.

Vous êtes fort heureux de trouver à qui faire l'amour, Monſieur. Nos beautez de Bourgogne ſont fort rares, & trop ſages pour s'embarquer avec elles: je voudrois ſeulement trouver avec qui répéter; mais il faudroit que je jouaſſe en ce pays-ci mon rôle tout ſeul, comme le Seigneur Leandre des Italiens, ou comme Soſie dans l'Amphitrion de Moliere.

La paſſion de Monſieur & de Madame de la Douze eſt un peu exceſſive: je conſens qu'on la pouſſe juſqu'au tombeau, mais juſqu'à la potence, c'eſt trop. Mandez-moi ſi la Dame aura bien copié l'Olinde du Taſſe, & les dernieres paroles de ces amans.

CCXIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Ste. Reine, ce 15 Septembre 1669.

JE me trouve bien hardie, Monſieur, de faire des vers & de vous les envoyer ; mais vous le voulez, & vous êtes comme les bons cœurs, auſſi bon pour vos amis, que mauvais pour ceux qui vous fâchent. Votre inconſtante eſt bien malheureuſe d'avoir mérité votre ſatire. J'ai rempli des rimes que m'a donné notre ami l'Abbé du Bac en me preſcrivant la matiere, ſur le ſecours que le Roi avoit envoyé aux Venitiens en Candie contre les Turcs ; car je m'en ſuis preſcrite une autre contre l'Amour d'aujourd'hui, comme vous contre votre inconſtante, & l'Abbé contre les faux Dévots dont il n'eſt pas content. Voilà des matieres inépuiſables, nous verrons qui tarira le premier. J'ai rempli auſſi ſur mon ſujet les rimes que vous m'avez données ; j'y dépeins les amours du ſiecle d'or : peut-être que ſi j'avois vécu dans celui-là, je n'aurois pas été ſi farouche.

L'Abbé me prie de vous envoyer ſon Sonnet, il vous l'auroit porté s'il n'étoit fort incommodé aujourd'hui.

SON-

SONNET

De Mademoiſelle du Pré à la louange du Roi.

FOrcer les Othomans juſques dedans leur Camp,
Des armes de mon Roi c'eſt un bel effet, diantre!
Ce Vainqueur ne mettra nulle différence entre
La fameuſe Biſance & le Fort d' Alican.

L'Aſie eſt de ſon lot, n'en déplaiſe au grand Kan,
Qui comme le grand Turc, s'enfuira dans un antre.
Déja de deſeſpoir le grand Viſir s'é ventre,
De peur que lui vivant on ne fît ſon encan.

Des exploits de Louis il ſe fera maint livre;
Mais il vous eſt bien dû de les graver en cuivre,
Buſſy, la plume en main vous ſied mieux que trois dez.

N'étoit qu'il eſt ſaiſon qu'ici regne l' olive,
Vous n'auriez le loiſir de faire de miſſive.
Commencez donc, Buſſy, trop de tems vous perdez.

SONNET

De l'Abbé du Bac contre les faux Dévots.

LA peſte du Bigot! qui l'auroit jamais cru?
Tout eſt crime en autrui, pour lui c'eſt peccadille,
Pourvu que gravement & droit comme une quille,
Il prône à tous venans l'honneur & la vertu.

Quand

Quand il eſt en ſecret, il n'eſt rien de ſi dru.
Il dit mille bons-mots, il bouffonne, il fretille,
Il exhorte la mere, & cajole la fille.
Revient-il en public, il refait le bourru.

Sa Maitreſſe chez lui paſſe pour une Niece,
Et même quelquefois pour mieux jouer la piece,
Il veut que dans ſa chambre elle mette ſon lit.

A ſa licence enfin ne donnant point de treve,
Si quelqu'un en murmure, il faudra qu'il en creve:
Il trompe quelques gens, & cela lui ſuffit.

DESCRIPTION DU SIECLE D'OR par Mademoiſelle du Pré.

LOrſque le ſiecle d'or étoit en ſa vigueur,
A conſtamment aimer l'on mettoit ſon courage:
Sans crainte de trouver ni traitre ni volage,
L'on pouvoit ſûrement abandonner ſon cœur.

D'amour on ne ſentoit qu'une douce langueur,
Sans dépit, ſans chagrin, ſans crainte, ſans ombrage:
L'on arrivoit au port ſans eſſuyer d' orage,
Et l'on ne connoiſſoit ni fierté ni rigueur.

L'amour ne trouvoit point alors de cœur rebelle,
Tout cœur étoit ſoumis, tout cœur étoit fidelle,
Et pour quoi que ce fût, ne devenoit ſuſpect.

L'Amant, ſans préſumer de ſon propre mérite,
Bornoit ſa récompenſe à rendre une viſite.
Enfin l'on acccordoit l'amour & le reſpect.

Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant zephyri natos ſine ſemine flores.

CCXIV. LETTRE.

De Monſieur de Conrart au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 Octobre 1669.

PLus les tréſors ſont exquis, plus ils doivent être deſirez. Il y a long-tems, Monſieur, que vous en poſſedez un dont la propriété nous appartient; & nous aurions trouvé fort mauvais qu'un autre que vous l'eût gardé ſi long-tems; mais quelque intereſſé que j'y ſois, je me ſuis fait juſtice, Monſieur, & dès que j'ai ſu que mon amie étoit dans votre voiſinage, je n'ai point douté qu'elle ne devînt la vôtre, & que l'air de Buſſy ne lui fît plus de bien que les eaux de Sainte Reine. Je ſuis ravi que ſon voyage & ma conjecture ayent ſi heureuſement réuſſi pour elle & pour moi. Ses ſoins officieux m'ont procuré l'honneur de votre amitié, & votre généroſité me l'a accordée. Vous avez prévenu ma priere, Monſieur, mais vous n'avez pas prévenu mes ſouhaits. Ce ſera deſormais à ma reconnoiſſance & à mon reſpect à ſe prévaloir de ce que vous m'avez accordé de ſi bonne grace, & à ratifier la parole que Mademoiſelle du Pré vous a donnée, que perſonne ne peut avoir plus de vénération pour votre perſonne, pour votre mérite, & pour votre vertu, que j'en aurai toute ma vie.

CCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Marquiſe de Fiennes.

A Buſſy, ce 15 Octobre 1669.

MA femme m'a mandé les obligations que je vous ai, Madame, & avec combien de généroſité vous ne perdez aucune occaſion de me rendre de bons offices. Si je vous en avois priée, je vous en ſerois fort obligé. Vous croyez bien, Madame, qu'ayant ſongé à moi ſans que je vous en fiſſe ſouvenir, ma reconnoiſſance n'en eſt pas moindre, & que je ſai eſtimer ces actions-là autant qu'elles le méritent. Si vous voulez maintenant ſavoir ce que je fais & ce que je penſe, je vous dirai que j'ai des maiſons aſſez agréables que j'embellis ; que j'eſſaye à rétablir le mieux que je puis le deſordre de mes affaires: que ſi j'étois perſuadé que le Roi m'eût fait du mal par un principe de haine, j'aurois eu beau l'eſtimer, je n'aurois pas laiſſé de le haïr, me croyant trop heureux qu'il ne m'eût pas fait revenir en lieu où j'euſſe été obligé de le revoir; mais que dans la croyance où je ſuis qu'il n'en vouloit qu'à ma mauvaiſe conduite, ſur laquelle je m'étois fait plus de juſtice qu'on ne pouvoit s'imaginer, je faiſois ſupplier très humblement S. M. de trouver bon que je retournaſſe auprès d'elle; que j'aimois toujours le Roi de la meilleure foi du monde, & que je penſois que m'ayant ôté mes défauts par ſes châtimens, il me trouveroit peut-être un jour digne de ſes graces.

J'eſ-

j'eſpere vous faire connoitre, Madame, à n'en pouvoir douter, que je penſe cela tout comme je vous le dis. Une autre choſe encore à quoi je penſe très ſouvent, c'eſt aux obligations que j'ai à MADAME. Ce qu'elle fit pour moi auprès du Roi à Fontainebleau en 1664, ne me ſortira jamais de la mémoire, non plus que les bontez qu'elle m'a toujours témoignées. Je n'oublie pas que les agrémens de ſa Cour étoient toute ma reſſource contre les couleuvres que j'avalois de tous côtez. Je vous avoue, Madame, que je les regrette à tous momens. Nous nous y reverrons un jour, Madame, à cette agréable Cour. Vous me trouverez tout fait comme j'étois. Le ſeul changement qu'il y ait en moi, c'eſt que je ſuis plus circonſpect que je n'étois au choix de mes amies, & mille fois plus votre ſerviteur que je n'ai jamais été.

CCXVI. LETTRE.

De Monſieur de ..... au Comte de Buſſy.

Le 16 Octobre 1669.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, s'il vous plait, de continuer la liberté que j'avois priſe avant mon départ de Toulon, de vous écrire. J'ai trouvé au retour du voyage la Lettre dont vous aviez bien voulu m'honorer. Après les très humbles remercimens que je vous en fais, avec de nouvelles aſſurances de mes reſpects & très humbles ſervices;

Je vous dirai que la plus grande partie des Vaiſ-

Vaiſſeaux a ſuivi le Vice-Amiral (c'eſt Monſieur de Martel) & ſont arrivez au Port de Toulon il y a cinq jours.

Le Vaiſſeau où eſt le Duc de Navailles & l'Intendant, ſe ſépara de nous la premiere nuit que nous mimes à la voile, après être ſortis de Candie: ce fut le premier de Septembre. Cela donna de l'inquiétude, à cauſe de l'état où étoit Mr. de Navailles; car il étoit fort incommodé. Cependant un de nos Vaiſſeaux qui eſt ici, le vit arriver près de Malthe, & enſuite mouiller aux Gozes, à la vue de cette Iſle. Je n'entreprendrai pas, Monſieur, de vous écrire le détail de ce qui s'eſt paſſé pendant les ſoixante jours que nous avons été dans Candie. Cela eſt trop délicat pour moi. Je vous apprendrai ſeulement que deux jours après le débarquement des troupes, le Capitaine-Général Moroſini qui commandoit dans Candie, réſolut avec Monſieur de Navailles, de faire une ſortie ſur l'attaque de Sabionera qui étoit le plus foible quartier des Turcs, dans lequel pourtant ils avoient ſix à ſept mille hommes. On les chargea par la tête de leurs travaux avec une telle vigueur, qu'on les chaſſa juſqu'à la queue de leurs tranchées, nos hommes détachez s'étant rendus maitres de leurs batteries, & preſque de tous leurs logemens. Mais par un malheur extraordinaire, tous ceux qui avoient bien commencé, ne continuerent pas; ils ſe renverſerent ſur ceux qui les ſoutenoient, & ceux-ci ſur l'arriere-garde; enſorte que l'on ſe retira en ſi grand deſordre, que maudit étoit le dernier.

Nous n'avions pas un quart de lieue juſqu'à la Contreſcarpe des Fortifications de la Place, qui

qui fut un bonheur. L'on perdit dans cette retraite beaucoup de braves gens.

Monſieur l'Amiral qui avoit voulu mettre pied à terre, s'eſt perdu dans cette malheureuſe rencontre, ſans que perſonne puiſſe dire l'avoir vu tuer ni prendre priſonnier. Meſſieurs de Linieres, Roſan & Faber, Colonels, quantité de Capitaines, Lieutenans & Enſeignes y reſterent, & beaucoup de braves Volontaires. Monſieur de Caſtelnau y fut bleſſé d'un coup de canon, dont il mourut douze heures après. Meſſieurs le Bret & Colbert Maréchaux-de-camp ont été fort bleſſez depuis, viſitant les poſtes de l'attaque de S. André, dont les François avoient pris la défenſe enſuite de cette premiere & malheureuſe action.

Enfin le tems ayant conſumé les vivres que l'on avoit portez pour l'Armée tant de mer que de terre, il a fallu prendre le parti de s'en revenir, & laiſſer la ville de Candie ſur le point de ſe rendre. Si elle ne l'eſt à préſent, c'eſt un miracle, car les Turcs étoient logez ſur la courtine de la Sabionera en trois endroits; cela touche au Port de la Ville, & par conſéquent lui ôte la communication. Il n'y avoit dans la Place que quatre mille hommes: c'eſt ce qui ôtoit l'eſpérance au Capitaine-Général, à Monſieur de Saint André, & aux autres de pouvoir tenir gueres long-tems. Le Capitaine-Général avoit écrit à la République, de faire enſorte auprès du Roi, qu'il commandât à Monſieur de Navailles d'y reſter juſqu'à la fin; & que ſi Sa Majeſté lui accordoit cette grace, Candie tiendroit juſqu'à ce qu'il eût reçu de plus puiſſans ſecours: de maniere que l'Ambaſſadeur de Veniſe avoit ſi bien repréſenté la conſéquence de la choſe au

Roi,

Roi, qu'il lui avoit octroyé ſa demande. En effet, les ordres furent donnez auſſi-tôt de faire partir des Vaiſſeaux de Toulon pour porter des ordres à Monſieur de Navailles, des vivres & quatre cens mille francs d'argent. Les Vaiſſeaux ſont en route il y a plus de quinze jours, mais nous ne les avons pas trouvez par celle que nous ſommes venus. Voilà, Monſieur, ſincerement une partie des choſes: vous apprendrez beaucoup mieux le ſurplus par d'autres voyes que par la mienne.

Monſieur le Comte de Choiſeul a été reçu Maréchal de Camp quatre jours avant notre ſortie de Candie, après la mort de Monſieur de Dampierre. Il me chargea il y a deux jours de vous aſſurer qu'il étoit votre ſerviteur.

CCXVII. LETTRE.

* Réponſe de Madame la Marquiſe de Fiennes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Octobre 1669.

JE ſuis bien obligée à Madame votre femme, de m'avoir rendu de ſi bons offices auprès de vous, en vous faiſant connoître l'envie que j'avois de vous ſervir. Mais, Monſieur, c'eſt l'ordinaire que les gens inutiles ſont toujours remplis de bonne volonté. J'ai montré votre Lettre à MADAME, pour lui faire voir la reconnoiſſance que vous avez de toutes ſes bontez paſſées. Je vous aſſure qu'elles ſont auſſi grandes préſentement, & qu'elle auroit envie de vous pouvoir faire plaiſir, & le fera aſſuré-

ment, ſi elle en trouve l'occaſion; & je ne manquerai pas de l'en faire ſouvenir. Pour moi, tout ce que je pourrai faire, c'eſt que lorſque l'on trouvera un tems propre à parler de vous, je dirai mon mot, comme votre ſervante & votre amie. Mais vous croyez bien que je ne ſuis pas aſſez ſotte pour croire que cela ſoit utile à votre ſervice. Vous vous contenterez, s'il vous plait, de la bonne volonté, & me ferez l'honneur de me croire très véritablement votre très humble ſervante.

CCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Buſſy, ce 1. Novembre 1669.

* VOs deux bouts-rimez ſont fort beaux, Mademoiſelle; mais celui du ſiecle d'or me ravit par la beauté du ſens, & par celle de l'expreſſion. Celui de l'Abbé eſt incomparable, nous en rirons demain enſemble. Je croi, Mademoiſelle, que je vous donnerai votre reſte ſur les bouts-rimez, & pour commencer, je vous envoye vos rimes remplies, & un Rondeau contre mon Infidelle. J'ai à me vanger de l'amour & de ma maitreſſe, & vous n'avez qu'à vous défendre du premier. Dieu vous garde d'avoir à vous plaindre comme moi! on n'aimeroit jamais rien, ſi on pouvoit ſavoir ce qu'il en coute de peines pour avoir aimé; mais on ſe flatte, on ne veut pas croire les Mai-

* Voyez Lettre CXXIII.

Maitres : on a beau lire par-tout en proſe & en vers,

Que l'on ſeroit heureux ſi l'on aimoit toujours!
Mais hélas! il n'eſt point d'éternelles amours:

on en veut tâter à ſes périls & fortunes. Prenez garde à vous.

RONDEAU

Du Comte de Buſſy contre une Infidelle.

FEU mon Amour, de mémoire peu tendre,
Me fait rougir, & je ne puis comprendre,
Qu'il m'ait longtems fait pleurer comme un veau;
Car la beauté de Madame Cateau
A tant d'honneur ne devoit pas s'attendre.

Je ſai de plus, ce qui va vous ſurprendre,
Qu'avecque moi la belle aimoit Timandre;
Et de cela, je mettrois ma main au
feu.

Que ne doit-on de cette folle attendre?
Juſqu'aux valets nous la verrons deſcendre,
Et ſes amours porter juſqu'au tombeau:
Car en un mot ſon cœur eſt un fourneau,
Et jamais cœur ne fut ſi prompt à prendre
feu.

BOUT-RIME

Du Comte de Buſſy contre une Infidelle.

AU ſecours, ma Raiſon, au ſecours, ma vigueur.
Aſſez & trop longtems s'eſt caché mon courage.
Que n'ai-je pas, grands Dieux, ſouffert de ma volage,
Avant de reprendre mon cœur!

J'avois quand je l'aimois toujours de la langueur,
Et je n'étois jamais un moment ſans ombrage:
L'amour (comme la mer) n'eſt jamais ſans orage,
Même après qu'une Iris a fini ſa rigueur.

Je ſuis fier aujourd'hui d'être à l'amour rebelle,
Et quand on me verra ceſſer d'être fidelle,
De ſavoir mal aimer je ne ſerai ſuſpect:

J'ai fait ſur ce ſujet preuve de mon mérite.
A cette Iris encor, je puis rendre viſite,
Mais ſans ſoins, ſans amour, & même ſans reſpect.

CCXIX. LETTRE.

Du Marquis d'Hauterive au Comte de Buſſy.

Au Riée, ce 8 Novembre 1669.

JE ſuis bien fâché que la conjoncture de vos affaires vous ait empêché de nous venir voir, Monſieur. Nous étions bien réſolus de vous garder longtems, car on ne vous quitte pas ſans peine. Dès que je ſerai de retour à Paris, je vous manderai toutes les nouvelles qu'on peut écrire ſans ſe faire envoyer à Kimper, où le pauvre Monſieur Lénet va paſſer ſon Hiver. Il a paſſé deux jours avec nous avant qu'il eût reçu ſon ordre, & je connus par tout ce qu'il me dit de vous, qu'il ſeroit très aiſe qu'on le raccommodât avec vous. Sa diſgrace eſt le meilleur négo-

gociateur qu'il puiſſe employer auprès d'un cœur fait comme le vôtre, Monſieur. Madame d'Hauterive vous envoiera ſon portrait dès que nous ſerons à Paris.

CCXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la Roche.

A Buſſy, ce 12 Novembre 1669.

SI l'arrivée de ces Meſſieurs de la Cour n'a pas rendu notre Province plus agréable, Madame, c'eſt que des Courtiſans comme ceux que vous me nommez, n'ont pas voulu prodiguer leurs agrémens : ils ne vous ont pas jugée digne de les connoître, & les ont réſervez pour des Dames bien plus délicates que vous autres. Cependant je ſai qu'ils n'en entretiennent pas de plus fines que vous, Madame; & que les groſſes têtes ni le bel air ne vous éblouïſſent pas.

Je croi que ma femme reviendra de la Cour avec peu de ſuccès pour mon retour. Il me paroît que la poire n'eſt pas mûre : mais j'ai toute la patience qu'il me faut, & je vous aſſûre qu'elle ne me coûte pas trop.

Vous êtes bien heureuſe, vous & Madame votre ſœur ; vous vous aimez fort, & vous paſſez une partie de votre vie enſemble. C'eſt la Chanſon de Segrais :

Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Vous avez raiſon de dire, que de s'embarquer à faire un lit de Point d'Angleterre, n'eſt point une petite entrepriſe. Il y a tantôt quatre ans que Madame de Rabutin a commencé le ſien, il n'eſt pas encore fait, & mille gens y ont travaillé. Ma fille de Buſſy en a entrepris un moitié ſoye, qui ſera admirable, car rien n'eſt plus beau que ſon Patron.

Vous faites fort bien d'apprendre l'Italien, Madame; n'eſt-ce pas Monſieur de *** qui vous le montre? Pour moi, ce n'eſt pas-là ce que j'aimerois le mieux vous apprendre: je ne voudrois que vous faire parler François. Cependant en quelque langue que vous me faſſiez un compliment, je le recevrai agréablement, & je vous y répondrai du mieux que je pourrai. Si je faiſois quelque choſe digne de vous, je vous aſſure que je vous l'envoyerois; mais il faudroit que ce fût quelque choſe de bien; & moi je ſuis délicat pour ce que je fais, au point de n'en être jamais bien content. Adieu, Madame, Mademoiſelle de Buſſy vous aime toujours de tout ſon cœur.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de ...

A Buſſy, ce 12 Novembre 1669.

VOus êtes très contente de ma régularité, dites-vous, Madame; mais vous ne l'êtes pas tant de mon amitié. Je m'étonne que vous preniez le parti de vous plaindre là-deſſus. Si j'aimois à me flatter, je vous aurois dit cent

fois

fois depuis trois ans, que vous ne m'aimez gueres. Vous avez été des ſix mois ſans m'écrire, & cela ſans de bonnes raiſons; cependant je me ſuis contenté de celles que vous m'avez dites. Mais ne me feriez-vous pas le reproche de ne vous pas aſſez aimer, parce que je ne vous ai pas aſſez grondée, & que vous ſavez bien que vous l'avez mérité? Si c'eſt par-là que vous le prenez, je vous avoue que vous avez quelque priſe ſur moi; mais je vous dirai auſſi que c'eſt l'eſtime que j'ai pour vous, qui m'a empêché d'être ſi délicat. Si pourtant vous êtes en amitié, comme ces maitreſſes qui veulent qu'on les batte pour leur témoigner une grande paſſion, tenez-vous bien & marchez droit, car je me vais préparer à ne vous rien pardonner, & je me ſoumets à la même rigueur. Vous y hazardez plus que moi, car je ſuis naturellement exact, & pour vous, Madame, plus que pour qui que ce ſoit au monde.

CCXXII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Novembre 1669.

MON premier ſoin en arrivant ici, Monſieur, eſt de vous écrire pour vous ſupplier de vous ſouvenir de la promeſſe que vous m'avez faite de continuer notre commerce de lettres, & de m'envoyer vos amuſemens. Je vous manderai peu de nouvelles. Celles de la guerre dont on parle vous ſeront mandées par

gens mieux inſtruits que moi ; & pour celles du monde qui pourroient vous réjouïr à les lire, elles pourroient auſſi me damner à vous les mander. Je me contenterai aujourd'hui de vous parler de votre dernier Rondeau que je viens de recevoir dans ce moment : il efface votre Bout-rimé, quoiqu'il ſoit beau auſſi. En vérité, Monſieur, je croi que feu votre Amour vous a mis dans l'eſprit tout celui qu'il avoit autrefois allumé dans votre cœur. J'admire que vous ſachiez égayer votre exil & votre Chriſtianiſme avec plus d'eſprit que la proſperité & le libertinage n'en donnent aux gens heureux. On eſt bien éloigné de craindre votre commerce, comme on craint d'ordinaire celui des malheureux. Pour moi, Monſieur, j'acheterois le vôtre s'il étoit à prix. Jugez combien je me trouve heureuſe de l'avoir gratis, & combien je vous trouve heureux vous-même de pouvoir vous rendre ſi agréable à vous & à vos amis. Adieu, Monſieur, plaignez-moi d'avoir quitté une ſi agréable ſociété que la vôtre & celle de Mademoiſelle de Buſſy *.

Je vous envoye le Sonnet de l'Abbé du Bac, c'eſt un beau Sermon qu'il a rimé bien agréablement. Je croi que vous lui pardonnerez d'avoir changé de ſujet.

SONNET
De l'Abbé du Bac.

A Fin de vivre heureux, & braver le deſtin,
Il ne faut rien aimer, ſanté ni maladie.
Je ſuis auſſi content qu'on m'envoye en Candie,
Que de reſter en Cour à faire le lutin.

Que

* *Depuis Madame de Coligny.*

Que ſert-il auſſi-bien de faire le mutin?
La main qui conduit tout d'une façon hardie,
Règle comme elle veut le cours de notre vie,
D'un Roi fait un Berger, d'un pauvre un Palatin.

En vain contre le ſort notre eſprit ſe travaille,
En vain lui livre-t-il bataille ſur bataille,
Il faut que tout lui cède, auſſi bien qu'à la mort.

Voulez-vous vivre heureux, ſoit en paix ſoit en guerre,
En Eſpagne, en Hollande, en France, en Angleterre?
Ne faites contre lui jamais aucun effort.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Buſſy, ce 20 Novembre 1669.

C'EST moi qui ſuis à plaindre, Mademoiſelle : vous êtes à la ſource des plaiſirs, vous en prenez ce qu'il vous plait, & vous avez toujours bonne compagnie. Tant que vous & notre ami l'Abbé avez été dans mon voiſinage, je n'ai point ſongé à Paris ; mais aujourd'hui Mademoiſelle de Buſſy & moi ſommes réduits à nous deux, & quoique nous ne nous ennuyions point, nous vous trouvons bien à dire. Le commerce de mes amis & ſur-tout le vôtre ; Mademoiſelle, ſoulage fort notre ſolitude ; amuſons-nous toujours. Rien n'eſt plus beau que votre Sonnet contre l'amour, mais

on ne peut le traiter plus cruellement ; ſa patience à votre égard me fait douter de ſon pouvoir.

La guerre m'afflige toujours, Mademoiſelle. Quand elle eſt heureuſe pour le Roi, j'enrage de n'y avoir point de part, & de ne pouvoir par mes ſervices ou par ma mort me faire aimer ou regretter de mon Maitre. Quand elle a de méchans ſuccès, ma tendreſſe pour le Roi me fait ſouffrir & le plaindre. Ma vivacité qui me fait ſentir tous ces mouvemens plus violemment qu'un autre, les calme auſſi plus vîte ; je m'étourdis de bagatelles, je m'abandonne à la haine contre une infidelle maitreſſe, & je trouve que le meilleur remede contre le chagrin eſt d'avoir une paſſion dans le cœur, quelle qu'elle ſoit.

N'eſt-il pas beau pour mon ingrate,
D'occuper toujours le mien?

Le Sonnet de l'Abbé m'a charmé, je croi moi que c'eſt une de ſes méditations ; il eſt bien heureux de pouvoir mettre à profit pour le Ciel ſa mauvaiſe fortune. Je vous envoye encore un Sonnet ; ſi vous voulez auſſi des Chanſons, des Balades, des Virelais ſur le même ſujet, vous n'avez qu'à parler ; il n'y a que des Elégies que je ne fais plus. Je vous envoye des rimes aſſez bizarres.

SONNET

Sur une Infidelle.

JE ne veux plus faire de vers,
Que contre une ingrate Maitreſſe ;
Mais je chanterai ſa foibleſſe,
Par tous les coins de l' Univers.

Je

Je dirai ſes défauts divers,
Ses emportemens, ſa rudeſſe,
Son ame perfide & traitreſſe,
Enfin ſon eſprit de travers.

Quoique je fuſſe ſa reſſource,
Pour les plaiſirs & pour la bource,
Je n'ai ſu plus longtems être aimable à ſes yeux.

De ſon change je me conſole;
Car je ſuis ſûr que cette folle
N'a pas changé pour être mieux.

CCXXIV. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Novembre 1669.

UN Gentilhomme de mes amis, Monſieur, a traduit les trois Comédies de Térence, que l'Abbé de Marolles a gâtées, & que Meſſieurs du Port-Royal n'ont pas voulu traduire par modeſtie. Il a fait voir ſa verſion à Monſieur Arnaud, & quelques autres de ces Meſſieurs, qui en ont été fort contents. Cela auroit pleinement ſatisfait tout autre homme que lui, mais il ne peut ſe réſoudre de les donner au public que vous ne les ayez vues, *perſpicacitate & ſagacitate ordinariâ.*

Ne croyez pas, Monſieur, qu'il vous demande une réviſion pénible; quoiqu'il les ſoumette abſolument à votre jugement. Comme je vous les envoierai l'une après l'autre, il ſera aſſuré que la premiere vous aura plu, ſi vous avez de la curioſité pour la ſeconde. Il ſeroit à ſouhaiter pour lui, que vous vouluſſiez leur donner quelques heures de votre loiſir pour les rendre parfaites; & ſi ce n'étoit point abuſer de votre bonté, j'oſerois vous ſupplier de la part de mon ami de retrancher tout ce qui ne vous plaira pas. Les bonnes choſes que vous trouverez, vous obligeront à en ſéparer les mauvaiſes, & à ne point ſouffrir que le fruit de pluſieurs veilles ſoit terni par quelques négligences. L'Auteur vous en aura une très ſenſible obligation; & je ſuis ſûr que vous ne ſerez pas fâché d'avoir lu ſon Ouvrage, qu'il conſacre à votre divertiſſement.

CCXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Buſſy, ce 30 Novembre 1669.

VOUS me ferez plaiſir, Monſieur, de m'envoyer la traduction de votre ami. Et quoiqu'après l'approbation de Meſſieurs du Port-Royal, il n'en fallût plus chercher, je ne laiſſerai pas de vous mander avec franchiſe mon ſentiment. Je ſuis très obligé au Traducteur de la bonne opinion qu'il a de moi; ſa modeſtie m'en donne une grande de lui. En tout

tout cas, il eſt bien-heureux de n'avoir à effacer que la traduction de M. de Marolles.

CCXXVI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Decembre* 1669.

DITES-MOI, je vous prie, Monſieur, pourquoi je n'ai plus de vos nouvelles, & pourquoi vous ceſſez de m'écrire dans un tems où je vous ſoutiens que mes Lettres vous divertiroient, puiſque le retour de tout le monde me fournit de la matiere ? Je me préparois à faire mon devoir mieux que jamais, cependant je n'entends non plus parler de vous que ſi vous étiez à la Chine. Je vous ai écrit la derniere. Enfin de quelque côté que je regarde votre ſilence, je ne le puis comprendre, & je ne le ſaurois ſouffrir.

Votre Couſin le Duc d'Aumont épouſe Mademoiſelle de Touſſy. A propos de cela, la Maréchalle de la Motte ſa Mere me parut l'autre jour fort de vos amies; il n'y a ſortes de biens qu'elle ne me dît de vous, & de bonheurs qu'elle ne vous ſouhaite. Pour moi je n'ai pas le courage de vous dire des douceurs aujourd'hui, je ſuis trop en colere.

CCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 10 *Decembre* 1669.

J'Ai reçu votre Lettre du premier de ce mois, Madame. Il faut à l'avenir commencer nos Lettres comme les Marchands, ce ſera le moyen de ſavoir celles qui auront été perdues. Il y a un mois que je me tue de vous faire des reproches de votre oubli, & j'en reçois de votre part. Ne ſeriez-vous pas femme à gronder la premiere, pour m'obliger à me taire? Quoi qu'il en ſoit, je vous aſſure, Madame, que quand vous ne me manderiez point de nouvelles, je ne ſerois pas moins exact à m'attirer des marques de votre amitié.

Je ſuis ravi de l'établiſſement de Mademoiſelle de Touſſy & du Duc d'Aumont. Il eſt mon allié & mon ami, & il y a long-tems que je ſuis ſerviteur & ami de la Maréchalle de la Motte. Ce ſont de ces bons cœurs de la vieille roche, qui n'abandonnent pas leurs amis pour être dans le malheur.

CCXXVIII. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Decembre* 1669.

LE Duc de Chaunes eſt parti pour Rome, je ne ſai en quelle qualité; car on dit qu'il n'y

n'y ſera que deux mois. Mais avant ſon départ il a été pourvu du Gouvernement de Bretagne, a eu permiſſion de vendre ſa Lieutenance de Roi en ce pays-là, & a touché quarante mille écus des Etats de la Province. Il donne les Chevaux-Legers de la garde à M. de Chevreuſe.

Meſſieurs les Cardinaux de Rets & de Bouillon ſont auſſi partis pour le Conclave.

Je vous envoye Zaïde de Segrais. C'eſt le plus joli Roman qu'on puiſſe lire.

On m'a donné auſſi une Lettre de Madame Des-Houlieres ſous le nom de ſon Chien, au Comte de la Tour; vous la trouverez jolie.

Je voudrois bien pouvoir vous réjouir, Monſieur. Je ramaſſe tout ce que je puis pour cela, car je me défie de mon fond qui pourroit vous ennuyer.

LETTRE.

De Madame Des-Houlieres,

Sous le nom de ſon Chien, au Comte de la Tour.

POUR vous marquer mon courroux,
Je mets la plume à la patte.
Il eſt tems que contre vous
Toute ma colere éclate.
Vous m'avez rendu jaloux:
Entre nous autres toutous,
Nous ſommes ſur ce point d'humeur trop délicate.
Pour ſe bien mettre avec nous,
En vain le blondin nous flate,
Nous n'en ſommes pas plus doux,
Nous mordons juſqu'à l'époux.

Mal-

Malgré ce naturel insolent & farouche,
Certaine tendresse me prit :
Je vous écoutois sans dépit
Louer de ma Maitresse & les yeux & la bouche;
Ne croyant ces douceurs qu'un simple jeu d'esprit,
Sans m'opposer à rien, j'écoutois sur son lit.
Si ce souvenir vous touche,
Ne pensez plus à m'ôter
La place que je possede.
Croyez-vous la mériter ?
Croyez-vous que je la cede ?
Sept fois l'aimable Printems
A fait reverdir les champs,
Sept fois la triste froidure
En a chassé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je suis chien d'Amarille.
A ses pieds j'ai vu la Cour,
A ses pieds j'ai vu la Ville,
Vainement bruler d'amour.
Seul j'ai su par mon adresse,
Dans son insensible cœur,
Faire naitre la tendresse:
Ne troublez plus mon bonheur.
Quand pour vanger son honneur,
Le petit Dieu suborneur,
Qu'en tous lieux elle surmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétends;
Sachez, Notre très cher Comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

CCXXIX.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Buſſy, ce 22 Decembre 1669.

VOUS avez plus de reſſource que vous ne penſez, Madame, mais la pareſſe vous fait trouver plus commode de m'écrire des nouvelles que des ſentimens C'eſt toujours votre amitié pour moi qui vous fait prendre ſoin de m'envoyer ce qu'il y a de joli, & de me mander ce qu'il y a de nouveau. Vous n'obligez pas un ingrat. Monſieur de Chaunes & Meſſieurs les Cardinaux vont travailler à mettre dans nos intérêts le Pape qui ſera nommé.

Je ne lis plus de Romans depuis le College, mais je me prépare à lire avec un grand plaiſir celui de Segrais. Il ne peut rien écrire qui ne ſoit joli.

La Lettre de Madame Des-Houlieres eſt badine & jolie. Elle met de l'eſprit aux moindres choſes, & ſait n'en mettre que ce qu'il en faut pour plaire.

CCXXX. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27 Decembre 1669.

UN de mes amis me donna, il y a deux jours, un petit regal qui eût été bien à votre goût. Mon-

Monſieur; ce fut de me lire, & à quatre ou cinq autres perſonnes fort éclairées, une Traduction faite de Latin en François de la Vie du Cardinal Commendon Venitien, qui fut le plus grand homme de ſon ſiecle, dans lequel il ſe paſſa quantité de beaux évenemens que le même Hiſtorien rapporte. Cet Ouvrage n'eſt que manuſcrit, & ne ſera pas ſi-tôt imprimé, mais il eſt fort de ſaiſon aujourd'hui; car il écrit la Promotion de deux ou trois Papes, & nous ſommes dans une conjoncture toute ſemblable, même juſques aux circonſtances.

Je vous envoye la Relation de la mort du Marquis de la Douze.

Je vous envoye auſſi un Madrigal que Monſieur Conrart m'a donné pour vous envoyer; il a été fait ſur ce que Madame **** étant allée avec beaucoup d'autres Dames voir l'Ambaſſadeur Turc, celui-ci la trouva la plus belle, & lui jetta le mouchoir.

MADRIGAL.

Je n'ai pas peine à concevoir
Qu'on vous ait jetté le mouchoir;
Mais j'ai de la peine à comprendre
Que vous l'ayez bien voulu prendre.
Des mouchoirs qu'on vous a jettez,
Et que vous avez rejettez,
On a vu la terre jonchée;
Mais puiſque vous les acceptez,
Vous allez être bien mouchée.

Nous avons bien réſolu, Monſieur Conrart & moi, d'eſſayer à fraix communs de vous divertir autant que nous le pourrons: mais la ſaiſon

ſon eſt fort ſtérile; il n'y a que vous, Monſieur, qui ayez le ſecret de faire naitre des fleurs parmi les glaces.

RELATION DE LA MORT DU MARQUIS DE LA DOUZE.

Je vis l'autre jour mourir le Marquis de la Douze. C'étoit un garçon de trente-cinq ans, beau & d'un air fort noble. Tout ce qu'il fit & dit depuis la lecture de ſon Arrêt juſques au coup qui lui trancha la tête, fut héroïque, ſans affectation pourtant. L'Amour l'a établi pour un de ſes martyrs. Auſſi-tôt que ſon Arrêt fut lu, & qu'il l'eut écouté ſans s'émouvoir, il s'approcha de l'Autel, & levant les mains au Ciel, il dit: Vous le voulez, Seigneur, & je le veux bien auſſi. Puis ſe retournant vers le Commiſſaire: Je vous remercie, Monſieur, lui dit-il, d'avoir opiné pour moi; je ſai de quel avis vous avez été; & Dieu m'eſt témoin que ſi je pouvois, je vous donnerois des marques de ma reconnoiſſance: cependant j'atteſte ce même Dieu, que je meurs innocent. Puis il demanda une écritoire pour écrire à ſa femme; ce fut en ces termes:

Ma très chere & très aimable enfant, je m'en vais mourir très ſatisfait, puiſque Dieu le veut. Le ſeul déplaiſir qui me reſte, eſt de n'avoir point vu mon fils: je vous le recommande, & je vous prie de le faire élever en la crainte de Dieu. Je ſuis un bel exemple.

LA DOUZE.

Un certain homme de ſes amis étoit préſent, aſſis & pleurant, & la Douze ſe promenant ſans pleu-

pleurer, ſe tourna tout-à-coup, & lui dit: Ah! Monſieur, je vous demande pardon ſi je me promene ſans vous entretenir; l'état où je ſuis eſt un peu violent, & l'action me ſoulage. Vers le ſoir on le mit dans un tombereau, avec deux Cordeliers & le Bourreau. Il fut conduit par la Ville pour être mené à l'échaffaut. Ayant vu à une fenêtre une Dame qu'il avoit fort aimée, il la ſalua deux fois avec un profond reſpect. Il étoit nue tête, & les pieds liez; & par grace on lui avoit laiſſé ſon pourpoint. Au pied de l'échafaut on lui dit: Monſieur, prenez la peine d'inſtruire la Cour de l'aſſaſſinat commis en la perſonne de votre Beau-frere. Moi, dit-il d'un ton aſſuré, un aſſaſſinat? Cela eſt faux: c'eſt le plus beau combat qui ait jamais été fait en Guyenne. Il monta hardiment avec le Confeſſeur; on chanta le *Salve;* on le dépouilla, il noua lui-même ſon mouchoir, il s'aſſit ſur le poteau, puis ſe releva pour dire encore un mot à ſon Confeſſeur. Le Bourreau lui dit: Monſieur, j'ai un grand déplaiſir d'avoir à commencer le métier par vous. Hélas! lui répondit-il, mon ami, je te remercie, tu ès ici le ſeul qui me regrette; je te prie de me laiſſer dire quelque priere quand j'aurai le cou ſur le poteau. Il dit trois fois JESUS, & cria enſuite: Frappe quand tu voudras. Le coup l'empêcha d'en dire davantage.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 2 Janvier 1669.

ME voici à Chaſeu, depuis la veille de Noël, Madame, où j'ai bien plus de peine encore à me paſſer de vous qu'à Buſſy; il me ſemble que je vous y vois arriver, que tout le monde n'en eſt pas ſi content que moi; qu'au ſortir de la Meſſe de minuit nous venons faire *media-noche* avec autant de gayeté qu'il en faut avoir à Noël. Il me ſemble enſuite que nous nous envoyons pour étrennes toutes les Bourſes du pays avec des Madrigalets.

Il me ſemble que nous allons faire les Rois chez vous; que nous trouvons au bas de votre montée le petit Marquis votre fils; & vous à la porte de votre chambre avec ce petit air ſi aimable, & ces yeux ſi vifs & ſi brillans; que nous vous faiſons mille contes l'Abbé Danſe & moi, dont nous rions fort; & que ſur cela le pauvre Ecuyer fait la bête au Roi quatrieme. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qu'il me ſemble du reſte. Je vous dirai ſeulement que je n'ai rien oublié de tout ce qui s'eſt fait & dit, & vous m'obligeriez fort, ſi vous vouliez vous en ſouvenir. Mais pour répondre à votre Lettre, je vous dirai que vous êtes trop bonne d'être plus fachée que moi, de ce que je ne retourne pas à la Cour cet Hiver: cette marque de votre amitié acheve encore de me conſoler.

Au

Au reſte, Madame, on m'a envoyé entre autres pieces nouvelles, l'Hiſtoire des amours de Diane de Poitiers avec le Duc Octave Farneſe, ſous le titre de Journal Amoureux ; mais on me l'a envoyé imprimé. Avec le reſpect que e dois à votre jugement, Madame, c'eſt fort peu de choſe que cette Hiſtoire, il n'y a ni invention ni tour agréable, & je gagerois que vous l'avez lue à la hâte. Si nous la liſions enſemble, je vous ferois bien convenir qu'elle eſt ridicule en beaucoup d'endroits, & mal écrite. Je ſuis au deſeſpoir d'avoir laiſſé à Buſſy celles que vous me demandez : ſi je les avois ici, je vous les ferois copier, & je ſuis aſſuré qu'après les avoir lues, vous ſeriez bien dégoûtée de l'Hiſtoire de la Ducheſſe de Valentinois, cela vous ſoit dit ſans vanité. A mon retour de ce pays-là, je vous les envoierai, & vous me promettrez que vous ne les donnerez jamais à perſonne, & moi je vous promettrai de ne les donner jamais qu'à vous.

CCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 2 Janvier 1670.

JE ne puis plus tarder, Mademoiſelle, à vous témoigner ma reconnoiſſance de toutes les bontez que vous me témoignez, Monſieur Conrart & vous *. L'Hiſtoire du Cardinal Commendon eſt curieuſe dans la conjoncture. La mort

* *Voyez la Lett. CCXXX.*

mort du Marquis de la Douze m'a touché: il n'en coûte pas toujours tant pour être martyr de l'amour; des ſoupirs & des larmes ſuffiſent d'ordinaire pour acquérir ce titre.

Mademoiſelle de Buſſy eſt charmée de vos Vers; je les ai trouvé très beaux, moi qui ne flatte pas: elle vous en remercie en proſe, Mademoiſelle. Pour moi je ne fais plus de Vers pour perſonne. Je me ſuis preſcrit une matiere contre l'Infidelité, ſur laquelle je m'égaye quelquefois aux dépens de l'Infidelle. Je vous les ferai voir.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe du Pleſſis.

A Chaſeu, ce 6 Janvier 1670.

JE voudrois bien vous demander, Madame, & me le demander à moi-même, pourquoi nous nous aimerons & nous nous eſtimerons fort, & que nous ne nous écrirons jamais; car cela ne s'eſt point encore fait qu'entre vous & moi? Ne continuons donc pas, je vous prie, de nous ſingulariſer en une choſe déraiſonnable; & laiſſons aux gens qui ne s'aiment & qui ne s'eſtiment pas, le parti de ne ſe point écrire. Pour moi, je ſuis réſolu de vous mander de tems en tems que je meurs d'envie de vous voir; & que cependant je n'ai point d'amie au monde que j'aime tant que vous. Quand vous me ferez réponſe, vous me ferez plaiſir; & quand votre pareſſe ne vous le permettra

point,

point, je ne laiſſerai pas de vous aimer de toi
mon cœur.

CCXXXIV. LETTRE.

De la Marquiſe d'Epoiſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Janvier* 1670.

VOUS m'avez bien obligée, Monſieur, e
me donnant de vos nouvelles. Jamais pe
ſonne n'a mieux mérité que moi votre amit
du côté de l'eſtime que j'ai pour vous, &
puis même dire avec des cheveux gris du cô
de la tendreſſe. Je m'en ſuis déclarée haut
ment dans tous les tems. Monſieur de la Vie
ville achete la charge de Chevalier d'honnei
de la Reine. Bien des veuves ſongent à l'
pouſer. Me conſeillez-vous, Monſieur
Comte, d'être du nombre ?

Le Comte de Nanteuil, fils du Marquis d
Cœuvres, épouſe Mademoiſelle de Lionne.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Epoiſſe.

A Buſſy, ce 22 *Janvier* 1670.

LEs amis s'aiment en cheveux gris, Mad
me. L'amitié ſolide dure juſqu'au tom
beau. Elle a cela au deſſus de l'amour, il n
remplit le cœur pour ce qu'il aime qu'autar
qu

que le corps eſt aimable. Si la jeuneſſe connoiſſoit le prix de l'amitié & les amertumes de l'amour, il ſeroit banni de toute ſocieté raiſonnable. Mais d'ordinaire on fait ces réflexions-là trop tard. Pour vous, Madame, qui n'avez jamais eu beſoin de les faire, vous en êtes encore une amie plus aimable; auſſi n'en ai-je point dont je faſſe plus de cas & que j'aime davantage.

Je ne doute pas que Monſieur de la Vieuville avec une grande charge ne ſoit bien couru pour épouſer; mais je ſuis perſuadé que vous n'en ferez pas un pas. Une auſſi bonne tête que la vôtre n'achete pas les honneurs au prix de ſa liberté.

CCXXXVI. LETTRE.

De la Comteſſe du Pleſſis au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Janvier 1670.

VOUS avez raiſon *, il eſt fort ridicule que je ne vous écrive jamais; je l'ai trouvé cent fois comme vous, car aſſurément je vous crois plus de mes amis que perſonne, & je voudrois vous ſervir du meilleur de mon cœur. A la vérité j'y ai tant d'intérêt, par notre proximité, que vous ne devez pas m'en ſavoir beaucoup de gré. Mais enfin vous ne trouverez jamais de parente ni d'amie plus ſoigneuſe à chercher les occaſions de vous rendre quelque

* *Voyez Lettre CCXXXIII.*

pauvre petit ſervice. Par malheur, je ne puis vous répondre que de mon amitié qui eſt pour vous, je vous jure, comme vous pouvez attendre d'une parente & d'une amie qui a le cœur bien fait.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme.

A Chaſeu, ce 22 Janvier 1670.

IL y a fort longtems que je ne vous ai écrit, mon Reverend Pere, parce que je croyois à toute heure recevoir permiſſion de retourner à la Cour, & je ſuis même encore en cet état. Mais comme j'ai été trompé, & que je pourrois bien l'être encore, je ſuis réſolu de vous écrire plus ſouvent que je n'ai fait, n'y trouvant aucun inconvénient ſi l'on me rappelle, & recevant bien du plaiſir de ce commerce, ſi cela n'arrive pas.

Voici qui dure longtems, M. R. P. cependant je le ſouffre ſans inquiétude. Si j'étois né patient, & homme à ne point faire de réflexion, c'eſt-à dire, à croire aveuglément & ſans examiner, que ce que font les Supérieurs eſt toujours bien fait, je ne m'étonnerois pas de ma tranquillité; mais perſonne ne connoit mieux la cauſe de ſon mal que moi, & n'eſt d'ordinaire plus ſenſible; de ſorte que je conclus que l'état où je me trouve vient de la pure grace de Dieu; & que ſans ſon aſſiſtance particuliere, je n'aurois pas reçu tant de rudeſſe avec tant de

de réſignation. Quoique j'en eſpere bientôt la fin, je ne laiſſe pas de prendre les choſes au pis, pour être toujours ferme, quoi qu'il arrive.

Si fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Je vous ouvre mon cœur, M. R. P. parce que je ſai que vous m'aimez, & que je croi que vous ſerez bien aiſe de le voir en l'état que je vous le montre. S'il étoit autrement, je vous demanderois des conſolations. Je n'ai aujourd'hui beſoin que de la continuation des graces que Dieu me fait. Demandez-la pour moi, s'il vous plait, M. R. P. & m'aimez toujours.

Je n'ai plus aucun commerce avec Madame de Monglas. S'il n'y avoit que moi qui l'empêchât de faire ſon ſalut, vous devriez être bien content de ſa converſion; mais j'ai appris que tous les autres hommes ne lui avoient pas été auſſi indifférens, & je ſai d'elle-même (parce qu'elle me l'a écrit il y a un an) qu'elle n'a jamais pu être dévote. Vous voyez bien, M. R. P. que je ſavois bien ce que je diſois, quand je vous diſois que c'étoit une hypocrite.

CCXXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Pere Dom Coſme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31 *Janvier* 1670.

COMME je croyois être mort dans votre ſouvenir, le témoignage obligeant que vous m'avez fait l'honneur de me donner du contraire, a été pour moi une joye de réſurrection.

Vous l'avez encore beaucoup accrue, Monſieur, en m'apprenant que vous avez pris le bon parti, & que vous êtes perſuadé que l'état où vous vous trouvez eſt un effet de la conduite de Dieu ſur vous. Il vous donne toutes les marques de l'amour qu'il a pour les ſiens, qui conſiſte ordinairement à leur envoyer bien des diſgraces, & à leur donner en même tems la force de les ſouffrir. Le monde ne traite pas de même ceux qui s'attachent à lui; il leur fait endurer mille maux, & ne leur peut donner aucun ſecours pour les ſupporter avec patience. Nous en avons un exemple fort récent, & dont la nouvelle aura déja été juſqu'à votre ſolitude. J'aurai, Monſieur, une parfaite ſatisfaction, quand vous aurez permiſſion de la quitter pour venir à Paris; car j'eſpere que puiſque vous avez aſſez de bonté pour me faire l'honneur de m'écrire, vous n'en manquerez pas pour me permettre celui de vous voir.

Je n'ai plus l'honneur de gouverner la conſcience de Madame de Monglas. Elle m'a trouvé trop incommode pour une perſonne qui ne veut rompre qu'à demi avec les folies du ſiecle, & qui partage ſa journée entre la Meſſe & la Comédie. Je ne voudrois pourtant pas, Monſieur, conclure comme vous, que ſa converſion ne fût pas ſincere dans le tems qu'elle me l'a paru, & que je vous en ai rendu témoignage de ſa part: car il y a des ſantez fort bien rétablies, qui ſont quelquefois ſuivies de dangereuſes rechutes. J'eſpere, Monſieur, que la réſolution que prend un eſprit de la force du vôtre, de bien ſervir Dieu, eſt un bail à vie, & ne ſe retracte point. Je le ſouhaite avec paſſion, étant avec tout le reſpect imaginable votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

CCXXXIX.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 12 Février 1670.

JE viens de lire le Roman de Segrais, Madame. Rien n'eſt mieux écrit. Si tous les Romans étoient comme celui-là, j'en ferois ma lecture; mais comme il n'y a rien de parfait, je vais vous en dire mon ſentiment, ſans prétendre que ce ſoit une déciſion ſans replique.

Les Hiſtoires de Conſalve, de Nugnabella, de Dom Garcie, & de Dom Ramire ſont très jolies, il ne s'y peut rien deſirer. Quant aux amours de Conſalve pour Zaïde elles ſont extravagantes. On la lui fait aimer ſi-tôt qu'il la voit, ayant encore le cœur rempli de douleur des infidélitez de ſa premiere Maitreſſe & de la trahiſon de ſon ami, d'ailleurs n'entendant point la langue de Zaïde. Tout cela m'a paru hors de la vrai-ſemblance, & je ne puis ſouffrir que le Héros du Roman faſſe le perſonnage d'un fou. Si c'étoit une hiſtoire, il faudroit ſupprimer ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, car les choſes extraordinaires qui choquent le bon-ſens décréditent les véritez. Mais dans un Roman où l'on eſt maitre des événemens, il les faut rendre croyables & qu'au moins les Héros ne faſſent pas des extravagances. J'ai dit autrefois & je le maintiens contre ceux qui paſſent toutes les folies d'un amant, ſous le prétexte d'un violent amour:

L'amour eſt fou dans une tête folle,
Et ſage dans un cœur bien fait.

Il me paroît encore qu'Alphonſe devoit taire tout ce que la jalouſie lui faiſoit penſer. Segrais nous le repréſente dans ſa retraite avec un caractere de ſageſſe, qui ne s'accorde pas avec les diſcours qu'il lui fait tenir. Je ſai bien que la jalouſie fait imaginer toutes les plus ridicules ſottiſes ; mais les honnêtes gens ne les font pas paroitre. On croit voir dans Alphonſe & dans Conſalve deux fous qui ſe veulent guérir l'un l'autre de leur folie.

Du reſte j'ai trouvé dans l'Hiſtoire de Conſalve & de Nugnabella tant de conformité avec la mienne, que je l'ai lue avec plus de plaiſir que les autres. Mais je voudrois bien vous demander ſi mon Dom Ramire étoit un aſſez joli garçon pour faire excuſer l'infidélité de ma Maitreſſe; j'en doute un peu, car nous avons vu dans la vie de ma Nugnabella tant de goûts bizarres, que celui-ci pourroit bien être encore de même. Nous en rirons quelque jour, Madame, car quand vous ſeriez toujours amie de l'Infidelle, je ſuis aſſuré que vous la mépriſez, & que vous aimez avec eſtime le pauvre abandonné.

CCXL. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Février 1670.

JE ne ſavois à qui m'en prendre de ne point recevoir de vos nouvelles, Monſieur, & après la déclaration que je vous avois faite, que

ſi

vous ne m'écriviez je me tiendrois pour brouille avec vous, je ne faiſois quaſi point de ɔute de ce malheur. Votre Lettre, m'a conlée, en me faiſant le plus grand plaiſir du onde.

Ce que vous me mandez ſur Zaïde eſt écrit penſé admirablement. Vos remarques ſont juſtes, & vous les faites ſi poliment, que je is ſûre que Segrais en ſeroit d'accord. Je ſouiiterois toujours aux plus habiles gens qui éivent, des amis ſinceres & éclairez, & de la ɔcilité pour les croire.

Vous me demandez des nouvelles de Mon:ur de Colligny, vous ne pouviez prendre vo:e tems plus juſte : il me vient d'écrire de hampagne où il eſt tourmenté de la goute & iccommodant de ſa retraite comme vous fais de votre exil, avec courage & réſignation. eſt toujours fort de vos amis & me prie ſou:nt de vous le mander. Monſieur de Riberpré t de même pour vous; du reſte je ne ſai rien : lui à vous mander, ſinon qu'il eſt auſſi grand ı'à ſon ordinaire.

CCXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 25 Février 1670.

E rends mille graces à Monſieur Conrart de ce qu'il m'envoye, Mademoiſelle. L'Oiſon funebre eſt belle; les Stances ne vant pas grand' choſe; mais le ſoin qu'il a de

moi, & ſon ſouvenir m'obligent infiniment, & je l'aime autant que je l'eſtime. Je vous aſſure que je prens grande part à ſes maux, & que je ſuis fort aiſe qu'ils diminuent.

Je regrette fort Monſieur de Racan. Il avoit été ami particulier de mon pere, & me continuoit la même amitié.

Je ſai le meilleur gré du monde au Roi des graces qu'il fait à Peliſſon; car il eſt encore plus honnête homme que bel Eſprit, & perſonne en France ne l'a plus délicat que lui.

Pour les autres auxquels Sa Majeſté a fait des gratifications, il y en a de bons & de mauvais; mais c'eſt que dans les volieres on y voit des Pinçons auſſi-bien que des Roſſignols.

Je ſuis bien obligé à MADEMOISELLE de l'eſtime qu'elle fait toujours de moi. Je me fais aſſez de juſtice pour croire que ce n'eſt que par reconnoiſſance : Elle ſait bien que dans tous les tems elle a été mon Heroïne, auſſi-bien à S. Fargeau qu'à la Cour. J'aurois écrit à S. A. R. plus ſouvent que je n'ai fait depuis quatre ans, ſi elle avoit été où je ſuis, & que j'euſſe été où elle eſt; mais je voudrois la divertir, & quoique vous ſachiez que je ne ſuis pas triſte, je dois trop de reſpect au Roi pour faire en l'état où je ſuis le plaiſant avec MADEMOISELLE.

Pour répondre à ce que vous me mandez qu'on s'attend à la ſuite de l'Hiſtoire du Roi, je vous dirai que cela ne s'écrit point ſans Mémoires, quand on n'eſt pas ſur les lieux.

CCXLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au R. P. Dom Coſme.

Ce 26 Février 1670.

JE vous aſſure, M. R. P. que ce n'eſt que la conſidération que j'ai pour vous qui m'empêche de vous écrire plus ſouvent que je ne fais. Je ſai qu'au poſte où vous êtes, vous avez peu de tems de reſte pour les occupations inutiles. Car ſans cela vous croyez bien qu'avec le loiſir que j'ai, je ſerois fort aiſe, & il me ſeroit bien aiſé de vous entretenir. Vous parlez toutes ſortes de Langues ; & quoique la vôtre naturelle ſoit ſur le chapitre des grandes choſes, vous entendez tout, & vous parlez quand il le faut à vos amis ſur le ſujet des bagatelles. Ainſi vous êtes utile, & vous plaiſez. Jugez ſi votre commerce eſt agréable, & ſi lorſque le Roi trouvera bon que je retourne à la Cour, je n'aurai pas le plaiſir de vous voir le plus ſouvent qu'il me ſera poſſible. Cependant, M. R. P. on me mande que le Roi veut que vous ſoyez Abbé de Cîteaux. Ce ſeroit-là le moyen de me faire attendre mon retour avec plus de patience, & il n'y a gueres de choſes au monde qui me donnaſſent aujourd'hui plus de joye que celle-là.

Quand je retournerai à Paris, je ne penſe pas que je rende viſite à Madame de ***. Ce n'eſt pas que je me défie de mes forces : le tour qu'elle m'a fait m'a mis un grand plaſtron ſur le

cœur contre ſes charmes: mais c'eſt que je me trouve fort bien de l'abſence des gens que je n'aime pas; & hors que vous jugeaſſiez qu'il fût à propos que je la viſſe quelquefois pour empêcher le monde de parler, je ne la fatiguerois point d'une préſence qui lui feroit tant de reproches.

CCXLIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Mars 1670.

SI j'avois ſu où vous prendre, Monſieur, je n'aurois pas attendu que vous m'euſſiez fait donner votre adreſſe pour vous écrire. Je gagne trop à votre commerce pour le négliger. La crainte & la haine qui nous agitent vous & moi, ſont deux paſſions bien triſtes; mais comme la mienne n'eſt que dans ma Raiſon, & que j'eſpere pour votre tranquillité que la vôtre ne ſera que dans votre Eſprit, nous n'en rirons pas moins.

Votre Sonnet a été loué dignement par M. Conrart, car ſur la permiſſion que vous m'en avez donnée, je l'ai mis dans la confidence des bouts-rimez. Pour moi, ſi j'étois votre Infidelle, je ſerois bien fâchée que vous euſſiez tant d'eſprit.

Je vous envoye l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, par le Pere Senaut. S. Pavin eſt tombé en apoplexie, il n'eſt pas encore bien guéri. M. de Racan a fait pis, car il eſt mort.

Mon-

Monſieur Peliſſon a eu deux mille écus de penſion. J'eus l'honneur de voir hier MADEMOISELLE, elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement & beaucoup de marques d'eſtime & d'amitié pour vous ; elle prit plaiſir auſſi à m'entendre parler de la perſonne & de l'eſprit de Mademoiſelle de Buſſy, & me dit qu'elle en avoit ouï dire beaucoup de bien.

Je vous envoye deux Sonnets ſur vos rimes; je ne veux pas que vous ayez à me reprocher d'avoir moins à dire contre l'Amour, que vous contre votre Infidelle. Il eſt vrai que je traite ce Dieu rudement, je penſe de lui comme de ces faux braves, qui ne s'attaquent qu'à ceux qui ont peur. Mon expérience me fortifie dans le parti que j'ai pris de me mocquer de lui ſans le craindre, nous verrons ce qui en arrivera ; en tout cas, je vous permets de vous joindre à lui pour vous mocquer de moi, ſi je foiblis à ſon égard. Voila auſſi un Sonnet de notre ami l'Abbé qu'il ma prié de vous envoyer de ſa part, il vous dédommagera du peu de mérite des miens.

Je ne vous ai rien dit à ce commencement d'année, quoi que je vous l'aye ſouhaitée plus heureuſe que celles qui ſont paſſées : mais ces complimens-là rappellent les chagrins que vous avez tant de raiſon d'avoir, & que votre fermeté vous laiſſe moins ſentir que vos amies ne les ſentent.

SONNET

DE MADEMOISELLE DU PRE'
Contre l'Amour.

SI dans l'art de faire des vers
Je devenois un jour Maitreſſe,
J'écrirois contre une foibleſſe,
Qui regne par tout l'Univers.

Je dirois ſes effets divers,
Combien d'elle vient de dé treſſe,
Soit pour un terme de rudeſſe,
Soit pour un regard de travers:

Que des maux l'Amour eſt la ſource,
Son métier de couper la bource,
De jetter de la poudre aux yeux:

Que des faux plaiſirs il conſole;
Que ſans cette paſſion folle,
Le monde n'en iroit que mieux.

SONNET

DE L'ABBE' DU BAC,
Contre les faux Dévots.

QUAND on eſt une fois maitre d'un bon Autel;
Que de bons revenus rendent fort agréable,
Qu'on n'a plus qu'à choiſir le ſinople & le ſable,
Pour remplir l'écuſſon & ſe rendre im mortel.

Lorſ-

Lorſque de ſa cabane on a fait ſon hôtel,
Et qu'on a ſu forcer le fort inexorable,
On peut lever le maſque & finir là la fable,
Comme fit autrefois le grand Charles Martel.

Dorimont, comme lui, vous le ſavez ſans doute,
A l'honneur, à la foi, fit ſouvent banqueroute,
Et dans un rang abjet endura mille maux.

Mais avec l'air dévot, & la façon honnête,
Il a ſi ſagement conjuré la tempête,
Qu'à préſent le voilà deſſus ſes grands chevaux.

SONNET

DE MADEMOISELLE DU PRÉ Contre l'Amour.

JE ne veux à l'Amour jamais dreſſer d' Autel,
Ses feux n'ont jamais eu pour moi rien d' agréable,
J'évite ſes appas autant qu'un banc de ſable,
Et ne le traite point dans mes vers d'im mortel.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'autour de mon hôtel,
Reſonnent ces grands mots; Ingrate, Inexorable:
Mais le mal des Amans me paroît une fable;
J'y crois moins qu'aux hauts faits du grand Charles Martel.

Sans connoître l'Amour, toutefois je me doute
Que ſon plaiſir ſeroit de faire banqueroute
A moi qui le pourſuis, & lui fais mille maux.

Il eſt vrai, je parois & rude & mal honnête:
Mais contre ce fripon je peſte & je tempête,
Son nom me fait monter deſſus mes grands chevaux.

CCXLIV. LETTRE.

* Réponſe du R. P. Dom Coſme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Mars 1670.

VOUS me rendez bien glorieux, Monſieur, de me donner des marques ſi obligeantes de l'honneur de votre ſouvenir. Je ne puis aſſez vous témoigner à quel point elles me ſont cheres; ſi j'avois un établiſſement en Bourgogne, le plus grand avantage que j'en tirerois ſeroit d'avoir le bien d'être proche de vous. Mais comme je ne croi pas que le bruit qu'a fait cette affaire ſoit ſuivi d'aucun effet, je n'ai point d'autre eſpérance, Monſieur, que d'avoir l'honneur de vous voir à Paris, où tous vos amis ſouhaitent votre retour avec paſſion. Je ne vous puis dire les ſentimens de Madame de Monglas ſur ce chapitre; car je n'ai non plus la communication de ſes penſées, que la direction de ſa conſcience. Elle a été malade autant qu'on le peut être ſans mourir; elle ſe rétablit un peu depuis quelques jours. Je ne croi pas que ce ſoit un moyen pour ſa guériſon parfaite, que de lui propoſer ce que vous m'ordonnez de lui dire de votre part. Je le ferai néanmoins à la premiere occaſion que j'en aurai; & s'il ne s'en préſente point, je la ferai naitre, car j'ai une forte inclination de vous rendre tous les ſervices dont vous me jugerez capable. Dieu veuille que je ſois une fois aſſez heureux en ma vie, pour ne vous être pas un ſerviteur auſſi inutile, que je le ſuis, Monſieur, très humble & très obéiſſant.

CCXLV.

* *Voyez Let. CCXLII.*

CCXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de T...

A Chaſeu, ce 8 Mars 1670.

JE vous ai mandé il y a quelque tems, l'allarme que j'avois eue de la maladie du pauvre Abbé, & je n'en avois pas ouï parler depuis. Je ne vous ſaurois aſſez dire la douleur que j'ai reçue de ſa mort. Premierement je vous aime bien, & je ſai combien vous l'aimiez, & quelle perte c'eſt pour vous. De plus, je l'aimois infiniment, & je croyois qu'il en uſoit pour moi de même. Je vous avoue que ces malheurs-là donnent de grands dégoûts de la vie. Cependant il ne ſerviroit de rien à notre pauvre ami de nous conſumer en regrets ſuperflus. Il faut vivre, mon cher, pour nous & pour le reſte de nos amis. Ayez ſoin de votre ſanté, je vous en prie, & croyez que perſonne ne s'y intereſſe plus que moi.

Je croi préſentement l'affaire de Monſieur de * * * accommodée, & j'en ſerois fort aiſe. Pour moi, j'ai toute la patience & la réſignation qu'il faut avoir aux volontez de S. M. Si je ne l'aimois extrêmement, je ne ſerois pas ſi ſouple.

CCXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 10 Mars 1669.

CE que vous me mandez * ſur l'Amour eſt nouveau & plaiſamment dit, Mademoiſelle:

* *Voyez Lett. CCXLIII.*

le: je vois bien que de peur de foiblir vous redoublez de force, & j'ai peur de tarir plutôt que vous. Cependant ce Dieu que vous traitez ſi mal ne vous en a jamais fait, & moi j'ai à me vanger de lui & de ma Maitreſſe. Vos deux Sonnets ſont des plus beaux que vous ayez faits. Celui de l'Abbé, tout beau qu'il eſt, ne les effacera pas.

Les rimes de celui d'Autel qui eſt parfait, ne ſont pas faciles: mais je vois bien, Mademoiſelle, que les difficultez ne font qu'augmenter les graces de votre eſprit. Je conſens que vous montriez mes amuſemens à M. Conrart. Si j'étois avec lui, je lui montrerois des choſes plus ſérieuſes, quelque délicateſſe que j'aye ſur la réputation d'écrire que la plupart du monde donne ſottement à un homme de qualité qui écrit pour s'occuper, comme à un Auteur qui écrit pour être imprimé; mais on ne doit rien avoir de caché pour un ami comme M. Conrart qui ſait faire des diſtinctions.

Le ſouvenir de mes malheurs ne m'eſt plus ſenſible. La Baſtille, la démiſſion de ma Charge & l'exil, en me faiſant perdre trente-cinq années de ſervice, ont été pour moi le coup de grace, & en me laiſſant ſans ambition, je ſuis demeuré ſans chagrin. Dieu qui me donne de la réſignation, m'a perſuadé pour mon repos qu'il ſuffiſoit à un honnête-homme de mériter les biens & les honneurs que la fortune lui refuſoit. C'eſt une ingrate qui a beau me perſécuter, je la reſpecterai toujours en la perſonne de mon Maitre & du ſien. Si mon Infidelle étoit plus heureuſe, je croirois qu'elle ſeroit d'intelligence avec elle pour me faire

pren-

endre le change dans mes vers; mais elle ſe-
it priſe pour dupe: je lui pardonne moins
'à elle, car j'aurois encore les faveurs de
volage, ſi j'avois toujours eu celles de
fortune.

SONNET

DU COMTE DE BUSSY

Contre une Infidelle.

U tems que je ſervois, Iris, à votre autel,
on ſervice ſur tout vous ſembloit agréable.
pendant à la fin j'ai bâti ſur le ſable:
r vous garder n'eſt pas ouvrage de mortel.

ous m'avez renvoyé comme un Maitre d'hôtel,
ii trouve ſur ſon compte un Maitre inexorable.
que j'avance, Iris, ce n'eſt pas une fable,
m'en rapporte même à notre ami Martel.

ſuis fort aſſuré que perſonne ne doute
ie votre cœur n'ait fait à l'honneur banqueroute,
iſant à votre amant malheureux tant de maux.

iis puiſque vous avez été ſi mal honnête,
aignez à votre tour quelque rude tempête,
pourrois bien monter deſſus mes grands chevaux.

CCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de F....

A Chaſeu, ce 19 Mars 1670.

QUOIQUE je ſache que vous ſoyez la meilleure amie du monde, je croi qu'il n'eſt pas mal à propos de faire quelquefois ſouvenir de ſoi ſes amis en l'abſence. Songez donc de tems en tems, Madame, que vous n'en avez pas un qui vous aime, ni qui vous eſtime plus que je fais.

Au reſte, il eſt arrivé bien des choſes à la Cour depuis deux mois, qui ne m'ont point été indifférentes. J'ai pris, à tout ce qui eſt arrivé à MADAME, toute la part qu'un très humble ſerviteur, & très paſſionné pour ſes intérêts peut prendre, & je redouble d'amitié & de zèle pour le Roi quand il la traite comme elle mérite. Je ſouhaite que cela dure toujours: & pour vous, Madame, il n'y a rien à deſirer que la continuation d'une bonne ſanté, & plus d'argent encore que vous n'en avez. Pour tous les autres biens, vous en avez de reſte.

CCXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de V...

A Chaſeu, ce 29 Mars 1670.

SOUVENEZ-VOUS des pauvres abſens, Madame; ils vous aiment, & vous eſtiment bien autant

autant que ceux qui vous voyent tous les jours. Ce que j'ai encore à vous demander avec votre ſouvenir, c'eſt en quel endroit de Paris je pourrai trouver votre portrait, afin que je le faſſe copier; car je vous veux avoir dans mon cabinet, auſſi-bien que dans mon cœur. Au reſte, dites-moi, je vous prie, de quoi s'eſt aviſée cette petite * * * avec ſon carreau? Ne ſeroit-ce point ſon extrême maigreur qui lui auroit fait inventer ce privilege?

CCXLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Zoccoli, Confeſſeur de MONSIEUR.

A Chaſeu, ce 19 Mars 1670.

SI j'avois été à la Cour, Mon R. P. j'aurois témoigné plutôt à MONSIEUR la part que je prens à tout ce qui lui eſt arrivé. J'ai naturellement tant d'eſtime &, ſi je l'oſe dire, tant d'amitié pour ſa perſonne, qu'avec les bontez qu'il m'a témoignées dans tous les tems, je m'affligerai toujours de ſes chagrins, & je me réjouïrai toujours de ſes joyes. Il eſt aujourd'hui bien content du Roi, & le Roi de lui; je prie Dieu que cela dure toute leur vie. J'admire votre bonheur, mon R. P. d'être attaché auprès d'un grand Prince qui a autant de raiſon que de naiſſance. J'attens toujours ici avec patience (dont bien me prend) ce qu'il plaira au Roi de faire de moi. Mes peines ſont dures & longues, mais Dieu qui me ſoutient me conſole. Cependant, M. R. P. aimez-moi toujours & me croyez &c.

CCL.

CCL. LETTRE.

Du Pere Zoccoli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Avril 1670.

J'AI attendu, Monsieur, à vous faire mes très humbles remercimens de la Lettre dont vous m'avez honoré, que MONSIEUR l'ait vue, sachant bien que la plus agréable maniere de vous en remercier seroit de vous dire qu'il auroit agréé votre compliment. C'est, Monsieur, dont je vous puis assurer. Il voulut lire votre Lettre, & se sentant fort obligé de la part que vous prenez à ce qui le regarde, Son Alteſſe Royale m'ordonna de vous le mander; qu'il seroit ravi s'il pouvoit contribuer à votre retour, & qu'il n'en perdroit point l'occasion. J'espere que la bonté du Roi finira bien-tôt vos souffrances. Mais vous savez que c'est le Seigneur qui tient en sa main le cœur des Rois, & que comme c'est l'ouvrage du Tout-puissant, c'est à vous d'attendre avec résignation le tems qu'il a prescrit pour la fin de vos malheurs. Je le prie de l'avancer, si c'est pour sa gloire. Personne ne sera jamais avec un plus sincere respect & un plus parfait attachement que moi, Votre, &c.

CCLI. LETTRE.

De Madame de M.... au Comte de Buſſy.

Ce 6 Avril 1676.

COMME Secretaire d'une de vos amies (dont le ſtyle ſuffit pour vous la faire connoitre ſans vous en dire le nom) je commence par vous dire, après lui avoir lu votre Lettre:

Hé quoi! tantôt Pirandre, & tantôt Armedon?

Mais après avoir parlé de vous quelque tems, elle me dit: Il faut avouer que notre ami eſt très agréable, & que de ces gens-là il n'en vient que deux en trois bateaux; mais le malheur eſt, que s'ils arrivent difficilement, ils s'en vont avec une grande facilité.

Elle auroit peut-être expliqué ſes penſées par quelques lignes de ſa main blanche; mais Madame de **** qui arrive à propos comme un chien dans un jeu de quilles, empêche l'effet des bons deſſeins de notre amie, mais auſſi elle s'aſſure de la bien cultiver quand elle ſera chez elle: il faut qu'elle la prenne pour une plante; pour moi je croi que c'eſt la ſenſitive, car elle crie comme une ache.

Notre amie vient de lire ma miſſive, & me prie de vous écrire encore quelque choſe de plus impertinent, mais cela m'eſt impoſſible de la derniere impoſſibilité; c'eſt pourquoi je finis en vous aſſurant que nous vous deſirons, que nous aurions volontiers noyé Madame de

de **** ſi vous aviez pu prendre ſa place; & que pour vous voir nous ferions de bon cœur un péché mortel. N'allez pas prendre cela de travers, mon cher, & vous imaginer des choſes à quoi nous ne penſons pas.

CCLII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de . . . .

A Chaſeu, ce 19 Avril 1670.

POUR répondre à toutes vos Lettres, je commencerai par celle que vous écrivites au chevet du lit de Madame de ****. Il eſt vrai qu'elle a pu dire de moi ſur ſon ſujet depuis quatre ans:

Hé quoi! tantôt Pirandre, & tantôt Armedon?

Mais enfin j'en ai honte; & pour ne plus recevoir les reproches de cette foibleſſe, je l'aſſure que j'ai pris un parti que je ne changerai jamais. Quand elle dit, *qu'il faut avouer que je ſuis un ami très agréable*, elle dit vrai; & quoique je reçuſſe cette vérité de toute autre que d'elle, comme une grace dont j'aurois obligation, l'eſprit dans lequel je ſai qu'elle parle de moi, gâte toutes ſes louanges, & c'eſt tout comme ſi elle ne parloit pas.

Elle dit encore *que le malheur des gens comme moi, dont il n'en vient que deux en trois bateaux, c'eſt que s'ils viennent difficilement, ils s'en vont avec grande facilité.* Je lui réponds que cela pourroit bien être: mais je lui aprens

prens auſſi, ſi elle ne le fait, qu'ils retourneront tôt ou tard; car en ce monde-ci rien n'eſt permanent, ma chere.

Vous ſavez que je fais, ce qu'on appelle un badin fieffé, qu'il n'y a guéres de choſes que je ne releve, & même que je ne faſſe valoir pour peu qu'elles ne ſoient point grammaticales. Je vous aſſure, Madame, que je n'ai pu rien faire de la plante de votre amie, & que j'ai trouvé par-tout ſon ſtyle fort bas. Sans vanité, le mien tems elle étoit plus polie; mais je vois bien qu'elle eſt tombée en de méchantes mains, depuis qu'elle en a choiſi d'autres que les miennes.

Vous me mandez, que *vous ne ſçavez ſi vous noyeriez volontiers Madame **** pour moi ſi je pouvois prendre ſa place; & que pour n'y voir vous feriez de bon cœur un petit marché.* Je vous en ſuis trop obligé, Madame, en votre particulier; & pour n'en être pas ingrat, je fauſſerai mille fois pour vous la foi conjugale, quand il vous plaira; mais pour votre amie,

Je n'ai pas le loiſir, mon pere ni de tenaire.

Je lui rends graces de ſes péchez: ſi elle n'en fait qu'avec moi, elle ſera un exemple de vertu à nos neveux, c'eſt-à-dire, au moins pour le reſte de ſa vie.

Voilà le parti que j'ai pris ſur ſon ſujet, Madame. N'eſt-il pas bien plus raiſonnable, que de ſe fondre en douceurs éternelles, qui ennuyent d'ordinaire par leur fadeur; ou en emportemens, qui dans leurs aigreurs marquent encore de l'attachement? L'état où je ſuis qui n'eſt ni de colere ni d'amour, ce beau milieu que vulgairement on appelle Indifférence, eſt com-

compatible avec la plaiſanterie ; l'on ſe réjouït, & l'on réjouït les autres. Et vous-mêmes qui dans la ruelle du lit dites que je ſuis un brutal ſur ce chapitre, ſavez bien dans votre ame que j'ai raiſon, & trouvez mes Lettres plus agréables que ſi elles étoient tendres ou furieuſes.

CCLIII. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Avril 1670.

DEPUIS que vous m'avez fait la grace de me donner votre portrait, Monſieur, toutes les Dames de mon quartier viennent lui rendre viſite ; & une entre autres qui s'appelle Madame de Caumont qui eſt groſſe, m'a prié de le lui prêter quelques jours, pour tâcher de faire un enfant qui vous reſſemble. Le ſeul défaut que nous trouvions tous à votre portrait, c'eſt qu'il n'y ait point un corbon bleu ſur la cuiraſſe. J'eſpere quelque jour de l'y faire peindre, car le Roi nous donne tous les jours des exemples de juſtice, en récompenſant des gens qu'il avoit exilez quand il les avoit cru coupables. Le Roi partira le 28 pour aller en Flandres, & lorſqu'il ſera à Calais, MADAME paſſera à Douvre où elle trouvera le Roi d'Angleterre ſon frere, & n'ira pas plus loin.

CCLIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Avril 1670.

JE reçois votre Lettre, mon Couſin. Vous êtes toujours honnête & très aimable, je ne vais guere loin chercher dans mon cœur pour y trouver de la douceur pour vous. Je vous remercie de m'avoir r'ouvert la porte de notre commerce qui étoit tout démanché. Il nous arrive toujours des incidens, mais le fond eſt bon; nous en rirons quelque jour. Revenons à Monſieur Frémiot notre Couſin; n'eſt-il pas trop bon ce Préſident d'avoir penſé en mourant à me donner ſon bien, lorſque j'y penſois le moins? Je l'aimois fort & j'y joins préſentement une grande reconnoiſſance, de ſorte que ma douleur eſt véritable. Cela eſt honteux, comme vous dites, que la Préſidente ſurvive à un tel mari. C'eſt tout ce que je puis faire, moi qui vous parle. Adieu; je vous ſouhaite une patience qui triomphe de vos malheurs. Vous ne voulez pas que je vous parle de ma fille, & moi j'en veux parler. Elle eſt groſſe & demeure ici; ſon mari eſt en Provence.

CCLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 26 Avril 1670.

IL faut que je vous l'avoue, ma belle Couſine, il m'ennuyoit ſi fort de ne vous plus écrire, quand Mr. Frémiot eſt venu à mourir, que pour peu qu'il eût tardé, je vous aurois fait compliment ſur la mort de quelque vivant. Mais la fortune m'a tué ce pauvre homme à point nommé. S'il ne m'a laiſſé du bien comme à vous, au moins lui ai-je l'obligation de m'avoir fourni un prétexte de recommencer notre commerce. J'eſtime fort ce bien-là, ma chere Couſine, & après le fond de terre je ne trouve rien de meilleur.

Je ne ſai ſi ma patience triomphera de mes malheurs, mais elle eſt extraordinaire, & quoique je faſſe toujours des pas du côté de la Cour, je ſuis ſur le ſuccès dans une tranquillité qui n'eſt pas imaginable. Je ne doute pas que ſi mes ennemis l'apprenoient, ils ne diſſent que je ſuis inſenſible; & je croi bien qu'ils m'eſtimeroient davantage ſi je prenois les affaires aſſez à cœur pour en mourir.

Voulez-vous que je vous faſſe un petit raiſonnement qui me conſole quelquefois, ma chere Couſine? Il y a des diſgraces ſourdes, il y en a d'éclatantes. J'ai été ſept ou huit ans à la Cour avec une de ces premieres; & de l'heure qu'il eſt, mille gens qu'on croit heureux en ſouffrent de pareilles. Pour moi j'aimois mieux

alors

lors être mal à la Cour, que d'être chaſſé, arce que j'eſperois toujours de me raccommoer. Je vois bien aujourd'hui qu'avec les enemis que j'avois, la choſe étoit impoſſible; & ai éprouvé qu'une demie diſgrace qui dure ong-tems, eſt une mort de langueur inſupporable aux gens vifs, & que la priſon & l'exil ont des coups de poignard dans le cœur qui niſſent toutes les peines. C'eſt l'état où je uis, & ces réflexions, qui me mettent l'eſprit n repos. Je ne ſai ſi elles feroient le même ffet à tout le monde, mais enfin mon bonheur eſt de ſavoir m'en ſervir.

Vous avez deviné, Madame, je ne voulois oint vous parler de Madame de Grignan. Saez-vous pourquoi? C'eſt qu'elle accouche rop ſouvent. Je n'ai jamais aimé les femmes ui aiment ſi fort leurs maris.

CCLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Chaſeu, ce 26 Avril 1670.

E ſuis bien obligé à la curioſité des Dames * de votre quartier, Monſieur, & ſur-tout à Madame de Caumont, & bien glorieux de faire des viſionnaires de ſon mérite & de ſa beauté. Comme on en parle, c'eſt à moi à ſouhaiter ſon portrait. Une grande femme, jeune, blonde, avec de grands yeux noirs, un grand éclat; tout cela pareroit bien une ruelle en peinture & un lit

* *Voyez Lett. CCLIII.*

lit en original. Pour le cordon bleu que vous ſouhaitez tous à mon portrait, je vous dirai que quelque grace que le Roi me veuille jamais faire, je la recevrai avec reſpect; mais que ſi la choſe étoit à mon choix, après les maux qu'on m'a faits & les honneurs donnez à des gens qui n'ont ni ſi long-tems ni mieux ſervi que moi, j'aime autant qu'on ne faſſe rien pour moi, que peu de choſe; car la plupart du monde croiroit que je ne mériterois que ce peu, qui d'ailleurs ne raccommoderoit pas mes affaires que j'ai ruïnées à la guerre; au-lieu que rien du tout me fait plaindre en comparant mes fautes à mes peines, & le public me fait au moins la juſtice que je n'ai ſu obtenir de la fortune.

Le voyage de MADAME à Douvre me paroît devoir être bien agréable pour elle. J'en ſuis ravi, car il y a long-tems que je ſuis ſerviteur de cette Princeſſe, & que j'en ai reçu mille marques de bonté.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 26 Avril 1670.

EST-IL poſſible, Madame, qu'une femme du monde avec autant de raiſon que vous en avez, puiſſe faire la queſtion que vous me faites, ſi je n'ai aucune eſperance de retourner à la Cour? Il faut qu'à mon tour je vous demande s'il y a des gens qui n'eſperent point? Et que je réponde pour vous, Madame, que ceux

ceux à qui on a lu une ſentence de mort & qu'on mene à la potence, eſperent encore. Vous n'avez jamais ouï parler que le Roi ait fait dire à un exilé qu'il ne reviendroit jamais, pourquoi voulez-vous donc que je n'eſpere point de revenir ? Sachez, Madame, que tout le monde eſpere; que les exilez ont des vues, & font des pas qui ſouvent ſont ſans fruit, comme par exemple les miens, & que ſouvent quand ils y penſent le moins, on les rappelle: cela ne va que du plus au moins, tout le monde revient, & je reviendrai comme les autres; pour le tems, je n'en ſai rien. Il pourroit bien être que le Roi ne le ſait pas lui-même, car il ne me fait pas l'honneur de ſonger à moi ſouvent. Pour moi, je ne m'ennuye point; ce n'eſt pas que je ne vouluſſe bien être auprès de vous: mais ſi je prenois la choſe trop à cœur, j'en ſerois incommodé; & pour mes amis, rien ne les empêche de me venir voir s'ils en avoient bien envie.

CCLVIII. LETTRE.

De la Marquiſe de Thianges au Comte de Buſſy.

A S. Germain, ce 30 *Avril* 1670.

JE ſuis très fâchée qu'il n'y ait point de portrait de moi aſſez bien fait pour vous être envoyé. Ils ſont tous ſi laids, que quelque amitié que vous ayez pour moi, vous n'en trouveriez pas un digne d'être mis dans votre Cabinet. Ce ſera, je vous le promets, pour le premier que je ferai faire. Soyez cependant perſuadé

que l'abſence ni le malheur ne ſont pas capables de diminuer les ſentimens d'amitié que j'ai toujours eu pour vous, & que vous me retrouverez la même que j'étois, quand nous fimes cette belle cavalcade ſur la neige.

CCLIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Mai* 1670.

L'ABSENCE de la Cour qui eſt partie, m'empêchera de vous mander des nouvelles, car tout le monde prend ce tems-là pour aller à la Campagne.

Madame de la Fayette favorite de MADAME a eu la tête caſſée par une corniche de ſa cheminée, qui n'a pas reſpecté une tête ſi brillante de la gloire que lui donnent les faveurs d'une ſi grande Princeſſe. Avant ce malheur on a vu une Lettre d'elle, qu'elle a donnée au public pour ſe mocquer de ce qu'on appelle les mots à la mode, & dont l'uſage ne vaut rien; je vous l'envoye. Je ne veux plus vous parler de votre inconſtante, vous en dites trop de mal.

LETTRE

Ecrite par Madame de la Fayette, où elle fait parler un Amant jaloux à ſa Maitreſſe.

CE ſont de ces ſortes de choſes qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous

vous me fites hier. Vous étiez ſous les armes belle comme un petit Ange. Vous ſavez que je ſuis alerte ſur le compere Dangeau, je vous l'avois dit de bonne foi; & cependant vous me quittates franc & net pour le galoper. Cela s'appelle rompre de couronne à couronne; c'eſt n'avoir aucun ménagement & manquer à toutes ſortes d'égards.

Vous pouvez croire que cette maniere de peindre m'a tiré de grands rideaux. Il eſt vrai que vous avez peut-être oublié qu'il y a des choſes dont je ne tâte jamais, & que je ſuis une eſpece d'homme que l'on ne tourne pas aiſément ſur un certain pied. Sûrement ce n'eſt pas mon caractere que d'être dupe, & de donner tête baiſſée dans le panneau. Je me le tiens pour dit, j'entends le François à la vérité, je ne ferai point de fracas, j'en uſerai honnêtement, je n'afficherai point, je ne donnerai rien au public, je retirerai mes troupes; mais comptez que vous n'avez pas obligé un ingrat.

CCLX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 3 Mai 1670.

ON m'a mandé que vous étiez à Paris pour quelque tems; j'en ai une fort grande joye, parce qu'outre le plaiſir que je croi que vous en recevez, c'eſt que je m'imagine que vous viendrez à Châtillon voir Madame votre ſœur, & moi à Buſſy, ſi j'y ſuis retourné alors, ou ici; vous me l'avez promis, & je vous en

prie. Je ne ſai pas ſi vous concevez une grande joye de nous revoir : mais pour moi, je ne m'en ſens pas, dans cette penſée, & que nous nous raconterons nos fortunes diverſes :

Meminiſſe juvabit.

Que ne dirons-nous pas ? Et cependant croyez bien que perſonne ne vous aime plus que moi. Toute ma famille ſe réjouït de vous voir. Adieu.

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 6 Mai 1670.

JE ſuis fâché pour l'intérêt de MADAME, qu'une corniche ait caſſé une tête qui lui plait. * Si l'on peut vous dire une turlupinade, ce n'eſt pas la plus illuſtre tête que les corniches, & même les cornes n'ont pas reſpectée.

La Lettre de Madame de la Fayette eſt une très plaiſante ſatire, propre à être admirée de mille gens. Si la Maitreſſe a du goût, de tels reproches ne la détacheront pas du compere Dangeau.

Si vous n'avez point de nouvelles de la Cour & du Monde à me mander, Madame, vous m'en manderez des vôtres, qui me feront bien autant de plaiſir. Vous ne voulez plus me rien

* *Voyez Lett. CCLIX.*

rien dire de mon Infidelle, cela n'eſt pas juſte. Je vous permets de m'en dire du bien, ſi vous avez tant d'envie d'en dire; mais auſſi laiſſez-moi rire un peu ſur ſon chapitre, elle m'a fait aſſez pleurer.

CCLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . . . .

A Chaſeu, ce 6 Mai 1670.

VOs interêts ſont fort bien entre mes mains, Madame, ſi vous vous intereſſez à être dans le cœur de ma famille; & je n'aurai pas de peine à vous y maintenir.

Vous me retrancherez un plaiſir, ſi vous ne me parlez plus de Madame de Monglas. Je vous prie de ne point diſcontinuer: je ne trouverai pas mauvais que vous m'en diſiez du bien, ſi vous avez tant envie d'en dire, car je ſuis juſte; mais ſoyez-le auſſi, & me laiſſez un peu rire ſur ſon chapitre; elle m'a fait aſſez pleurer.

Vous ne me manderez pas tant de nouvelles de la Cour pendant le voyage de Flandre, que quand elle eſt à Paris, ou à Saint Germain; mais vous ne laiſſerez pas de m'en apprendre quelques-unes.

A ce que je puis juger par votre Lettre, le Comte de *** joue le perſonnage de mon Inconſtante, & la petite de *** le mien. Mais je ſuis deſcendu de deſſus le théatre, & j'ai peur pour la pauvre femme qu'elle n'y ſoit encore.

On m'a écrit que l'état où étoit Madame de * * * l'avoit empêchée de ſuivre ſon mari; mais je voudrois bien ſavoir la Comédie que cela fait: mandez-la moi, je vous prie. Cependant je vous dirai que je ne trouve pas M *** de trop mauvais ſens, de vouloir que ſa femme le ſuive. C'eſt tout ce que peut faire un pauvre mari préſent avec ſes ſoins & ſes veilles, de ſe ſauver des diſgraces ordinaires aux maris; car pour un abſent, c'eſt un miracle quand il s'en ſauve.

CCLXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Mai 1670.

J'AI ſur le cœur de n'avoir rien dit à ma Niece de Buſſy, cette pauvre enfant que j'ai vue pas plus haute que cela. Reparez donc mes torts. Je ſuis fort aiſe que les cendres du pauvre Préſident ayent rechauffé notre commerce. Nous avons ici Monſieur de Corbinelli. J'en ai une joye ſenſible; & parce que je juge de vous par moi, je me réjouis avec vous de celle que vous aurez de le voir.

Madame de Grignan eſt ſi indigne de votre amitié, elle aime tant ſon mari, elle eſt ſi groſſe, que je n'oſe vous dire qu'elle ſe ſouvient fort de vous. Raillerie à part, elle vous aime & vous honore infiniment. Au reſte, je n'ai rien vu de plus beau ni de plus touchant que votre Lettre au Roi. Adieu, Comte: j'ai une ſi bonne

ne Compagnie autour de moi, que je n'oſe m'embarquer à vous en dire davantage.

CCLXIV. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Mai 1670.

J'AVOIS deſſein, Monſieur, de vous demander raiſon de votre oubli, & d'un pacquet de Lettres & de Vers que je fis partir il y a près de deux mois, dans lequel Monſieur Conrart avoit mis une Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre; mais comme je l'ai cru perdu, je remettois à me donner l'honneur de vous écrire lorſque vous ſeriez à Buſſy, où la correſpondance me paroît mieux établie. Vous m'avez fort obligée de me faire connoitre que vous penſez à moi, & que je puis continuer à vous donner de mes nouvelles, avec eſpérance de recevoir des vôtres. J'y aurai un grand avantage:

Creſcet & ingenium ſub tua juſſa meum.

J'en ai vu l'expérience par les bouts-rimez que j'ai faits ſous votre bon-plaiſir, qui commençoient à devenir moins mauvais quand notre commerce a été interrompu. Les deux derniers étoient terribles, & jamais l'Amour n'a été ſi maltraité. Comme je ne l'ai jamais été par lui, je pourrois laiſſer plaindre ceux qui en ont ſouffert, & choiſir une autre matiere; mais je vous avoue que celle-là eſt ſi

fort ſelon mon humeur, que j'y tombe naturellement. La raiſon eſt que:

Genus durum ſumus.

Pour être incapable de tendreſſe, je ne la ſuis pas de reconnoiſſance, & vous ni Mademoiſelle de Buſſy, n'y perdez rien; car en vérité j'en ai beaucoup pour les bontez que vous me faites l'honneur de me témoigner. Celles que vous aviez pour le pauvre Abbé du Bac lui devoient rendre la vie plus agréable; mais je penſe qu'il eût bien ſouhaité de vous le paroître davantage, & en état d'attendre la mort avec moins de chagrin de ſa difformité. Vous avez raiſon, Monſieur, de regretter la ſienne: car j'ai ouï dire qu'elle n'a point été précédée de tous les ſecours qui donnent une maniere d'aſſurance que nous paſſons de cette vie dans une autre meilleure, qui eſt la ſeule conſolation que l'on puiſſe avoir dans la perte de ſes amis. Il me ſemble que vous devriez hériter des Papiers qu'il avoit en Bourgogne.

Monſieur Conrart me prie de vous aſſurer de la continuation de ſon reſpect, dont il vous donneroit des marques, ſi ſes mains pouvoient auſſi bien faire leur devoir que ſon cœur, que vous ne ſauriez plus perdre.

Je vous envoye peu de choſe, mais c'eſt tout ce qui ſe voit.

L'Evêque de Langres eſt mort, voilà ſon Epitaphe. Il avoit legué cent écus pour celui qui la feroit.

EPITAPHE

DE L'ABBE' DE LA RIVIERE, depuis Evêque de Langres.

CI gît un très grand Perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſeda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage;
Je n'en dirai pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus.

CCLXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 11 *Mai* 1670.

J'AI été ravi quand j'ai vu votre Lettre, Mademoiſelle. Croyant que vous aviez reçu la réponſe que je vous avois faite à votre pacquet, par lequel vous m'envoyez l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, & d'autres choſes, je penſois que vous étiez malade, quand je ne recevois point de vos nouvelles; cependant je voi que vous n'avez point reçu ma Lettre, ni mes Bouts-rimez. Je m'en vais donc vous les envoyer avec tous ceux que nous avons faits ſans vous, pour nous tenir toujours en haleine. Du reſte, je m'en vais vous mander à peu près ce que je vous mandois alors, ce qui vous fera voir que je conſerve vos Lettres.

Je vous diſois que l'Oraiſon funebre m'avoit fort ſatisfait; que je n'eſtimois pas les Stances de Monſieur; *** que je rendois mille graces

à Monſieur Conrart des ſoins qu'il avoit eu de m'envoyer tout cela; & que j'étois fort aiſe que ſes douleurs fuſſent moindres.

Vous voilà, Mademoiſelle, comme ſi ma Lettre n'avoit pas été perdue. Recommençons maintenant nos amuſemens, non pas pour vous donner plus d'eſprit que vous n'en avez, comme votre modeſtie vous le fait dire; mais pour nous divertir.

Jamais mort ne m'a plus ſurpris que celle du pauvre Abbé du Bac. Je l'attendois ici quand j'en reçus des nouvelles. Je ne ſai ſi vous avez ſu qu'il s'eſt empoiſonné ſans y penſer. J'y ai perdu un ami qui avoit de l'eſprit, & je m'accoutumois à le voir, enſorte qu'il ne me faiſoit plus de peine, pourvu qu'il fût un peu éloigné. Je ne fais pas grand cas de ſes Ouvrages, j'aimois mieux ſon cœur & ſa converſation.

J'écrirois à Monſieur Conrart, ſi je ſavois qu'il eût des mains; mais ſachant combien il eſt honnête, j'aurois peur de lui donner de la peine, ſur ce qu'il ne pourroit me faire réponſe. Cependant il verra ici, s'il vous plait, que perſonne, pas même vous, ne l'aime plus que je fais.

CCLXVI. LETTRE.

De la Comteſſe de Fieſque au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Mai 1670.

JE ſuis bien honteuſe d'avoir été ſi longtems ſans vous faire réponſe. Mais MADAME étoit à Saint

à Saint Germain, quand on m'apporta votre Lettre, & je voulois la lui faire voir. Depuis cela le départ de la Cour eſt arrivé, & j'ai eu mille embarras pour faire faire l'équipage de mon mari, qui m'a miſe en fort mauvaiſe humeur, tant pour la dépenſe, que pour le voir partir pour un voyage où il aura mille incommoditez. Quand vous ſaurez que par le beau tems qu'il a fait on a été obligé à porter des tentes, & à camper preſque toujours comme à l'Armée, vous direz que j'ai raiſon d'être allarmée. Enfin voilà mon excuſe: je ſouhaite que vous la trouviez aſſez bonne pour la recevoir. Après cela je vous dirai que MADAME a lu votre Lettre avec plaiſir, & qu'elle m'a commandé de vous remercier de ſa part, de l'intérêt que vous prenez dans tout ce qui la regarde.

Elle a une joye très grande d'aller en Angleterre voir le Roi ſon frere: elle auroit été plus grande ſi elle avoit pu aller juſqu'à Londres, Douvre étant un très vilain lieu pour y être deux jours enſemble. Mais l'on n'eſt pas malheureux, quand on a en ce monde la moitié de ce que l'on ſouhaite.

Je parts dans deux jours pour m'en aller à une Terre que j'ai à huit lieues de Paris, où je ferai à peu près la vie que vous me mandez que vous faites à la vôtre, c'eſt-à-dire, ajouter toujours quelque choſe de nouveau, enfin avoir des Ouvriers: car ſans cela on meurt d'ennui à la campagne. Je ſouhaiterois avoir quelque nouvelle agréable pour vous divertir: mais vous vous contenterez de ma bonne volonté, & me croirez, s'il vous plait, plus que perſonne, votre très humble, &c.

Je

Je viens de recevoir une Lettre de MADAME, qui me mande qu'ils ont eu les mêmes incommoditez qu'à l'Armée, ayant auſſi beaucoup de troupes avec eux, & qu'ils ont été vingt-quatre heures en caroſſe ſans boire ni manger ſur le bord d'une riviere débordée, ſans eſperance de la pouvoir paſſer; que toute ſa Maiſon eſt obligée de ſéjourner au Queſnoi, & mon mari auſſi, dont l'équipage a été un peu incommodé.

Je comprens qu'elle veut dire beaucoup, mais la bonne Princeſſe me radoucit cela le mieux qu'elle peut. Avouez que j'avois raiſon d'être en mauvaiſe humeur de ce déſagreable voyage.

CCLXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de V....

A Chaſeu, ce 15 Mai 1670.

VOus avez raiſon, mon cher Couſin, de trouver mal-honnête que nous aimant & nous eſtimant tous deux comme nous faiſons, nous n'ayons non plus de commerce enſemble que il nous ne faiſons ni l'un ni l'autre. Mais faiſons-nous juſtice, & avouez que c'étoit à vous en l'état où je ſuis, à prendre un peu plus de ſoin de moi que vous n'avez fait. Je vous avoue de mon côté que je n'y devois pas prendre garde, & ne laiſſer pas de vous faire quelques petits reproches de votre oubli; mais les malheureux ont tant de peur qu'on ne les néglige, & qu'on ne prenne leurs avances pour des baſſeſſes, qu'ils n'en font preſque jamais. Après cet éclairciſſement, je vous dirai de bonne foi

foi qu'il y a toujours eu un ſi grand fond d'eſtime pour vous dans mon cœur, que quoique je m'étonnaſſe d'abord, quand j'y faiſois réflexion, que vous ne m'écriviſſiez point, je vous excuſois toujours, & je me diſois que vous ne laiſſiez pas de me bien aimer. Ça donc, mon cher Couſin, faiſons mieux notre devoir à l'avenir que nous n'avons fait juſqu'ici. Mandez-moi quelquefois des nouvelles du monde, mais ſurtout des vôtres, car je m'y intéreſſe au dernier point. Pour moi je vous manderai à quoi je me divertis, en attendant que je vous l'aille dire moi-même: & je vous aſſûre que perſonne n'a pour vous plus d'eſtime & d'amitié que moi.

CCLXVIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 15 Mai 1670.

J'AI fait votre paix avec votre Niece de Buſſy: mais nous ſommes auſſi étonnez de ce qui vous a fait ſouvenir d'elle lorſqu'on ne vous en parloit pas, que de ce qui vous l'a fait oublier. J'attens ici Monſieur de Corbinelli avec une impatience extrême. Nous en dirons de bonnes. Que n'êtes-vous en tiers! j'enteps ici avec nous deux; car à Paris nous n'y ſerions pas ſi aiſes. Vous êtes trop diſtraits, vous autres gens du monde, vous n'appuyez pas ſur les plaiſirs comme nous autres hermites; vous ne les prenez.

* *A la Lett. CCLXIII.*

nez qu'en courant, & cela fait qu'on n'en a pas tant avec vous. Apres ſept ou huit jours de ſéjour nous vous laiſſerions retourner dans votre chaos : car nous ſavons que la nature ſe plait dans la diverſité.

Le voyage de Monſieur de Grignan en Provence pourroit bien raccommoder Madame ſa femme avec moi. Je vous déclare que je ferai toujours la moitié du chemin. J'oublierai aiſément toutes les amitiez qu'elle a faites à ſon mari, & même ſa groſſeſſe, pourvu que je voye quelque apparence d'une meilleure conduite à l'avenir. A moins que cela, je ne l'aimerois que malgré moi, car je ne ſaurois n'empêcher de l'aimer. Adieu, ma belle Couſine. Ecrivons-nous ſouvent, & badinons toujours. Nous ſommes bien meilleurs ainſi, que d'autre maniere. Puiſque mes Lettres au Roi vous plaiſent tant, en voilà encore une. J'ai cru que comme dans un exil une longue patience reſſemble fort à l'indifférence, je devois montrer à mon Maître que je ſouffre à la vérité ſans dépit, mais que je ſouffre.

AU ROI.

SIRE,

J'ai été treize mois en priſon, pendant leſquels j'ai été deſtitué de ma Charge. Il y a quatre ans que je ſuis exilé, & tout cela le plus juſtement du monde. Cependant, SIRE, *je ſupplie très humblement V. M. de trouver bon que je la faſſe ſouvenir de moi, & qu'en même tems je lui dise que je l'ai ſervi trente & un an avec aſſez d'éclat pour mériter quelques graces, ſi je n'avois pas été fort malheureux. Permettez-moi,* SIRE, *en confidé-*

ſidération de tous ces ſervices, de m'aller jetter aux pieds de V. M. pour lui demander très humblement pardon de lui avoir déplu. Je l'aſſure que j'en ai mille fois plus de regret que d'avoir perdu tous mes ſervices. Si V. M. pouvoit faire un moment de réflexion ſur l'état où ſe trouve un Gentilhomme qui a ſervi dès ſon enfance toujours avec honneur, & ſouvent avec avantage pour ſon Maître, qui a aſſez d'eſprit pour connoître tout le mérite de ce Maître, & pour en être charmé, & qui a été aſſez malheureux pour lui déplaire; je ſuis aſſuré que V. M. auroit pitié de moi. Car enfin, SIRE, *vous m'avez fait du mal avec juſtice: cependant je vous ai bien ſervi, je vous ai aimé & admiré, je vous aime & je vous admire. V. M. ſait bien que ce n'eſt pas depuis ma diſgrace que je parle ainſi. Il faut que je ſois bien maudit pour que tous ces ſentimens ne me ſervent de rien, & que les mêmes choſes qui font les Favoris ne me ſauvent pas de la plus grande diſgrace du monde. Finiſſez-la,* SIRE, *s'il vous plaît; V. M. trouvera en moi dequoi lui juſtifier ſa miſéricorde. J'ai toujours le même courage & les mêmes forces pour la bien ſervir, & mes malheurs m'ont rendu plus ſage. Mais ce que j'ai autant que le plus reconnoiſſant de tous ceux que V. M. a comblez de graces, c'eſt un zèle, un reſpect, & une admiration infinie pour ſa perſonne. Je ſuis avec toutes les ſoumiſſions imaginables, &c.*

A Buſſy, ce 27 Mars 1670.

CCLXIX.

CCLXIX. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Mai 1670.

MADAME de Sevigny & moi avons chacun une réponſe à vous faire, & nous avons réſolu de la mettre en une ſeule. Je vous dirai donc pour ma part, qu'une de mes plus grandes joyes ici a été de ſonger que je m'en retournerois par chez vous. Je ſerai huit jours à Châtillon, & je me laiſſerai gouverner par Monſieur ***. J'ai une violente envie de vous racommoder tous deux, & de faire des reproches à celui qui aura tort.

Oui, oui, nous ferons des réflexions morales & politiques : Nous poſerons en fait les deux eſpeces de diſgraces dont vous parlez * à Madame de Sevigny. Je ſuis venu ici examiner cette vérité, & je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agréablement à la Cour, & ſont prêts d'être comme nous : les autres croyent être comme nous, & ſont prêts d'être Favoris : d'autres ne ſont rien, & ſe ruïnent courageuſement à attendre un malheur décidé. Je vous conterai toute l'hiſtoire des Petites-Maiſons ; & je vous ferai voir démonſtrativement, que ceux qu'on croit vous devoir plaindre, vous doivent envier. Fiez-vous en moi, nous comptons là-deſſus en Languedoc.

Après cela je vous dirai mille autres choſes qui vous pourront rendre ſupportable un ſéjour de

* *Voy. la Lett. CCLX.*

de quelques heures. Préparez-vous donc à ſavoir gré au Roi de votre éloignement de la Cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

Je finis par vous proteſter que perſonne ne vous honore avec plus de reſpect & de fidelité que je fais.

CCLXX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Mai 1670.

ENFIN, Monſieur, Meſdames du **** m'ont fort grondées de ce que je ne vous avois point écrit depuis votre exil, & j'ai reçu leur reprimende avec aſſez de douceur, pour une perſonne qui a accoutumé de n'être pas docile. J'ai eu beau leur dire que je vous avois fait viſite pendant que vous futes malade ici; & que je n'avois ouï parler depuis ni de vous ni de vos viſites, tant que vous reſtates à Paris, ni de vos Lettres depuis que vous en êtes parti. Elles n'ont pas voulu m'écouter, & m'ont preſque condamnée ſans m'entendre, me diſant pour toute raiſon, que vous étiez malheureux & abſent, & qu'il falloit que je vous écriviſſe. Je croi même qu'elles ſe ſont imaginées que nous nous connoiſſions encore plus que nous ne faiſons. C'eſt Madame de *** principalement qui a toutes ces viſions-là. Enfin, Monſieur, ſi mes billets ſont un bien, comme je croi, parce qu'ils partent de Paris, je vous en écri-

écrirai fort volontiers. A parler de bonne foi, je ne trouvai pas fort étrange, quand vous commençates de ſortir après votre maladie, que je n'euſſe pas l'honneur de vous voir; car je ſavois quelque choſe de votre agitation d'eſprit, & vous me faiſiez pitié: mais pour un billet, vous me le deviez, ſi jamais on me peut devoir quelque choſe. Cependant je paſſe condamnation, & je vous demande pardon de ne vous avoir pas plaint par mes Lettres: car en vérité par mes ſentimens, je n'ai rien à me reprocher. Je vous ai plaint, j'ai cherché à vous ſervir, & à vous faire ſervir: je vous ai défendu, & chez vos ennemis, & chez vos amies; & tout de bon j'ai fait par eſtime pour vous, ce que vos meilleures amies n'ont peut-être pas fait par leur amitié. Voyez ſi en beaucoup d'endroits d'ici vous vous attendiez à davantage? Le monde s'y eſt encore bien corrompu depuis que vous en êtes parti.

Mais il eſt tems que je finiſſe ma Lettre; elle eſt déja trop longue, & cependant ce n'eſt pas l'uſage d'écrire de Paris ſans nouvelles. Que vous dirai-je?

Le Roi de Pologne agite ici fort nos Dames; il a des pierreries dont elles ont toutes envie; & quoiqu'il ne ſoit ni jeune ni beau, ni même fort ſpirituel, il eſt fort recherché: car depuis votre départ, les femmes font encore moins de façon de faire les premiers pas vers les Couronnes, qu'elles ne faiſoient.

Pour vous, Monſieur, à quoi vous amuſez-vous dans votre ſolitude? Je ſouhaite que ſuivant les prophéties de Madame de Chantal, tout ceci vous faſſe devenir ſaint; car après tout, la vie dure trop peu pour ne ſonger qu'à ce monde-ici.

Gron-

Grondez ces Dames qui vous ont condamné à cette grande Lettre ; mais grondez-les toutes deux, je vous en ſupplie. Et pour moi, quoiqu'il y ait plus de trois ans que je ſuis Veuve, ſans que vous m'ayez fait un compliment, moi qui en ai, ſi je l'oſe dire, reçu depuis le Sceptre juſqu'à la Houlette, je ſuis, je vous aſſure, avec beaucoup de reſpect & d'eſtime votre, &c.

CCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Choiſeul au Comte de Buſſy.

A Iroy, ce 30 Mai 1670.

JE trouve un Curé pelerin de Sainte Reine qui m'a promis de vous rendre ma Lettre, qui ne vous déplaira pas étant jointe à une de la Comteſſe du Pleſſis. Je l'ai laiſſée à Arras en bonne ſanté, faiſant le reſte du voyage avec la Cour. Le Comte de Saint Paul n'a pas ſuivi, il eſt reſté malade à Chantilly. Son frere ainé chante ſouvent la grande Meſſe à Saint Maur, & confeſſe volontiers.

Je ſuis venu ici me remettre d'une petite incommodité qui m'a obligé de quitter la Cour. Si je me portois mieux, je pouſſerois mon bidet juſqu'à vous. Je n'oſe vous propoſer de venir ici ; il faut ſe contenter de ſavoir de vos nouvelles, & ſi vous n'avez pas oublié votre ancien ami.

CCLXXII. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Juin 1670.

LE Roi arriva hier à Saint Germain lui & toute la Cour, fatiguez du voyage, où ils ont eu des peines incroyables par les eaux & par les mauvais chemins.

Madame n'arriva que le 18, quoiqu'elle n'ait point paſſé Douvres, où le Roi ſon frere l'a reçue admirablement bien. La Reine d'Angleterre y eſt venue, & n'a pas voulu que Madame allât juſqu'à Cantorbery où elle étoit.

On m'a dit que vous aviez mis ſous le portrait de votre Infidelle une ſouſcription deshonorante. Je ne le puis croire, vous êtes un trop honnête homme pour cela. Elle ne voit plus celui que vous croyez ſon Amant.

Madame de Briſſac eſt morte, vous devez un compliment à votre *Cœur*.

CCLXXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 9 Juin 1670.

JE ſai bon gré à Madame de * * * du reproche qu'elle vous a fait de ne me point écrire, Ma-

* *A la Lettre CCLX.*

Madame, & pour moi j'avoue que j'eus tort de ne vous point donner de mes nouvelles auſſitôt que je fus arrivé chez moi; & c'eſt de quoi je vous demande pardon, en vous promettant de reparer ma faute par une amitié pleine d'eſtime pour vous à l'avenir. Je la dois à votre mérité, particulierement à votre généroſité, & aux combats que vous avez donné pour moi contre mes ennemis, & contre mes lâches amies. J'en connois déja quelques-unes; il faudra que je vous aye encore l'obligation de me faire connoitre les autres : peut-être ſeront-ce les mêmes, nous verrons. Cependant je vous aſſurerai que je ſuis pour le moins auſſi capable de reconnoiſſance que de reſſentiment, & que mes amies ont bien plus de ſujet de m'aimer, que mes ennemis de me craindre.

Au reſte, Madame, vos Lettres ne ſauroient être trop longues, & vous n'êtes pas de celles qui ſans nouvelles ne ſauroient écrire quatre mots.

Les ſentimens que vous me mandez qu'ont la plupart des Dames pour le Roi Caſimir, à cauſe de ſes joyaux, ne me ſurprennent pas. Elles aimoient de mon tems déja l'argent, & les pierreries, plus que l'eſprit, la jeuneſſe & la beauté. Pour celles qui ont fait des avances pour certaines Couronnes encore plus aimables que précieuſes, je les trouve de bon ſens. Mais pour la Couronne dont vous me parlez, toutes les richeſſes de l'Orient ne pourroient, à mon avis, excuſer les premiers pas d'une jolie Dame.

Pour moi, Madame, je n'ai aucun entêtement, & je me contente de ne faire tort à perſonne, de me réjouïr & de vivre moralement

bien. Je ne ſai pas ſi c'eſt-là le moyen de faire accomplir les prophéties de Madame de Chantal ; mais quand la vie ſeroit une fois plus courte qu'elle n'eſt, je n'en ferois ni plus ni moins.

Vous me mandez que je gronde ces Dames qui m'ont fait recevoir une grande Lettre de vous ; j'en vais remercier Madame de *** bien loin de la gronder. Pour Madame de *** elle n'aura de moi ni gronderie ni amitié.

J'appris ſi tard la mort de Monſieur votre mari, que je crus qu'il ne falloit plus renouveller une douleur que le tems pouvoit avoir aſſoupie ; mais enfin je demande amniſtie de tout le paſſé, en vous aſſurant que je n'en mériterai jamais à votre égard, & que vous n'aurez pas un meilleur ami, ni qui vous eſtime plus que je ferai toute ma vie.

CCLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Choiſeul.

A Chaſeu, ce 9 Juin 1670.

SI j'euſſe été à Buſſy quand vous m'avez écrit *, mon cher, j'aurois galopé juſqu'à Iroy pour vous embraſſer, en attendant qu'il plaiſe au Roi que je le puiſſe faire à Paris ; & je vous aurois chargé de mille tendres complimens pour notre Couſine du Pleſſis. Je n'ai pas une amie ni une parente qui ait ſi bien fait ſon devoir à mon égard dans ma diſgrace ; auſſi

* *Let. CCLXXI.*

auſſi eſt-elle dans mon cœur au-deſſus des autres.

On me mande que le Comte de Saint-Paul eſt malade pour avoir trop parlé aux Dames. Il eſt bien difficile à ſon âge de garder le ſilence avec elles; il faut pour leur plaire avoir toujours la bouche ouverte, & c'eſt ſouvent pour en mourir. C'eſt grand dommage que ces longs diſcours ſoient ſi dangereux. Vous voyez que je ſuis aſſez gai pour un exilé; c'eſt que je ne prends pas les matieres à cœur, & que j'eſpere qu'avec de la ſanté je vivrai aſſez longtems pour voir finir mes malheurs. En tout cas, j'aurai vêcu tranquille. Adieu, mon cher, aimez-moi toujours.

CCLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de G . . .

A Chaſeu, ce 9 Juin 1670.

VOUS m'avez bien délaiſſé, Madame. Il y a plus d'un an que je n'ai reçu de vos nouvelles. Je ſai que vous avez été à la campagne, & que vous avez failli à mourir; notre amie la Comteſſe **** me le manda, & que vous vous portiez mieux, dont je fus fort aiſe, car je vous aime toujours bien: mais il faut auſſi que vous m'aimiez, & que cela me paroiſſe; un peu de ſoin m'empêchera d'en douter. Recommencez donc de m'écrire, Madame, quand vous ſaurez quelques nouvelles. Vous me manderez auſſi l'état où vous êtes, & que vous ne m'oubliez pas.

Pour moi je vous dirai toute ma vie, que vous êtes une des femmes du monde que j'aime & que j'eſtime le plus, & que j'ai autant d'impatience de revoir, &c.

CCLXXVI. LETTRE.

Du Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Juin 1670.

ALLONS, je le veux, Monſieur le Comte, je vous écrirai quand vous m'écrirez, ou quand la fantaiſie m'en prendra. Je penſe qu'il ne faut rien de plus règlé à des conduites auſſi dégingandées que les nôtres. C'eſt un aſſez beau miracle que nos fonds ſoient bons, ſans nous demander des dehors fort réguliers. Je vous trouve heureux d'avoir devant vous le plaiſir de voir Corbinelli. Pour moi j'ai derriere, celui de l'avoir vu, dont je ſuis au deſeſpoir. Car en un mot, ſon eſprit eſt fait pour plaire au mien. Je n'avois rien trouvé en ſon abſence qui me pût conſoler de lui. Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime. Ainſi je perds ma joye, & la douceur de ma vie, en le perdant. J'admire par quels enchainemens ſa deſtinée le porte à deux cens lieues de moi, & ſon intérêt m'y fait conſentir contre le mien propre. Adieu, Comte, écrivons-nous, & prenons courage contre nos ennemis. Penſez-vous que je n'en aye pas, moi qui vous parle? Je fais mes complimens à toutes vos Dames. Madame de Grignan vous fait les ſiens de très bonne grace. Je ne ſuis pas

accou-

accoutumée à la voir groſſe, j'en ſuis ſcandaliſée auſſi-bien que vous.

APOSTILLE

De Monſieur de Corbinelli.

Vous êtes deux vrais Rabutins, nez l'un pour l'autre. Dieu vous maintienne en parfaite intelligence. Mais où vous irai-je prendre à Chaſeu, moi qui n'irois pas chercher à cheval une Couronne à une demi-lieue? Nous verrons pourtant. Quand je ſerai à Châtillon, je vous manderai mon arrivée. Cependant croyez qu'il eſt impoſſible d'être plus votre ſerviteur que je le ſuis.

CCLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 12 Juin 1670.

* VOILA tout le monde de retour, Madame, vos Lettres vont être bien longues, j'en meſure le plaiſir à la groſſeur du paquet.

Pour le portrait de votre amie, il eſt vrai que je l'ai laiſſé dans mon Cabinet, parce que je n'étois pas aſſez en colere pour l'en ôter; & la même raiſon m'a empêché d'y mettre une ſouſcription injurieuſe. C'eſt du mal, c'eſt du bien, comme on voudra; mais je me ſuis réſervé par-là le pouvoir de contredire quiconque voudra décider là-deſſus. Si les donneurs d'avis lui ont

* *Voyez Lettre CCLXXII.*

expliqué mon intention à ſon deſavantage, je n'y ſaurois que faire. Vous ſavez bien le proverbe, Qui ſe ſent morveux qu'il ſe mouche. Pour ce que vous dites, Madame, qu'elle ne voit plus ſon amant, tant pis pour les plaiſirs de la Chimene, & non pas tant mieux pour ſa réputation.

CCLXXVIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Juin 1670.

J'AI penſé mourir de honte en datant cette Lettre, & ſongeant à la date de votre derniere*, Monſieur, par laquelle vous avez la bonté de me témoigner que vous êtes bien-aiſe que je ne ſois ni malade ni morte, comme vous l'aviez appréhendé. En cela vous faites voir que vous êtes juſte; car vous y perdriez quelque choſe, ſi je n'étois plus: je veux dire une des perſonnes du monde qui vous eſtime davantage, & qui eſt encore plus touchée de votre cœur que de votre eſprit, quoique je le mette au deſſus de ceux qui tiennent ici le premier rang, à qui je n'en fais pas la petite bouche.

Vous avez trop de bonté pour moi, Monſieur, pour ne me pas pardonner mon ſilence, quand vous ſaurez que ce qui l'a cauſé a été la maladie & la mort de Monſieur le Lieutenant-Civil, l'un des meilleurs amis que j'euſſe, & qui avoit le plus de probité, de mérite & d'eſprit. Je

* *Lett. CCLXV.*

Je ſuis bien fâchée que votre Lettre précédente à la derniere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ait été perdue. Car outre que je ne veux rien perdre de tout ce qui me vient de vous, je n'aime point qu'elles ſoient tombées dans des mains étrangeres.

Vous aurez cet Eté à Sainte Reine une aimable perſonne qui a bien de l'eſprit. Elle m'écrivit il y a deux mois, une Lettre mêlée de vers & de proſe, la plus jolie & la plus ingénieuſe du monde. Elle eſt Niece du fameux Monſieur Deſcartes, & joint à la grandeur de ſon eſprit, beaucoup de douceur & d'agrément. J'eſpere que Madame la Comteſſe de Buſſy & Meſdemoiſelles vos filles lui feront la grace de trouver bon qu'elle leur rende ſes reſpects.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de . . . .

A Chaſeu, ce 25 Juin 1670.

JE n'ai pas douté un moment que vous ne m'aimaſſiez toujours, Madame; mais je n'ai pas laiſſé de ſouhaiter que vous m'écriviſſiez quelquefois, comme je le ſouhaite encore. Quand l'embarras du Pays où vous êtes vous empêchera de ſonger à moi, je vous réveillerai, & je vous demanderai des nouvelles, & de celles de notre amie. Je ſuis fort aiſe qu'elle ſoit contente de l'état de ſa fortune; & je ſouhaite pour l'achever, que M * * * l'aime autant qu'elle le mérite. Si elle veut réuſſir,

il ne faut pas seulement qu'elle témoigne des soins par maniere d'acquit, il faut qu'elle le persuade qu'elle l'aime fort ; & je suis assuré que M*** ne résistera point à une véritable tendresse d'elle; car qui pourroit y résister?

Adieu, Madame, aimez-moi toujours bien toutes, & croyez que je n'aime personne plus que vous.

CCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Villeroy.

A Chaseu, ce 25 Juin 1670.

JE viens d'apprendre, Madame, la perte que vous venez de faire de Madame votre Mere. La longue absence ne m'empêche pas de prendre une sensible part à tout ce qui vous touche, ni de vous aimer autant que j'ai jamais fait. Mais il est inutile que je vous fasse de ces protestations, puisque vous ne sauriez faire la moindre réflexion, que vous ne sachiez le fond de mon cœur, &c.

CCLXXXI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 25 Juin 1670.

JE ne sai pas, ma belle Cousine, quelle idée vous vous êtes faite de ma régularité ; mais ceux qui

* *A la Lett. CCLXXVI.*

qui en ont eu avec moi, ſe ſont toujours loué de la mienne. Monſieur de Corbinelli a raiſon de m'aimer, car il ſait que je l'aime extrêmement. Je me réjouis fort de le voir, & je vous plains de ce que vous ne le verrez de longtems. Je rends mille graces à Madame de Grignan de ſon ſouvenir. Je ne ſaurois bonnement dire le ſujet que j'ai de me rattendrir pour elle: mais elle me paroît plus aimable de jour en jour, & je ſens que je l'aime beaucoup plus que je ne faiſois il y a trois mois.

CCLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Choiſeul au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Juin 1670.

VOUS me faites le plus grand plaiſir du monde, mon cher, de vouloir entretenir notre ancienne amitié par un commerce un peu plus fréquent. Aſſurez-vous que je ferai mon devoir. Notre Couſine du Pleſſis eſt de retour d'Angleterre, où ſa charge l'avoit obligée de ſuivre MADAME malgré ſa petite ſanté. Je la verrai ce ſoir, & je la ferai bien-aiſe en lui montrant votre Lettre. Je vous manderai de ſes nouvelles, & de celles du monde. Perſonne ne ſouhaite avec plus de paſſion que moi que vous en veniez apprendre vous-même. Croyez-le bien, mon cher, & que vous me trouverez dans les occaſions le plus fidelle de vos amis.

CCLXXXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 1. *Juillet* 1670.

JE commençois de croire que le dernier paquet que je vous avois envoyé étoit encore perdu, quand j'ai reçu votre Lettre, Mademoiſelle. Elle a donné bien de la joye à mes filles, & j'en ai eu ma bonne part.

Je m'intéreſſe fort à la douleur que vous avez eue de la mort de Monſieur le Lieutenant-Civil. J'ai ouï dire à d'autres qu'à vous, que c'étoit un homme de mérite. Il eſt mort trop tôt pour ſes amis & pour le Public.

Je vais hâter mon retour à Buſſy, pour y être dans le tems que votre amie arrivera à Sainte-Reine; nous lui ferons bien des amitiez pour l'amour de vous; & puis quand nous la connoitrons davantage, nous lui en ferons pour l'amour d'elle. Cependant s'il n'y a rien de particulier dans la Lettre qu'elle vous a écrite, je vous prie de m'en envoyer la copie.

Je vous ſouhaite de la ſanté préférablement à ma ſatisfaction particuliere; mais je ne ſerois pas fâché que n'ayant point d'affaires à Paris, vous vouluſſiez accompagner votre amie à ſon pélérinage de Sainte-Reine.

* *A la Lett.* CCLXXVII.

CCLXXXIV. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Juillet 1670.

JE ne comprens pas, Monſieur, que vous m'ayez ſi peu parlé de Madame votre fille ainée, Religieuſe aux Dames de Sainte Marie de la rue Saint Antoine. Mon bon Génie m'a inſpiré de l'aller voir. Je ne croi pas qu'il y ait perſonne plus accomplie, en vertu, en eſprit, & même en agrément de ſa perſonne, s'il lui plaiſoit d'en avoir.

Monſieur l'Abbé de Montigny a été reçu à l'Académie, vous avez en lui par ſon eſprit & par ſon mérite un digne Confrere. Je lui conſeillois ces jours paſſez d'aimer une Dame avec la Philoſophie, & je lui prouvois que l'un n'empêchoit point l'autre. Prenez la peine de polir ce Sonnet que je vous envoye, ſi vous trouvez qu'il en vaille la peine. J'ai quitté ma matiere ordinaire de dauber l'Amour, pour louer Meſdemoiſelles vos Filles dans ce Sonnet; l'Amour aura ſon compte une autre fois.

Je vous fais mon compliment ſur la mort de MADAME, car je ſai combien cette Princeſſe vous honoroit de ſon amitié.

SONNET.

DE MADEMOISELLE DU PRE.

Pour Meſdemoiſelles de Buſſy.

VOus ne ſauriez jamais trouver de cœur ingrat:
L'une & l'autre de vous n'eut jamais de ſecondu;
Je le veux publier aux quatre coins du Monde,
Votre mérite y doit briller avec éclat.

Trouver de la beauté, de l'eſprit délicat,
En l'une & l'autre Sœur une veine féconde,
Qui coule doucement dès qu'on lâche la bonde;
Ce ſont de rares dons dont on doit faire état.

Que n'ai-je autant que vous d'eſprit, & de lumiere,
Pour vous ſuivre de près & fournir la carriere!
Mais je n'ai par malheur qu'un fort méchant jargon:

Qui vous dira pourtant, & ſur un ton non triſte,
Que nul n'eſt plus à vous, Iris; à vous, Caliſte;
Quand vous iriez chercher juſques en Arragon.

CCLXXXV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Juillet 1670.

JE trouve que je vous dois être ſi obligée, Monſieur, de toute l'amitié que vous me pro-

promettez dans votre Lettre*, que je ne dois plus gronder du paſſé: & puis entre nous autres gens ſages, il n'y a gueres que le préſent que nous devions compter. Cependant il faut que je vous diſe, tandis que je vous parle ſérieuſement, que vous me paroiſſez en certains endroits de votre Lettre plus Philoſophe que Chrétien. N'avez-vous point lu *Paſcal*? J'ai envie, ſi vous ne l'avez, de vous l'envoyer. Car outre qu'il y a bien de l'eſprit dans ſon Livre, c'eſt que je croirois bien que vous auriez beſoin de fortifier un peu votre foi. Ne vous fâchez pas de mon petit Sermon: je vous le fais de la meilleure amitié du monde. La mort de MADAME en fait un terrible: elle eſt morte avec une fermeté héroïque. Il eſt ſurprenant qu'une Princeſſe de vingt-ſix ans, belle & heureuſe, ait quitté la vie, comme auroit pu faire un vieux barbon qui auroit paſſé la ſienne dans les deſerts à ſe préparer à cette derniere heure.

Toutes les perſonnes de mérite & d'eſprit perdent à MADAME. Il eſt conſtant qu'elle avoit plus d'eſprit que toutes les Dames de la Cour, & qu'elle étoit preſque la ſeule qui diſtinguât les gens.

Mais pour changer de diſcours, je vous dirai qu'il me ſemble que dans votre Lettre vous me nommez certaine Dame plus ſechement qu'elle ne vous nomme. Ne craignez-vous point d'être injuſte? ſérieuſement je croi que vous l'êtes. Pour parler de toutes nos anciennes connoiſſances, je viens tout-à-l'heure de recevoir un billet de notre ami le Duc de Saint-Aignan.

Mais, Monſieur, que font vos amis pour vos intérêts? ne travaillent-ils pas? Pour moi j'a-

* *Lett. CCLXXIV.*

vous que je ne puis pas ſouffrir les gens qui demeurent les bras croiſez quand ils ont un ami dans la diſgrace. S'il vous faut quelqu'un pour réveiller ceux qui ont plus de crédit que moi, je m'offre de tout mon cœur; & je ſuis tres ſincerement votre, &c.

CCLXXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Juillet 1670.

JE me preſſe de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre eſprit le chagrin que ma derniere Lettre y a mis. Je ne l'eus pas plutôt écrite, que je m'en repentis. Monſieur de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer: mais je ne voulus pas perdre ma Lettre, toute méchante qu'elle étoit, & je crus que je ne vous perdrois pas pour cela, puiſque vous ne m'aviez pas perdue pour quelque choſe de plus. Nous ne nous perdons point de notre race: nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne ſe rompent jamais. Je ſai ce qu'en vaut l'aune: après mon expérience, je pouvois bien hazarder le paquet. Il eſt vrai que j'étois de méchante humeur. Je n'eus pas la docilité de démonter mon eſprit pour vous écrire. Je trempai ma plume dans mon fiel, & cela compoſa une ſotte Lettre amere, dont je vous fais mille excuſes. Si vous fuſſiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fuſſions moquez de moi enſemble. Nous voilà donc raccommodez. Vous ſeriez bien heureux ſi nous étions quit-

tes:

tes: mais bon Dieu! que je vous en dois encore de reſte, que je ne vous payerai jamais! Monſieur de Corbinelli vous dira comme je ſuis; & malgré mes cheveux blancs, il vous redonnera peut-être du goût pour moi. Il m'aime de tout ſon cœur, & je vous jure auſſi que je n'aime perſonne plus que lui. Son eſprit, ſon cœur, & ſes ſentimens me plaiſent au dernier point. C'eſt un bien que je vous dois: ſans vous, je ne l'aurois jamais vu. Vous l'aurez bien-tôt, vous ſerez bien aiſe de cauſer avec lui. Il vous dira la mort de MADAME, & avec elle celle de toute la joye, tout l'agrément, & tous les plaiſirs de la Cour. Adieu, Comte: point de rancune, ne nous tracaſſons plus. J'ai un peu de tort: mais qui n'en a point en ce monde? Je ſuis bien aiſe que vous reveniez pour ma fille. Demandez à Monſieur de Corbinelli combien elle eſt jolie. Montrez-lui ma Lettre, afin qu'il voye que ſi je fais les maux, je fais les medecines.

CCLXXXVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 7 Juillet 1670.

NOus voilà donc amis, Madame, & en commerce de Lettres. Je vous aſſure que j'en ſuis ravi; car je vous eſtime fort. Mais ne vous allarmez pas de ma foi; elle eſt bonne, & je ſuis Chrétien encore plus que Philoſophe. Il eſt

* *A la Lettre CCLXXXV.*

eſt vrai que ſur de certaines actions je ne ſuis pas auſſi régulier qu'un Miſſionaire, au moins en apparence: car pour le fond, je croi l'avoir meilleur que la plupart de ces gens-là. J'ai *Paſcal* céans, & je l'ai lu avec admiration: mais, comme vous ſavez, on n'imite pas tout ce qu'on admire.

Il n'y a gueres de gens en France qui regrettent plus MADAME que je fais; car j'avois une amitié pour elle & une eſtime infinie; & elle avoit beaucoup de bonté pour moi. Je demeure d'accord avec vous qu'elle avoit beaucoup de bonté, & plus de délicateſſe dans l'eſprit que tout ce qu'il y a de femmes à la Cour, & que les honnêtes gens y perdent extrêmement.

Au reſte, ſi je nomme dans la Lettre que je vous ai écrite certaine Dame plus ſechement qu'elle ne me nomme, c'eſt que je ſuis ſincere, & qu'elle ne l'eſt pas; c'eſt que je la ménage peu, & qu'elle me ménage beaucoup. Pour vous ouvrir mon cœur là-deſſus, Madame, je vous dirai que ſi elle m'eût quitté pour Dieu, ou pour rien, je n'aurois peut-être pas été content d'abord; mais enfin je l'aurois eſtimée, & je ſerois à préſent ſon ami.

J'ai des amis & des amies qui ſont conſidérables; mais dans toutes les Cours les mauvais offices ſont mieux reçus que les bons, & un ennemi de la lie du peuple fait ſouvent plus de mal, qu'un ami de grande qualité ne fait de bien. Vous ſavez d'ailleurs que le Roi aime à faire des graces de ſon chef, & qu'il faut une extrême délicateſſe pour lui parler en faveur de quelqu'un. Il faut donc ſe contenter de me faire quelquefois nommer devant lui, il ſaura bien là-deſſus ce qu'il aura à faire. Je lui écris

de

de tems en tems; il reçoit & lit mes Lettres: il faut me donner patience.

Les offres que vous me faites ſur cela, Madame, ſont les plus obligeantes du monde, & j'en conſerverai toute ma vie le ſouvenir.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M...

A Chaſeu, ce 7 Juillet 1670.

LE même jour que MADAME mourut, on m'écrivit cette fâcheuſe nouvelle. Il ne me ſauroit gueres arriver de choſes qui m'affligent davantage; car je l'aimois fort, & elle me faiſoit l'honneur de m'en témoigner beaucoup de reconnoiſſance. En d'autres tems j'euſſe encore bien plus ſenti cette douleur que je ne fais; mais depuis près de ſix ans je ſuis accoutumé aux adverſitez; & ſi ceci dure, j'attraperai fort la fortune, car j'y deviens preſque inſenſible.

Si le Roi fait du bien à M**** il lui fera juſtice; c'eſt un vieux ſerviteur de ſa Maiſon, de grande qualité, que le Roi auroit tort de laiſſer dans la miſere. Quand il lui fera des graces, j'en ſerai bien aiſe pour ſon intérêt, & pour celui de la gloire de Sa Majeſté; mais pour l'intérêt de ſa femme, je ne m'en ſoucie gueres.

Vous êtes une bonne femme de m'écrire toute endormie, & d'ajouter encore un billet le lendemain. Je ſerois bien ingrat, ſi je n'aimois pas une belle Dame qui ſonge à moi la nuit & le jour.

CCLXXXIX.

CCLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de . . .

A Chaſeu, ce 8 Juillet 1670.

JE ſuis ſi extraordinairement affligé de la perte que nous venons de faire, Madame, que je ne ſai où j'en ſuis. Je n'honorois pas ſeulement MADAME comme ſa naiſſance y obligeoit tout le monde, je l'aimois encore comme une amie particuliere, parce qu'elle étoit extrêmement aimable, & qu'elle m'avoit toujours honoré de ſon amitié & de ſa protection. Ce n'eſt donc pas pour vous conſoler que je vous écris, Madame, c'eſt pour me plaindre avec vous du malheur qui nous eſt arrivé. Je ſai combien vous perdez, & je vous aſſure que perſonne au monde ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous touche. Croyez-le, s'il vous plait, & que je ſerai toute ma vie tout à vous.

CCXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Nouet.

A Chaſeu, ce 1. Juillet 1670.

LA mort du R. P. Annat m'a fort touché, mon Reverend Pere. Car, outre la part que je ſai que vous y prenez, je lui avois obligation, & je l'aimois fort. Il vient de faire un pas qu'il faut que nous faſſions tous. Dieu nous

nous faſſe la grace de le faire auſſi-bien que vraiſemblablement il l'a fait.

J'écris au R. Pere Zoccoli ſur le malheur qui eſt arrivé à MONSIEUR, & je lui mande que ces exemples-là nous font prendre plus aiſément patience à nous autres particuliers malheureux. Chacun a ſa priſon, mon R. Pere; chacun a ſon exil, ou la valeur de cela; & ceux même qui font le deſtin des hommes ſur la terre, reçoivent à leur tour des adverſitez de la main de Dieu. S'ils en étoient exemts, on ne les ſouffrioit pas ſi volontiers qu'on fait dans la place qu'ils tiennent; mais la Providence conſole par-là les gens qui n'y ſont pas.

Avec l'aide de ma Philoſophie vous voyez, mon R. Pere, que je ne ſuis pas au fond ſi malheureux que je le ſuis en apparence; & je ne doute pas qu'il n'y ait plus de trente hommes à la Cour, à la fortune deſquels on porte envie, qui ſont effectivement plus malheureux que moi. Cela eſt vrai, mon R. Pere; mais quand il ne le ſeroit pas, c'eſt aſſez que je le croye, pour que mes maux en ſoient ſoulagez. Ma réſignation ne m'empêche pas pourtant de ſonger à mon retour, & d'y travailler. Je dois cela à ma Maiſon & à mes amis que je ſerai bien aiſe de revoir, entre les premiers deſquels je vous compte, mon R. Pere. Auſſi devez-vous croire que perſonne n'eſt plus à vous que moi.

CCXCI.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 10 Juillet 1670.

* JE vous ai parlé rarement de ma fille de Sainte Marie, pareeque vous ne la connoiſſiez pas, Mademoiſelle; car je l'aime & je l'eſtime fort, & contre l'ordinaire de la plupart des peres, je ne fais point les honneurs de mes enfans. Je ne croi pas auſſi être aveugle ſur leur ſujet: ma tendreſſe pour eux me fait mieux appercevoir & ſentir leurs défauts, que ceux des gens dont je ne me ſoucie guere; mais auſſi je connois leur mérite, & j'en demeure d'accord quand ils en ont.

Je ne connois point l'Abbé de Montigny; je l'eſtime ſur votre parole, & j'en aurai encore meilleure opinion quand il ſera auſſi amoureux que Philoſophe. Envoyez-moi, je vous prie, les argumens dont vous vous êtes ſervie pour le perſuader, car je trouve la Theſe difficile à ſoutenir.

Vos vers ſont à couvert de toute correction, Mademoiſelle. Le Sonnet pour Meſdemoiſelles de Buſſy eſt bien flateur: elles m'ont prié de vous remercier de leur part, & de vous dire franchement que ce qui eſt d'elles dans le Sonnet que je vous envoye, c'eſt leur caractere & leur approbation.

La mort de Madame m'afflige plus que vous ne ſauriez penſer.

* *Voyez Lett. CCLXXXIV.*

SON-

SONNET

à Mademoiſelle du Pré,

DU COMTE DE BUSSY

Sous le nom de Meſdemoiſelles ſes Filles.

NOus ne méritons pas, Philis, votre louange,
Nos bonnes qualitez ſe comptent ſur les doigts.
Cependant cela plait; mais auſſi quelque fois,
Souffrez qu'à notre tour, nous vous rendions le change.

Il faut dire le vrai, vous parlez comme un Ange,
Et cette vérité, c'eſt la commune voix.
De vous fit fort grand cas la Reine des Suédois,
Ce qui, vu votre enfance, étoit aſſez étrange.

Quiconque vous connoit, vous aime éperdument,
Et vous ne devez pas craindre aucun changement:
Plutôt qu'en venir là, l'on iroit au martire.

Un cœur qui vous fuiroit, ſeroit bien ſcélérat;
Et pour nous, nous croirions trop foible la ſatire,
Qui ne le traiteroit que de lâche, & d' ingrat.

CCXCII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſnon, ce 10 Juillet 1670.

JE vois bien, ma belle Couſine, que vous confeſſez que vous avez eu tort. Cela me marque un bon cœur, & m'oblige de trouver que vous n'en avez pas tant que j'avois penſé. La Lettre que je viens de recevoir de vous, eſt aſſurément bien plus agréable que la précédente l'étoit peu. Votre retour me paroît ſi plaiſant, que je vous promets encore de m'offenſer, pourvu que vous me promettiez une pareille ſatisfaction : auſſi-bien me mandez-vous que vous m'en devez encore de reſte. Hâtez-vous donc de me payer, afin que nous ſoyons bien-tôt quittes. Cependant je vous aſſûre que la mort de MADAME m'a affligé au dernier point. Vous ſavez combien agreablement j'étois autrefois avec elle. Ma diſgrace m'avoit encore attiré de ſa part mille amitiez que je vous conterai un jour. Si quelque choſe eſt capable de détacher du monde les gens qui y ſont les plus attachez, ce ſont les réflexions que fait faire cette mort. Pour moi, elle me conſole fort de l'état de ma fortune, quand je vois que ceux qui peuvent faire enrager les autres, & qui par leur grandeur ſont à couvert des repréſailles, ne le ſont pas des coups du Ciel. Je ſuis tout revenu pour Madame de Grignan, & ce que m'en dira Monſieur

* *A la Lettre CCLXXXVI.*

ſieur de Corbinelli ne peut augmenter la tendreſſe que j'ai pour elle, à moins qu'il ne m'aſſurât qu'elle eſt brouillée avec ſon mari: car en ce cas-là je l'aimerois plus que ma vie. Adieu, ma belle Couſine, ne nous tracaſſons plus. Quoique vous m'aſſuriez que nos liens s'allongent de notre race, & qu'ils ne ſe rompent point, ne vous y fiez pas trop, il arrive en une heure ce qui n'arrive pas en cent; pour moi j'aime la douceur: je ſuis comme le frere d'Arnolfe, tout ſucre, & tout miel.

CCXCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Fiennes.

A Chaſeu, ce 11 *Juillet* 1670.

JE ſuis inconſolable de la mort de Madame. Ce n'eſt point, je vous aſſure, exagération; je n'honorois pas ſeulement cette Princeſſe comme ſa naiſſance y obligeoit tout le monde, je l'aimois encore comme mon amie particuliere, parce qu'elle étoit aimable, & qu'elle m'avoit toujours honoré de ſon amitié & de ſa protection. C'eſt donc pour me plaindre avec vous, Madame, du malheur qui nous eſt arrivé, que je vous écris; car je ſai combien vous y perdez. Ces évenemens aident à me conſoler des perſécutions de la fortune, quand je vois que les plus grands Princes de la terre ne ſont pas à couvert de ſes traits. Je vous aſſure pourtant que je voudrois bien n'avoir pas ce ſoulagement aux dépens d'une Princeſſe que je regretterai toute ma vie.

CCXCIV.

CCXCIV. LETTRE.

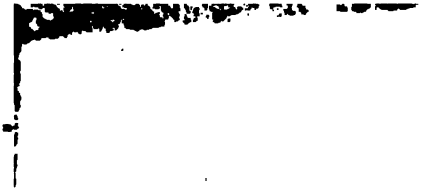
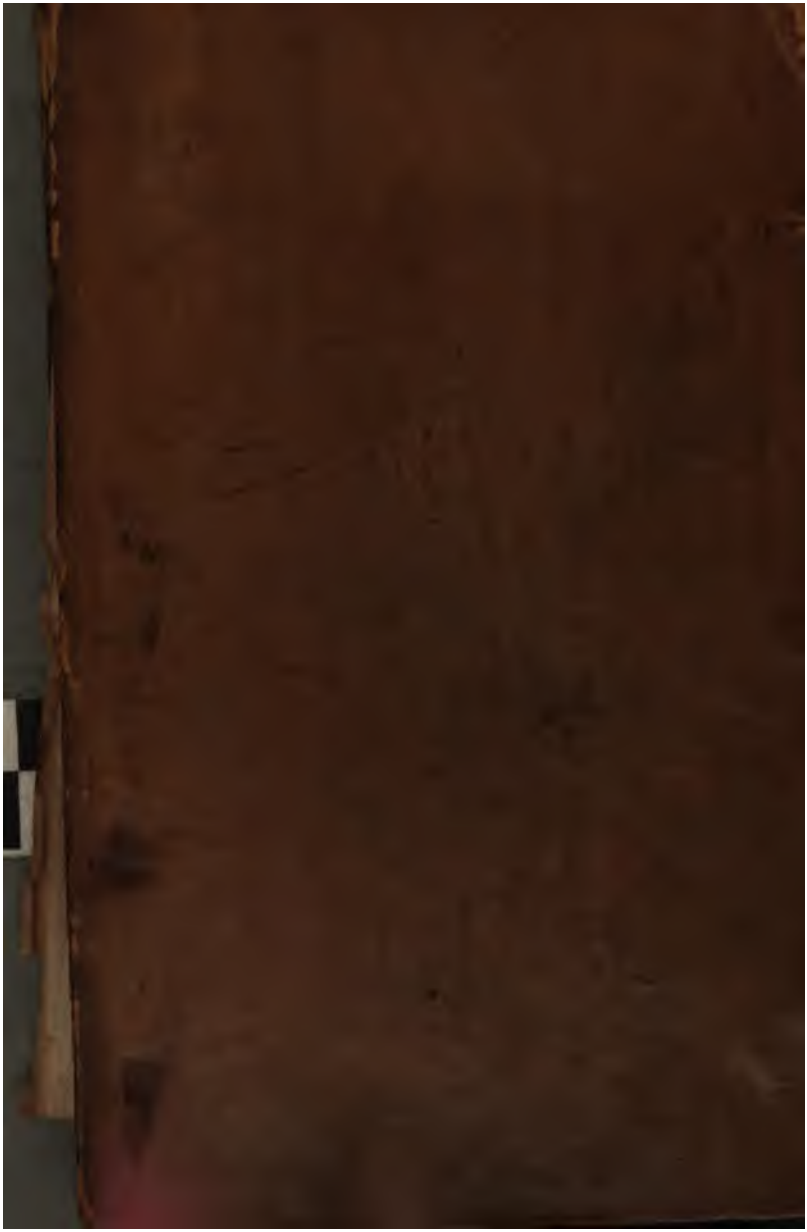
Du Comte de Choiſeul au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19 Juillet 1670.

LE Chevalier de Riviere me dit toujours qu'il veut joindre une Lettre pour vous à la mienne. Mais ce vieux galant eſt ſi occupé avec les Demoiſelles, qu'on ne peut en avoir raiſon. Ainſi je vous écris ſeul, pour vous faire remarquer que je n'oublie pas mon ancien Général.

Ce n'eſt plus une nouvelle que la mort de MADAME, c'eſt une affliction générale.

On a envoyé ſix mille hommes en Vivarez & dans les Cevennes. C'eſt un Seigneur d'Auvergne nommé d'Eſpinchal qui eſt à leur tête.

Il y aura un Camp au Fort Saint-Sebaſtien. On n'a jamais vu rien de ſi richement paré que le ſont toutes les troupes.

Fin du premier Tome.